



S.K. QUINN

L'art du plaisir

Dissipée



POUR elle

PASSION INTENSE

S.K.
QUINN

L'ART DU PLAISIR – 2

Dissipée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Célia Chazel*



S.K. QUINN

Dissipée

L'art du plaisir – 2

Collection : Passion intense

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Célia Chazel

© Su Quinn, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : juin 2016

ISBN numérique : 9782290082287

ISBN du pdf web : 9782290082294

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290083536

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

Après avoir officialisé sa relation avec son professeur Marc Blackwell, Sophia en subit à présent les conséquences. Entre la jalousie de certains autres élèves et les assauts de la presse people, sans oublier le contrôle permanent qu'exerce Marc sur elle, sa situation est des plus pesantes. Obtenant le premier rôle dans une comédie musicale, Sophia se rebelle et flirte avec la vedette masculine. Ce petit jeu sensuel est une bouffée d'air. Mais ne s'engage-t-elle pas sur un terrain glissant ?

Biographie de l'auteur :

Auteure de romance de renommée internationale, S.K. Quinn apparaît en tête de liste des classements de best-sellers. Sa série L'art du plaisir dépeint une relation tumultueuse au sein d'une prestigieuse université anglaise.

Couverture : Marine Gérard d'après © Malgorzata Maj / Arcangel Images

© Su Quinn, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

L'ART DU PLAISIR

1 – Sous son emprise
N° 11409

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Chapitre 55](#)

[Chapitre 56](#)

[Chapitre 57](#)

[Chapitre 58](#)

[Chapitre 59](#)

[Chapitre 60](#)

[Chapitre 61](#)

[Chapitre 62](#)

[Chapitre 63](#)

[Chapitre 64](#)

[Chapitre 65](#)

[Chapitre 66](#)

[Chapitre 67](#)

[Chapitre 68](#)

[Chapitre 69](#)

[Chapitre 70](#)

[Chapitre 71](#)

[Chapitre 72](#)

[Chapitre 73](#)

[Chapitre 74](#)

[Chapitre 75](#)

[Chapitre 76](#)

[Chapitre 77](#)

[Chapitre 78](#)

[Chapitre 79](#)

[Chapitre 80](#)

[Chapitre 81](#)

[Chapitre 82](#)

[Chapitre 83](#)

[Chapitre 84](#)

[Chapitre 85](#)

[Chapitre 86](#)

[Chapitre 87](#)

[Chapitre 88](#)

[Chapitre 89](#)

[Chapitre 90](#)

[Chapitre 91](#)

[Chapitre 92](#)

[Chapitre 93](#)

[Chapitre 94](#)

[Chapitre 95](#)

[Chapitre 96](#)

[Chapitre 97](#)

[Chapitre 98](#)

[Chapitre 99](#)

[Chapitre 100](#)

[Chapitre 101](#)

[Chapitre 102](#)

[Chapitre 103](#)

[Chapitre 104](#)

[Chapitre 105](#)

[Chapitre 106](#)

[Chapitre 107](#)

[Chapitre 108](#)

[Chapitre 109](#)

Chapitre 1

Une voix me réveille.

— Non. NON ! Pas cette fois.

C'est Marc. En train de crier.

J'ouvre brusquement les yeux, et je sens les bras de Marc se resserrer autour de moi. Nous sommes au lit, l'un en face de l'autre, mon corps nu pressé contre le sien. Je vois la lueur rose de l'aube transparaître à travers les rideaux de la chambre.

Les paupières de Marc sont étroitement serrées, et une expression de douleur voile son visage.

— Marc !

— Laissez-la tranquille ! s'exclame-t-il, et son étreinte se resserre encore.

Ses paupières tressautent et laissent entrevoir ses superbes yeux bleus. Son visage semble plus pâle que jamais dans la lumière faible de l'aurore. Il souffre, et je ne peux pas le supporter.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Marc ? Est-ce que ça va ?

Il se redresse brusquement, m'entraînant avec lui. Il a l'air ébahi. Confus – un petit garçon sur le point d'éclater en sanglots.

Je caresse les cheveux sur son front.

— Tu as fait un cauchemar ?

Il ouvre la bouche mais la referme aussitôt, et m'attire de nouveau contre son torse.

— Ce n'était rien, murmure-t-il d'une voix tendue. Juste... un rêve sur quelque chose qui s'est passé il y a longtemps. Je suis désolé de t'avoir réveillée.

— Ça ne fait rien, dis-je en m'accrochant à son cou. Le soleil se lève. Je me serais éveillée d'ici quelques minutes, de toute façon.

Marc me rallonge sur le lit. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration oppressée, et les petites cicatrices qui parsèment sa peau s'étirent à chaque souffle. Je pose la main au-dessus de son cœur. Sa chair est brûlante.

— Ton rêve... ça avait l'air terrible.

— C'est fini, maintenant.

Il s'effondre à côté de moi sur les oreillers et fait courir un doigt sur mes lèvres. Puis il m'embrasse.

J'étais sur le point de parler, de l'interroger plus avant sur son rêve... mais son baiser se fait farouche, et je sombre dans un tourbillon de sensations. Son odeur, sa bouche, sa langue...

Au bout d'un moment, nos lèvres se descellent et la main de Marc trouve la mienne. Il baisse les yeux sur nos doigts entrelacés.

— Tu te souviens, la nuit dernière ? demandai-je.

Un sourire vient étirer ses lèvres.

— Tu pensais que j’avais oublié ?

— Peut-être.

— Comme si c’était possible.

— Ça m’a rendue heureuse. De sentir que... tu jouissais en moi.

Le sourire de Marc s’élargit, découvrant ses belles dents blanches.

— Oh, vraiment ?

Il m’enlace étroitement, et ses larges mains glissent le long de mon dos.

— Vraiment, dis-je en souriant contre son torse. Immensément heureuse.

— Eh bien... J’aime vous faire plaisir, mademoiselle Rose.

Ses cheveux bruns balaient son front en mèches désordonnées ; il est aussi mignon qu’un ourson au réveil, avec le chaume brun qui ombre son menton.

— Est-ce que c’était... un moment spécial, pour toi ? reprends-je.

Marc caresse mes longs cheveux derrière mes oreilles. Je sais bien qu’ils sont ébouriffés dans tous les sens, comme à chaque réveil, et je regrette de ne pas avoir de miroir. Ou en fait, non. Tant que je ne les vois pas, je peux m’imaginer qu’ils sont lisses et brillants comme ceux de Lucy Liu.

Marc soulève ma main et la porte à ses lèvres pour baiser mes doigts.

— « Spécial » est loin d’être un mot suffisant.

Je ne peux m’empêcher de sourire à nouveau.

— Quel serait le mot adéquat ?

Marc hausse les épaules et roule sur le dos. Il garde les yeux fixés sur le plafond.

— Le langage n’est pas mon fort. Je préfère l’action.

Je me redresse sur un coude et contemple son profil. Il est parfait. Selon l’angle sous lequel on le regarde, il est beau différemment. Vu de côté, avec l’ombre de barbe sur ses joues et les mèches froissées sur son front, il ressemble à un chanteur de *boys band*. Mais lorsqu’il se tourne vers moi, et que je vois sa mâchoire carrée, il devient ombrageux, puissant et intimidant.

— L’action ? le défie-je avec un sourire qui remonte pratiquement jusqu’à mes oreilles.

Il m’attire sur lui, et mes cheveux tombent en cascade sur son torse. Je sens son érection sous mon abdomen, et je prends instinctivement une grande inspiration. La taille de son membre ne cesse de m’étonner.

— Les actes valent plus que les mots, répond Marc en faisant courir ses mains le long de mon dos.

Il me soulève ensuite pour m’allonger complètement sur lui.

Je sens son sexe dur érigé entre mes cuisses. Il ne m’a pas encore pénétrée, mais il s’est placé exactement à l’orée de ma féminité, de manière à me faire savoir qu’il peut s’enfoncer en moi à tout moment.

Il me maintient dans cette position, jouant avec mes nerfs. Mais je n’ai aucune patience lorsqu’il s’agit de Marc – et encore moins aujourd’hui. J’ondule des hanches pour obtenir le bon angle et soulager mon désir.

— Vous êtes bien pressée, mademoiselle. L’attente peut être elle aussi un plaisir.

Je lève les yeux vers son visage. Il sait que c’est de la torture.

— Pour toi, peut-être.

Nous échangeons un long regard. Il paraît complètement détendu. Maître de lui. Je repense à la nuit dernière et j’espère – je *prie* – pour que ce ne soit pas un moment sans lendemain.

Pour que ce soit le début d’une nouvelle intimité entre nous.

Je veux réussir à le faire changer. Et bon sang, j'y parviendrai.

Je glisse la main entre ses jambes, et le caresse délicatement.

Il inspire brusquement, puis expire.

— Vous testez mes défenses, mademoiselle Rose ?

Je hoche la tête, contente de sentir ses mains se relâcher un peu sur mes hanches. C'est l'occasion ou jamais. J'écarte ses paumes et je fais glisser mon bassin vers le sien.

Il lâche un long gémissement en s'enfonçant en moi. À mon immense plaisir, un faible « Bon Dieu... » s'échappe de ses lèvres.

Je le regarde dans les yeux, consciente que les miens sont devenus doux et implorants. C'est si bon de le sentir en moi, de sentir son membre raide m'envahir.

Son regard a perdu un peu de précision, et je le vois déglutir.

— C'est toi qui m'as dit que les actes valaient mieux que les mots, murmuré-je alors qu'il s'abîme de plus en plus profondément en moi.

— J'ai dit ça, hein ? répond-il avec un haussement de sourcils démoniaque.

Il est de nouveau totalement maître de lui.

— Oui, dis-je en remontant les cuisses vers ses hanches.

J'entends du bruit à l'extérieur de la chambre – des éclats de voix –, et je me tends brusquement. Les voix viennent d'assez loin, peut-être de l'autre côté des portes du campus. Mais elles sonnent d'une manière qui ne me plaît pas.

Chapitre 2

— Qu'est-ce que c'était ?

— Sans doute des photographes, répond Marc.

Je soutiens son regard.

— Tu plaisantes ?

Il secoue la tête.

— Non. Je savais qu'ils seraient là ce matin.

— Mais comment ont-ils su que *tu* serais ici ?

Marc lâche un rire.

— Ils ne le savent pas. Ils sont là pour toi.

— Pour moi ?

— Sophia, si tu veux vraiment que notre relation devienne publique, c'est à ça que ta vie va ressembler. Les photographes vont te traquer, ils vont épier chaque moment de ta vie. Je déteste ça, mais c'est à ça que tu as consenti. Tu peux encore changer d'avis.

— Non, dis-je en secouant la tête. Je sais ce que je veux.

Les voix se font un peu plus fortes, et mon ventre se noue.

— Ça ne m'empêche pas d'avoir peur, reprends-je. Tu n'avais jamais peur, toi ? Au début ?

Marc m'enlace et m'attire contre son torse. Je sens son sexe bouger en moi.

— Ohh...

Il plonge le visage au creux de mon cou et respire mon odeur.

— Seigneur, que tu sens bon. Non, je n'ai jamais eu peur, auparavant. Mais j'ai peur maintenant.

Je me redresse un peu, faisant de nouveau glisser son membre en moi, et je le regarde en face.

— Vraiment ?

— Bien sûr que oui. Aujourd'hui, j'ai quelque chose à perdre. (Il prend une mèche de mes cheveux et la fait jouer entre ses doigts.) J'ai peur de te perdre.

Je fronce les sourcils.

— De me perdre ?

Marc laisse échapper ma mèche de cheveux et arque le bassin contre le mien.

— Mon monde n'est pas le monde réel, Sophia. Je crains que le jour où tu le comprendras, tu veuilles retrouver ta vie d'avant. Je ne pourrai pas t'en blâmer. Et puis, bien sûr, il y a ce que je suis. Quand tu auras découvert d'autres aspects de ma personnalité, tu auras peut-être envie de t'enfuir le plus loin possible.

— Non, dis-je en secouant la tête. La nuit dernière, c'était le commencement de notre relation. Le véritable commencement. Et maintenant que je t'ai, je ne te laisserai pas tomber.

— Oh, *vraiment* ? sourit Marc en me faisant basculer sur le dos.

Je retiens mon souffle.

— Tu ne me laisseras pas tomber ? continue-t-il.

Il est toujours en moi, et une onde de plaisir me parcourt.

— J'en serais incapable, même si je le voulais. Tu es comme une addiction. Une mauvaise habitude.

À présent, nous sourions tous les deux.

— Une *très* mauvaise habitude, ajouté-je.

— Tu ne pourras pas dire que je ne t'aurai pas prévenue, dit Marc en resserrant les mains sur mes fesses. Mais maintenant, tu n'as nulle part où fuir. Je t'ai à ma merci.

— Il n'y a aucun autre endroit où j'aurais envie d'être.

Une lueur de tristesse traverse son regard.

— Fais attention à ce que tu désires.

Je lève la tête.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire... qu'il existe des aspects de moi que tu n'aimeras peut-être pas.

— Je crois bien que j'ai déjà vu les aspects dont tu parles.

— Non, répond Marc d'un ton catégorique. Il y en a d'autres.

— D'autres ?

J'essaie de continuer à parler d'un ton léger, de faire en sorte que Marc ne se laisse pas envahir par ses sombres pensées.

— Marc, nous avons tous en nous des choses que nous ne voulons pas montrer aux autres. Mais l'intimité dans un couple – ça signifie tout partager. La lumière et les ténèbres. J'ai mes côtés sombres, moi aussi.

Je pense à la jalousie que je ressens parfois. Aux questions que je me pose sur les raisons pour lesquelles Marc veut être avec moi.

— Oh, j'ai déjà vu votre côté sombre, mademoiselle Rose.

Le sourire est de retour sur son visage, et je me sens soulagée.

— Oh, vraiment ? Et qu'avez-vous vu exactement, monsieur Blackwell ?

— Tu fais bien trop confiance aux autres.

— On peut difficilement considérer ça comme un côté sombre.

Il se met à bouger les hanches d'avant en arrière, lentement, mais avec une fermeté qui me coupe le souffle.

— Oh... gémis-je quand il commence à accélérer.

Il m'attrape les jambes et les noue autour de son dos ; ses coups de reins se font de plus en plus rapides et puissants.

Après la nuit dernière, il y a quelque chose de différent entre nous. Le sexe est toujours torride. Toujours excitant. Mais nous sommes... plus proches. Son corps se fond au mien. Il devient une partie de moi.

Je prends son visage entre mes mains et regarde droit dans ses yeux bleu clair.

— Est-ce que tu vas jouir en moi ? chuchoté-je alors qu'il s'enfonce de plus en plus loin et que le plaisir monte en moi. Oh, je t'en prie, Marc... jouis en moi.

— Pas encore, rétorque-t-il en fermant les yeux. Seulement après toi.

Il laisse échapper un long soupir et ses doigts se crispent sur mes fesses. Après quoi il s'enfonce d'un coup, au plus profond de ma féminité.

Le plaisir est si intense qu'il approche presque de la douleur. Je me tords sous son corps, clouée au lit par son poids. Il ne me laisse pas lui échapper, m'interdit de me dérober au plaisir. Il est sur le point de me posséder tout entière, et il le sait. Quelques coups de reins encore et je serai sienne. Mais je ne veux pas connaître seule la jouissance. Je veux qu'il l'éprouve avec moi, au même moment. Comme la nuit dernière.

— Attends, dis-je d'une voix haletante. Je ne veux pas encore. Pas sans toi.

Il roule sur le dos, m'entraînant avec lui.

— Laisse-moi te voir, dit-il en me soulevant au-dessus de son torse.

— Oh, seigneur, Marc... murmuré-je en balançant mon corps d'avant en arrière.

Je ne me contrôle plus. Je ne peux plus raisonner. Je ne peux pas m'empêcher de bouger.

— Marc... oh, Marc.

Des vagues de chaleur montent le long de mes jambes. Elles déferlent dans mon bassin d'un seul coup, et je m'écroule sur la poitrine de mon amant.

Il resserre ses mains sur mes hanches, implacable, et m'immobilise tandis que la chaleur s'étend à tout mon corps.

— Oh... gémis-je alors que le plaisir me submerge.

Pourtant, j'éprouve une pointe de tristesse. Il n'a pas joui. Est-ce que je l'ai perdu à nouveau ?

— Marc...

Il m'impose le silence en pressant ses lèvres contre les miennes, et me fait tanguer d'avant en arrière. Une fois, deux fois, trois fois, et puis...

Il lâche un gémissement et ferme brusquement les yeux, la mâchoire crispée. Tous les muscles de son corps se détendent d'un coup, et il s'effondre sur le matelas, les paupières à demi closes.

— Est-ce que tu as... ?

Il hoche doucement la tête.

J'enfouis mon visage contre son torse et me love contre lui. Je sens sa pilosité sous mes doigts, les fines cicatrices qui parsèment sa peau, et je souris en sentant ses bras m'entourer.

— Je t'aime, souffle-t-il. Tu es prête à affronter le monde ?

Chapitre 3

J'essaye de ne pas penser à ce qui m'attend à l'extérieur de l'école.

Blottie dans les bras de Marc, dans le cocon de ma chambre à coucher, je suis en sécurité. Mais dehors... Je sais que les paparazzis vont nous attendre. Qu'ils vont m'attendre *moi*, plus précisément.

Eh bien, ils vont obtenir ce qu'ils sont venus chercher, ce matin, et plus encore. Un bonus spécial signé Marc Blackwell.

Je songe à la photo qu'ils ont prise de Marc et moi devant la maison de mon père. Dieu sait quelle histoire apparaîtra dans les journaux de ce matin. La jeune fille innocente séduite par un homme plus âgé et manipulateur ? Ou l'étudiante aux dents longues appâtée par la gloire et la fortune de son célèbre professeur ?

— Tu es certaine que tu es prête pour ça ? me demande Marc d'un ton redevenu sérieux.

Toute espièglerie a disparu en lui. J'avais cru temporairement, j'avais espéré, que nous étions devenus un couple normal. Mais... ce n'est pas vrai. En aucune façon.

— Presque.

C'est si bon de sentir son torse tiède contre ma joue... J'ai envie de profiter de lui encore quelques minutes. Sa peau nue, sa merveilleuse odeur et ses bras forts.

Nous restons enlacés encore un moment, jusqu'à ce que je trouve la force de bouger.

— Allons-y, dis-je en m'écartant de lui.

— Tu es sûre ? Tu sais, je peux encore sortir d'ici sans qu'on me voie. Tu peux tout annuler. Je n'ai pas envie de ça pour toi. Crois-moi. Toujours pas.

— Mais j'ai envie d'être avec toi. Et cela fait partie de ton monde. Ça va avec.

Marc se redresse sur un coude, et j'admire les muscles fuselés de ses bras.

— Allons petit-déjeuner, alors, et nous les laisserons prendre leurs photos ensuite.

Je secoue la tête.

— Je suis trop nerveuse pour manger.

— Tu devrais te nourrir un peu.

— Honnêtement, j'en suis incapable. J'ai juste envie de mettre tout ça derrière nous.

Il laisse échapper un soupir.

— Très bien. Si tu insistes.

Je me glisse hors de son étreinte et m'avance vers la penderie. J'enfile des sous-vêtements propres, et mes yeux se posent par hasard sur le tailleur-pantalon bleu marine que Jen m'avait fait acheter pour mes auditions. Habillée ainsi, je devrais paraître intelligente. Capable. Adulte. Pas trop jeune.

Mais Marc s'approche derrière moi et me tend mon jean moulant favori.

— Mets ce qui te ressemble, dit-il. Il faut que tu sois toi-même, aujourd’hui. Ils doivent savoir ce que tu es vraiment. Ta vraie personnalité leur plaira, comme elle me plaît à moi.

Je me tourne vers lui et soutiens son regard bleu, clair et lumineux – comme si ses iris contenaient de minuscules diamants.

— Marc... Pourquoi m’aimes-tu ? Je veux dire... c’est ce qu’ils vont tous se demander, tu ne penses pas ? Pourquoi quelqu’un comme toi tomberait-il amoureux d’une personne dans mon genre ?

Il me sourit, et mon cœur se réchauffe soudain.

— Parce que tu es toi.

— C’est-à-dire ?

— Tu ne le vois même pas, n’est-ce pas ?

— Je ne vois pas quoi ?

— Ce qui fait que les gens t’aiment.

— Les gens ne m’aiment pas, dis-je en riant. En tout cas, pas plus que n’importe qui d’autre. Et je ne vois pas ce qui fait que *tu* m’aimes. Je suis ordinaire. Une fille banale, venue d’un endroit banal.

— Tu es *tout* sauf ordinaire. Je n’avais jamais rencontré personne comme toi de toute ma vie. Si tu étais quelqu’un d’autre, tout cela ne serait jamais arrivé. (Il laisse échapper un soupir.) Bon Dieu, quel gâchis...

Je sens une douleur poindre dans ma poitrine.

— Un gâchis ? C’est comme ça que tu nous vois ?

Marc lève la tête, et je vois de la souffrance dans ses yeux.

— Pas toi. Ce que je fais de toi.

— N’importe quoi. Tu es parfait.

Il éclate de rire.

— C’est pour ça que je t’aime, Sophia. Parce que tu vois le bien partout. (Il me serre dans ses bras.) Habille-toi, maintenant. Ton public t’attend.

Chapitre 4

Nous sortons du bâtiment de l'internat, main dans la main, éblouis par le soleil. Je porte mes vêtements les plus confortables – un sweat-shirt noir que je possède depuis longtemps, un jean et des Converse. Mon véritable moi.

Bien sûr, j'ai mis aussi le manteau bleu marine en cachemire que Marc m'a offert. Il me va comme un gant et me dessine une silhouette beaucoup plus flatteuse qu'elle ne l'est en réalité. Un peu de Marc sur moi ne peut pas me faire de mal.

Quant à lui, il porte la même chose que la veille : tee-shirt noir, treillis et tennis grises. Il s'est douché, et ses cheveux sont un peu humides.

Pas de manteau, évidemment. C'est typique de lui. Le froid ne semble pas l'affecter ; et pourtant, il *fait* froid, aujourd'hui. Il ressemble en tout point à un héros de film d'action, et je suis émerveillée par le fait que cet homme, cet acteur hollywoodien célèbre, me tient présentement la main. Nous sommes ensemble. Ces mots paraissent dingues, mais c'est pourtant la vérité.

Tandis que nous remontons l'allée de gravier, le parc est calme et désert ; presque figé. Je suppose que tous les étudiants sont encore endormis dans la tiédeur de leurs lits, à quelques dizaines de mètres de nous. Ils ont de la chance. Lorsqu'ils s'éveilleront, ils n'auront à s'inquiéter que du menu de leur petit déjeuner et de leurs cours de la journée.

C'est un beau matin clair et froid, et le ciel d'un bleu glacial me rappelle le jour où Marc m'a trouvée au milieu des bois. Les rayons du soleil scintillent autour de nous, mais l'automne s'est définitivement installé. L'hiver est proche. À chaque souffle, de la buée s'échappe de nos lèvres.

Qu'advient-il de ma vie quotidienne quand nous aurons annoncé la nouvelle au monde entier ?

— Marc ? dis-je en lui serrant la main pour l'inciter à s'arrêter. Qu'est-ce qui se passera, quand nous l'aurons dit à tout le monde ? Est-ce que je resterai à l'école ?

Il me sourit.

— Bien sûr que oui. Tout est arrangé.

— Que... comment ?

Il prend mes mains dans les siennes.

— J'ai tout prévu. (Il hausse un sourcil et ajoute :) Dans le cas hautement improbable où tu déciderais de renoncer à ta tranquillité et à ta sécurité pour être avec un homme comme moi.

Je souris à mon tour, avec un haussement de sourcils similaire.

— Tu aurais dû savoir que le choix serait évident pour moi.

— J'ai aussi un plan B, tu sais.

— Un plan B ?

— Au cas où tu changerais d’avis.

— Que je change d’avis ? (J’avale ma salive. Ne comprend-il pas ce que j’éprouve pour lui ?) Ça n’arrivera pas.

Marc secoue la tête.

— Ne parle pas trop vite.

— Marc, je...

Il serre mes doigts entre les siens.

— Je ne te ferai plus cours. En tout cas, plus en classe.

— Non, Marc ! Tu avais promis. Tu ne peux pas partir. Les autres étudiants...

— Sophia... Tu devrais savoir maintenant que je ne trahirai jamais une de mes promesses envers toi. Je continuerai à enseigner aux autres étudiants. Mais je te donnerai des cours particuliers. Tu ne viendras plus assister à mes cours magistraux. Ce ne serait pas très correct, tu ne crois pas ?

Je réfléchis à cette idée. Ça semble être la solution idéale, alors... qu’est-ce qui me chiffonne ?

J’inspire brièvement.

— Ce genre de décisions... On pourrait en discuter avant ?

— Ce que j’ai prévu ne te plaît pas ?

— Ce qui ne me plaît pas, c’est de ne pas être *consultée*.

Marc m’attire brusquement à lui, et je sens le coton doux de son tee-shirt pressé contre ma joue.

— Oh, Sophia, Sophia. Je te promets que je ferai de mon mieux pour cesser d’être un monstre tyrannique. Pour toi, tout est possible.

Il a parlé d’un ton léger, mais je devine qu’il est sérieux.

— Viens, dit-il en m’entraînant par la main. Je veux en avoir le cœur net. Plus tôt je saurai à quoi nous allons être confrontés, mieux ce sera.

Main dans la main, nous avançons dans l’allée. Après une courbe, le grand portail du campus nous apparaît. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine.

Là, derrière les volutes de fer forgé, une nuée noire de photographes s’agite et crie. Ils se battent tous pour s’approcher au plus près des barreaux. Certains ont escaladé le portail et poussent leurs caméras au-dessus des pics métalliques. D’autres se pressent contre les barres de fer, collés les uns contre les autres, leurs vestes écrasées et leurs membres coincés entre les barreaux.

Oh, mon Dieu !

Il y a un flash. Puis un autre. Puis des douzaines, *snap, snap, snap*, comme le bruit que fait un bol de pop-corn au micro-ondes.

Je lève la main devant mes yeux.

— Marc...

— Reste près de moi. (Sa voix est froide. Rageuse.) Nous sommes en sécurité ici. Ils ne franchiront pas le portail. Reste juste près de moi. Bon sang... j’aimerais tant que tu n’aies pas voulu faire ça. J’aimerais m’envoler avec toi jusqu’à mon île, et te préserver pour toujours de ces salopards.

— Nous devons le faire, dis-je en avalant avec peine ma salive. Je ne veux pas vivre notre relation dans l’ombre.

Marc hausse un sourcil.

— Il est possible de beaucoup s’amuser, dans l’ombre.

Je lui souris.

— Peut-être. Mais j’aime la lumière. Rien ne croît, sans lumière.

Alors que nous approchons du portail, je sens mes genoux faiblir. Les photographes sont si nombreux. Et ils ont l'air si... violents. Avides. Brutaux. Tout ce qu'ils veulent, c'est une image de nous. Ils se contrefichent que nous soyons des êtres humains.

Je murmure à Marc :

— D'où est-ce qu'ils viennent tous ?

Un des photographes porte un costume. Sa manière de se tenir lui donne l'air important – comme un avocat ou un homme d'affaires. Pendant que les autres paparazzis se battent pour avoir le meilleur angle, il reste froidement immobile devant eux, et personne n'ose le bousculer.

Il a un visage long, des favoris soigneusement taillés, des cheveux noirs ébouriffés avec style. Il y a quelque chose, dans ses yeux bleus, qui me fait penser à un détective. Une intelligence dans son regard froid qui m'effraie.

J'ai l'impression de l'avoir déjà vu, et tout d'un coup ça me revient. C'est Giles Getty. Du magazine *The Daily News*.

Chapitre 5

Marc a repéré Getty lui aussi. Son visage s'assombrit.

— Certains d'entre eux viennent tout droit des égouts, lâche-t-il avec un regard noir. (Il serre ma main plus fort.) Bon sang... Quelqu'un a dû leur dire...

— Leur dire quoi ?

— Que nous serions tous les deux là aujourd'hui. Ils n'étaient pas censés savoir si vite... N'avance pas plus, ajoute-t-il en me prenant le bras pour m'arrêter. S'il est là... c'est une mauvaise idée.

— Qui ?

— Getty.

Les flashes crépitent toujours, et des taches blanches obscurcissent ma vision.

— Qu'est-ce qu'il a de si terrible ?

— Je connais Getty depuis longtemps, gronde Marc. C'est un vieil ennemi, pourrait-on dire. Il est dangereux. En particulier quand il a une femme dans sa ligne de mire.

Il me fait rebrousser chemin vers les bâtiments. Nous traversons au pas de course un labyrinthe d'allées et de passages voûtés jusqu'à atteindre le Queen's Theatre.

— Où allons-nous ? dis-je en trébuchant sur le gravier. La porte de derrière n'est pas du tout dans cette direction.

— Il y a une autre sortie, dit Marc en sortant un trousseau de clés de la poche de son treillis. Par là.

Il déverrouille l'énorme porte du théâtre et m'entraîne à l'intérieur. Il fait froid et sombre, et l'obscurité totale se fait lorsque Marc ferme les portes derrière nous. J'entends la clé tourner dans la serrure. La main de Marc est toujours dans la mienne et je perçois son souffle rapide et nerveux.

— Marc ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne lâche pas ma main. Tout va bien. Tu n'as pas à avoir peur.

Je n'en avais pas pris conscience, mais il se trouve effectivement que *j'ai* peur. Mon cœur bat à tout rompre, et ma bouche est sèche.

La réaction de Marc quand il a vu Getty... Il y a un problème. Un gros problème.

— Pourquoi la présence de Getty t'inquiète à ce point ? dis-je en me laissant guider à travers le théâtre.

Rassurée par le contact de sa paume, je sens les palpitations dans ma poitrine ralentir un peu.

— Disons juste que je le connais mieux que quiconque, répond Marc. Tout le monde sait que ses méthodes sont brutales. Il n'a aucun scrupule. Il ne recule devant rien pour obtenir une histoire, et se

fiche comme d'une guigne du mal que cela peut causer aux gens. Mais il y a plus que cela... il a déjà ruiné la vie de ma sœur.

— Ta sœur ?

Il reste silencieux.

— Marc ?

— Sophia, Getty n'est pas un de mes sujets de conversations préférés. Surtout quand je suis avec toi.

Je déglutis.

— Tu as l'air de connaître parfaitement le chemin dans le noir, dis-je en trébuchant sur une petite marche. Tu fais ça souvent ?

J'espère qu'il perçoit mon sourire à travers ma voix.

— Oui. (Sans le voir, je sais qu'il sourit lui aussi.) En fait, je suis resté dans le noir durant des années jusqu'à notre rencontre. Les ténèbres absolues.

— Et maintenant ?

— Les choses ont changé, réplique-t-il en caressant ma paume de son pouce.

Je devine la présence de la scène surélevée juste à côté de nous, et je comprends que nous nous dirigeons vers les coulisses. Marc s'arrête brusquement, et j'entends de nouveau le cliquetis du trousseau de clés.

Chapitre 6

— Un passage secret ?

— Tu peux appeler ça comme ça, répond Marc. Cette porte conduit à un souterrain.

— C'est par là que tu es entré la nuit dernière ?

— Peut-être. Mais je ne peux pas te révéler tous mes secrets !

Une lumière orange s'allume soudain et je cligne les yeux, éblouie. Un grand escalier vient d'apparaître devant nous, envahi d'une odeur de moisissure.

Un courant d'air froid nous arrive du bas.

Je me tourne vers Marc et contemple son beau visage ombré sous l'éclairage orange et cru. Ça me paraît toujours irréel, d'être avec lui. De pouvoir admirer de si près la courbe de ses pommettes et les petites fossettes de chaque côté de sa bouche. Ses yeux aussi bleus qu'un ciel d'été.

Il remarque mon expression et sourit.

— Ne t'inquiète pas. Il n'y a pas de monstres en bas.

— Oh, vraiment ? dis-je en lui rendant son sourire.

— C'est moi que vous traitez de monstre, mademoiselle Rose ? réplique-t-il en haussant les sourcils.

Il place ma main sur une rampe de bois froide et guide mon pied vers la première marche.

— Tu as quand même une crypte secrète. C'est digne de Frankenstein, tu ne trouves pas ?

— Je t'avais prévenue que j'étais différent des autres hommes.

— Ça, c'est le cas de le dire.

Marc ferme la porte derrière nous et fait tourner la clé dans la serrure.

— Accroche-toi à moi.

Il me prend par la main et m'aide à descendre les marches raides. Au bas de l'escalier, je découvre une immense salle souterraine. À l'autre bout, je distingue une Aston Martin noire aux vitres teintées.

— Elle est à toi, je suppose ? dis-je en m'avançant vers le bolide.

— Brillante déduction, Sherlock. Comment avez-vous deviné ?

Je sais qu'il me taquine, mais je ne peux m'empêcher de répondre :

— Elle est noire. Comme tout ce qui t'appartient.

— Tout ce qui m'appartient ? Tu fais erreur, Sophia. Je possède aussi beaucoup de choses rouges.

— Où est passée ta Ford Mustang ?

— Celle-ci est plus rapide.

— C'est la voiture de James Bond, non ?

Marc sort une clé électronique de sa poche et l'actionne. Les portières se débloquent avec un bruitage de science-fiction comme je n'en avais jamais entendu.

— James Bond a beaucoup de voitures.

— Tu as décliné le rôle, non ? dis-je alors que Marc m'ouvre la porte passager.

Il hoche la tête.

— Pourquoi ?

— Le personnage ne m'allait pas.

— Mais tu as la même voiture que lui.

— Ce n'est pas sa voiture. C'est la mienne. Bond conduit une DB5 et une V8. Celle-ci est une Rapide S personnalisée.

— Je note. Mais, Marc... tu es un grand acteur. Tu es capable de jouer n'importe quel rôle. Comment peux-tu affirmer qu'un personnage ne te va pas ? Incarner James Bond n'aurait rien eu de difficile pour toi.

Il se glisse sur le siège conducteur et ferme la portière.

— Quand il s'agit de personnages emblématiques comme celui-ci, je me montre prudent. Je ne veux pas abîmer l'image que s'en font les gens.

— L'abîmer ?

Le ton de Marc est de nouveau grave.

— Réfléchis, Sophia. Pense à ce que sont mes goûts.

— Tu veux parler de... (Je peine à trouver les bons mots.) De ton besoin de dominer ?

Pour toute réponse, Marc démarre le moteur. Je ferme ma portière. À travers les vitres, je contemple pensivement le parking plongé dans la pénombre, et je repense aux mots que Marc a utilisés. *Ce que sont mes goûts*. C'est vrai. Il a des goûts inhabituels. Mais maintenant que nous sommes vraiment en couple, je commence à espérer qu'il s'ouvrira à d'autres façons de faire l'amour. D'une manière où nous serons plus égaux.

— Marc...

— Changeons de sujet.

Il enclenche le levier de vitesse et démarre. Nous roulons en direction des ténèbres, mais une longue ligne de néons blancs apparaît soudain devant nous. Au bout du tunnel, j'aperçois enfin l'extérieur et les façades hautes du centre de Londres.

Nous nous engageons sur la route et je m'agrippe à mon siège. Marc prend les virages à toute allure.

— Où est-ce que tu as appris à conduire comme ça ? dis-je d'une voix rendue aiguë par la peur.

— Sur le tournage de *Lightning Bolt*. Le cascadeur s'était désisté au dernier moment, alors j'ai appris à conduire des voitures de course. J'en ai envoyé deux à la casse, mais on a tourné toutes les scènes nécessaires. Avoir peur pour sa vie est un bon moyen d'apprendre rapidement.

Alors que nous roulons à toute vitesse, il semble totalement détendu au volant, agitant négligemment une main pour appuyer ses mots.

À l'inverse, je suis morte de frousse. Si quelqu'un nous regardait alternativement, Marc et moi, il pourrait penser que nous nous trouvons dans deux véhicules différents. J'ai horreur de la vitesse.

— Où allons-nous ? dis-je enfin.

— Pas bien loin. Un endroit sûr, et qui conviendra pour une conférence de presse.

— C'est-à-dire ?

— L'hôtel Carlo.

Chapitre 7

— Le Carlo ?

Marc sourit.

— Tu en as déjà entendu parler, c'est ça ?

Je lâche un rire nerveux.

— Comme tout le monde ! (Je baisse les yeux sur mes vêtements.) Mais, Marc... tu plaisantes.

Regarde mes fringues.

Il secoue imperceptiblement la tête.

— Ça n'a aucune importance.

— Aucune importance ?

Il ne répond rien, mais je suis presque sûre de comprendre ce qu'il a en tête. Ça n'a pas d'importance, *parce que tu es avec moi*.

J'avale ma salive. Je n'aime pas vraiment les endroits luxueux. À moins que ce soient les endroits luxueux qui ne m'aiment pas. Je me sens toujours gauche et maladroite dans ce genre de lieu. Et forcément habillée comme un sac. Et encore, je ne parle là que des restaurants guindés de l'Essex où Jen m'a traînée une ou deux fois. De ma vie, je n'ai jamais mis les pieds dans un hôtel comme le Carlo.

— On ne peut pas aller simplement chez toi ? Nous y serons en sécurité, n'est-ce pas ?

— Non, répond Marc un peu trop vite. Pas aujourd'hui.

Il me jette un bref regard, percevant sans doute ma confusion.

— Quelqu'un est chez moi en ce moment.

— Quelqu'un ?

— Oui.

— Qui ça ?

— Tu ne la connais pas. Elle a juste besoin d'un endroit où dormir. C'est tout. Elle ne restera pas longtemps.

— *Elle ?*

— C'est temporaire. Tu ne la connais pas. Et tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— Qui est-elle ? Une ancienne petite amie ?

Je perçois une laide jalousie dans mes propres paroles.

— Tu n'as pas à t'inquiéter.

Rien qu'à voir l'expression de Marc, je devine que le sujet est clos. Mais je me sens très mal à l'aise. Je commence à me ronger les ongles sans parvenir à chasser les craintes absurdes qui flottent

dans mon cerveau. Qui est cette femme qui séjourne chez lui, et pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé avant ?

Ne vire pas parano.

Nous traversons le carrefour de Piccadilly, et Marc prend à gauche, puis à droite.

Il est si maître de lui-même. Si calme. Concentré. Sa pointe d'énervement a totalement disparu, et il se domine à nouveau. Mais je n'ai pas envie qu'il se domine à ce point. Ça me donne l'impression que nous recommençons à nous éloigner.

Alors que nous sommes arrêtés à un feu rouge, Marc scrute la circulation autour de nous. Un gros bus rouge passe à côté de nous, suivi par une enfilade de taxis.

— Marc, tu es vraiment sûr de ça ?

— De quoi ?

— De... à mon sujet.

Il se tourne vers moi. Jalousie ou pas, je peux à peine bouger quand il me regarde comme ça. Son regard me perce le cœur.

— Évidemment que je suis sûr.

— Mais, Marc... Nous deux... tu es célèbre. Immensément célèbre. Et cette femme, chez toi...

— Oublie ça. Tu te fais une montagne pour rien. Et crois-moi, je me passerai bien de ma célébrité. Je l'échangerais à l'instant contre ma tranquillité si je le pouvais.

— Mais tu es un acteur extraordinaire. Et je suis seulement...

Je laisse tomber mes mains en un geste d'impuissance.

— Tu es *seulement* une jeune femme belle, sensible et enivrante, exactement celle que je veux, rétorque Marc en soutenant mon regard. Est-ce que tu me veux, moi ?

— Tu sais bien que oui.

— Alors nous sommes faits pour être ensemble.

La circulation s'éclaircit un peu, et Marc en profite pour bifurquer à une intersection. Nous suivons la rue pendant quelques mètres encore, et j'aperçois enfin l'enseigne bleu et or de l'hôtel Carlo.

Marc s'arrête juste devant, et un groom coiffé d'un couvre-chef brodé d'or se précipite pour venir m'ouvrir la portière.

Le drapeau britannique flotte devant l'entrée, et je remarque que des pensées bleues et du lierre se déploient autour des marches de l'hôtel.

— Du lierre, dis-je à Marc en souriant.

Il esquisse une moue amusée.

— J'adorerais pouvoir te dire que je l'ai fait planter spécialement pour toi, mais j'avoue que mes plans ne sont pas élaborés à ce point.

Je sors avec gaucherie de la voiture et resserre mon manteau autour de moi. J'espère qu'il tombe assez bas pour que le portier ne voie pas que je porte un jean et des Converse.

Marc se glisse lui aussi hors de l'habitacle, fait le tour du véhicule et me prend la main. Il jette négligemment les clés de la voiture au portier et m'entraîne vers les marches de l'hôtel.

— Tu es nerveuse, dit-il en sentant mes doigts trembler au creux de sa main. Tranquillise-toi. Tu n'as rien à craindre ici.

— Facile à dire, pour toi.

Nous nous engouffrons dans un sas de verre tournant, où nous nous retrouvons un instant collés l'un contre l'autre, et débouchons dans un grand hall de réception.

Je m'arrête et contemple un moment la salle, ébahie. Toute ma nervosité et ma jalousie se sont temporairement évaporées. C'est magnifique. J'en suis presque éblouie.

On pourrait croire que la pièce entière a été taillée dans un bloc de marbre, puis ornée de moulures d'or.

Il y a des portes et des miroirs dorés, et un splendide tapis de velours rouge recouvre le sol aux dalles immaculées.

Un énorme vase empli de roses blanches trône sur le comptoir de la réception. Marc s'avance vers ce dernier, et j'entends les semelles de mes chaussures crisser sur les dalles.

Plusieurs autres clients sont présents dans le hall, et je rougis en voyant qu'ils se tournent vers nous. En fait, c'est d'abord Marc qu'ils regardent. Je ne viens qu'en second. Lorsque leurs regards se posent sur moi, il est évident que je ne les impressionne pas.

— Tout le monde nous regarde, murmuré-je à Marc d'une voix étranglée.

— Tu n'y es pas habituée ? chuchote-t-il en se penchant vers moi, au point que nos joues se touchent presque.

Je secoue la tête.

— Alors, c'est que tu n'es pas très observatrice.

Chapitre 8

La femme qui se tient derrière le comptoir adresse à Marc un sourire éblouissant. Elle ne me jette même pas un regard. Est-ce par souci de discrétion, ou bien parce qu'elle estime que je ne suis pas digne de son attention ?

— Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur Blackwell. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, Caroline. La suite King Charles... Est-ce qu'elle est libre ?

— Oui, monsieur Blackwell. Désirez-vous que je vous fasse accompagner ?

— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous appellerai une fois que nous serons installés pour vous indiquer ce que je souhaite me faire apporter.

— Avec plaisir, opine la réceptionniste. (Elle tapote quelques touches sur le clavier de son ordinateur puis tend à Marc une clé magnétique.) Eh bien, je crois que vous connaissez le chemin, conclut-elle en inclinant courtoisement la tête.

— Oui. Je vous remercie.

Il adresse un petit sourire à la jeune femme, et elle le regarde comme s'il l'avait hypnotisée.

Marc m'entraîne vers le fond du hall, et je ne peux m'empêcher de lâcher un petit « waouh » d'admiration au moment où nous passons près des roses. Leurs pétales sont ourlés de friselis, comme les jupons des ballerines, et leur blancheur est à couper le souffle. On les croirait presque découpées dans une pièce de soie blanche, et je meurs d'envie de les caresser.

Un homme en costume gris, avec des gants blancs jetés négligemment sur l'épaule, me sourit tout d'un coup.

— Ce sont des roses blanches O'Hara, me dit-il. Une variété française. Toute notre décoration est inspirée du style français.

Je lui rends son sourire et balaie de nouveau la salle du regard. Tout est magnifique, jusqu'au moindre détail – les chérubins moulés d'or fin, les tapis somptueux et le mobilier d'époque...

— C'est impressionnant, dis-je. Vous devez adorer travailler ici.

— En effet.

Je sens le regard de Marc posé sur moi. Il sourit.

— Je suis heureux que cet endroit te plaise, murmure-t-il en pressant ma main dans la sienne.

Je lui rends un sourire nerveux.

— À qui pourrait-il ne pas plaire ?

— Tu serais surprise de la réponse.

— Votre suite habituelle, monsieur Blackwell ? demande l'homme en livrée grise.

Marc hoche la tête. Notre guide ouvre devant nous une grande porte vitrée.

— Si vous voulez bien me suivre.

— Merci, répondons-nous de concert.

Nous pénétrons dans un grand salon rectangulaire meublé de fauteuils *lounge*. Un homme élégant joue « Unforgettable » sur un piano à queue, et plusieurs clients feuilletent des journaux, des tasses en porcelaine à la main.

Je me sens de nouveau mal à l'aise, comme une petite fille prise à fouiller dans la garde-robe de sa mère. Je n'ai pas ma place ici. Cet endroit est trop beau pour moi – en tout cas, je ne pourrais pas m'y rendre sans Marc. Accrochée désespérément à sa main, je m'efforce d'ignorer les regards qui se posent sur nous.

— Je t'en prie, détends-toi, Sophia, me souffle-t-il. Bientôt, tu te sentiras ici comme chez toi. Je te le promets.

— Je n'en suis pas si sûre... Tu as l'air de connaître cet hôtel comme ta poche.

— J'avais l'habitude de séjourner ici chaque fois que je venais à Londres, quand je n'avais pas encore acheté la maison. J'adore l'histoire de cet endroit. La plupart des tapis et des meubles sont des pièces d'époque. Ils étaient déjà là à la fondation de l'hôtel.

Mon estomac se dénoue un peu, et j'ose un petit sourire.

— J'aime que tu t'intéresses à l'histoire.

— L'histoire nous fournit *des* histoires, et avec ces histoires, on fait des films. C'est un domaine qui me passionne.

Nous poursuivons notre chemin, et Marc m'entraîne jusqu'à un ascenseur au fond d'un couloir. Je ne peux m'empêcher de pousser de nouveau un « oh ! » d'émerveillement.

Les parois de la cabine ressemblent aux rayonnages d'une bibliothèque. Je tends la main pour toucher les reliures, et découvre qu'il s'agit d'une imitation parfaite en résine.

Marc appuie sur un bouton, et les portes se ferment derrière nous. Il serre mes doigts entre les siens et les porte à ses lèvres.

— Tu es si curieuse...

Nous nous regardons, et je lis tout d'un coup dans son regard à quel point il me désire.

L'ascenseur commence à monter, et mon estomac se serre. La machinerie est fluide et presque silencieuse, et je peux entendre la respiration de Marc. Il me regarde de nouveau de *cette* façon. Comme un chasseur guettant sa proie.

Brusquement, il s'empare de mes poignets, lève mes bras au-dessus de ma tête, et les colle à la paroi.

Oh.

Il se penche sur moi, et je perçois sa force. La situation se corse.

Il commence à embrasser ma gorge, lentement, doucement, explorant chaque centimètre carré de ma chair.

La situation devient *vraiment* dangereuse.

— Qu'est-ce que je ne ferais pas, murmure-t-il contre ma peau, pour pouvoir t'attacher ici, et te laisser impuissante, attendant que je vienne te baiser chaque fois que l'ascenseur s'arrêterait à mon étage.

Je réponds dans un souffle rauque :

— Et que ferais-tu des autres clients ?

Ses doigts serrent mes poignets.

— Si quiconque s'approchait de l'ascenseur, il aurait affaire à moi.

Ses mains glissent lentement le long de mes avant-bras, et un « oh » muet se forme sur mes lèvres. Il remonte ensuite vers mes poignets pour les emprisonner fermement.

— Sophia, Sophia, Sophia... Je vais te prendre maintenant, dans cette cabine d'ascenseur. Tu le sais, n'est-ce pas ? Tu sais dans quels bras tu t'es jetée ?

L'ascenseur s'élève toujours, mais commence à ralentir.

Les mains de Marc entravent implacablement mes poignets. Il desserre légèrement les doigts, les resserre, les desserre à nouveau, en un rythme lent, les yeux fixés sur moi. Conscient de ce qu'il fait, de l'effet que le moindre de ses mouvements a sur moi.

Je soutiens son regard, déterminée à avoir moi aussi un effet sur lui. À ne pas fondre sous son emprise et lui laisser le contrôle total sur moi.

— N'essayez pas de lutter, mademoiselle Rose. C'est l'ordre naturel des choses. Je commande, et vous obéissez.

Il presse son torse contre le mien et poursuit son petit jeu avec mes poignets.

— Et si je me rebelle ? murmuré-je.

Je sens son sexe en érection contre mon bassin. Brusquement, une de ses mains lâche mes poignets et son bras vient s'enrouler autour de ma taille.

— Comme tu le sais très bien, je dispose des moyens de rétorsion nécessaires.

Il me contemple avec une férocité qui me retourne les tripes.

L'ascenseur s'immobilise soudain et les portes s'ouvrent avec un *ping* !

Chapitre 9

Je me tourne, effrayée, m’attendant à me trouver nez à nez avec d’autres clients en train de nous regarder avec des yeux horrifiés. Mais il n’y a personne.

Le regard de Marc est toujours fixé sur moi, ses lèvres entrouvertes. Sa respiration est oppressée, comme s’il essayait de garder le contrôle.

Nous nous observons, sans bouger, sans rien dire, mais nos corps parlent pour nous. J’ai envie de lui, et je sais qu’il a envie de moi.

C’est lui qui brise le silence.

— Nous sommes arrivés, mademoiselle.

Il relâche l’étau de son poing sur mes poignets, et je laisse mes bras tomber contre mes flancs. Une agréable sensation de brûlure picote ma chair et je n’ai qu’une envie, qu’il me touche à nouveau. A-t-il failli perdre le contrôle ? Après tout, nous étions dans un ascenseur public. Pas vraiment l’endroit le plus discret pour se livrer à des ébats, alors que nous n’avons même pas encore donné d’interview à la presse.

— Marc... Est-ce que tu aurais vraiment... ? Si les portes ne s’étaient pas ouvertes... ?

Il hausse un sourcil.

— Est-ce que je t’aurais vraiment prise ?

Je hoche la tête en rougissant.

— J’aurais essayé.

— Je suis heureuse d’avoir cet effet sur toi. De pouvoir te faire oublier les circonstances.

— Je n’avais pas oublié les circonstances. J’ai demandé qu’aucun employé ne nous accompagne jusqu’à la suite, et cela revient à une exigence d’intimité. Je savais qu’il n’y aurait personne à cet étage. Il est entièrement privé.

Oh... Je vois. Bizarrement, je suis déçue.

Nous sortons de la cabine, et je sens une épaisse moquette sous mes pieds. Juste devant nous, il y a une porte blanche. Marc sort la clé de sa poche et l’introduit dans la serrure.

— Après toi.

Il recule un peu pour me laisser entrer la première dans la chambre d’hôtel – sauf que ce n’est pas une chambre. C’est un petit appartement. N’est-ce pas la définition d’une *suite* ?

Je m’avance dans le couloir. Il y a plusieurs chambres, plusieurs salles de bains, et un salon confortable doté d’une cheminée. La décoration n’est pas aussi spectaculaire que dans le hall d’entrée, mais elle reste très belle. Une ambiance calme, chaleureuse et *cosy*, avec des touches majestueuses apportées par les grands tableaux classiques, les rideaux somptueux et le mobilier ancien.

Lorsque je découvre la vue sur Green Park depuis la fenêtre, je me sens désorientée.

— Nous sommes bien plus hauts que je ne le pensais, murmuré-je. Je suppose que j’ai perdu la notion du temps, dans l’ascenseur. C’est si calme, ici...

J’aperçois bien le manège des bus et des taxis le long de Piccadilly, mais je n’entends pas un son. Tout est paisible et silencieux. Je comprends au bout d’un moment que les fenêtres sont pourvues d’un épais double vitrage.

— Tu aimes la vue ? me demande Marc.

Je tourne la tête vers lui, et me rends compte qu’il est tout proche de moi. Je sens la chaleur de son souffle contre ma nuque.

Un *bip bip* me fait sursauter. Marc recule un peu et sort son téléphone de sa poche.

Typique. Il n’a pas personnalisé sa sonnerie.

— Marc Blackwell, annonce-t-il, le téléphone collé à l’oreille. Oui... Si vite ? Non... Ça me va. Le plus tôt sera le mieux.

Il raccroche, range l’appareil dans sa poche, et tourne à nouveau les yeux vers moi.

— Eh bien, mademoiselle Rose. La suite est-elle à votre convenance ?

J’adore cet endroit mais... ce n’est pas mon monde. Je ne sais pas quoi faire. Comment me comporter. Je ne sais même pas où m’asseoir.

— C’est magnifique, mais... je ne suis pas habituée à ce genre de lieu. Il va me falloir du temps pour me sentir à l’aise.

— Le temps est un luxe que nous n’avons pas. C’était mon attachée de presse, au téléphone. La journaliste est arrivée.

Chapitre 10

— Une journaliste ? Déjà ?

Marc hoche la tête.

— L'interview aura lieu ici. Dans cette pièce.

Il désigne d'un geste large le salon, et je regarde plus attentivement la cheminée et les fauteuils anciens. Des bouteilles d'eau minérale ont été disposées sur une petite table basse en bois. Je suppose que cet endroit en vaut un autre pour donner une interview. J'ignore à quoi je m'attendais... Une grande salle de conférences avec une immense table et une horde bruyante de reporters en train de m'interpeller ?

J'observe Marc, et je me demande à quoi il pense. Son regard est perdu dans le vague, et il a l'air plus doux et plus attendrissant que d'habitude, dans son tee-shirt noir et son treillis. Ses cheveux sont en désordre, comme d'habitude, et il arbore une barbe de deux jours.

Le pli de ses lèvres est moins dur qu'à l'accoutumée. Sa main vient serrer la mienne, et je me sens soudain si petite et si jeune...

— Essaie juste d'être toi-même, dit-il. Et elle t'adorera.

— Qui est-ce ?

— J'ai invité la journaliste la plus aimable que je connaisse. Arabella, de *Gossip*. Nous lui accordons l'exclusivité, et en échange, mon équipe sera autorisée à réviser l'article avant sa publication.

— Réviser ?

— Ils s'assureront que le texte contient bien tout ce que tu veux qu'il contienne. Et rien que tu ne souhaites pas. Je me fiche comme d'une guigne de ce qu'ils écriront sur moi, mais pas de ce qui te concerne.

— Ça ne me semble pas très... éthique. Les journalistes ne sont pas censés avoir la liberté d'écrire ce qu'ils veulent ?

Marc esquisse un sourire.

— Ah, Sophia... Tu as tant à apprendre !

— Mais je tiens à ce qu'ils soient honnêtes, dis-je. À ce qu'ils écrivent ce qu'ils pensent vraiment.

L'acteur secoue la tête.

— Le boulot des magazines, c'est de raconter des histoires. Si nous ne leur imposons pas notre propre version, ils inventeront ce qu'ils veulent. L'honnêteté n'a rien à faire là-dedans.

— Mais tu dis que la journaliste est quelqu'un de très bien, alors où est le problème ?

— Même les journalistes amicaux ont des patrons qui leur demandent d'épicer leurs histoires. C'est juste une mesure de prudence. Crois-moi – il faut en passer par là.

— Non.

Ma voix est plus ferme que je ne m’y attendais.

— Non ?

Marc hausse les sourcils.

— Je t’en prie, Marc. Je veux qu’elle écrive ce qu’elle pense. Je ne pourrai pas me regarder dans la glace si je sais que ton équipe a la main sur l’article final. Je trouve ça... malsain.

Un sourire apparaît sur les lèvres de mon amant – son sourire éclatant, façon Hollywood.

— Malsain ? Mademoiselle Rose, je ne vous connaissais pas encore ce côté résolu.

Je lui rends son sourire.

— Extrêmement résolu.

— OK, souffle-t-il en passant un bras autour de ma taille. Si c’est aussi important pour toi, j’en discuterai avec mon équipe de com’. Je verrai avec eux si on peut trouver un compromis. Je ne peux pas te laisser absolument à leur merci, sans protection, mais... il y a peut-être moyen de trouver un juste milieu.

— Marc... Quel genre de questions va-t-elle me poser ?

— Elle sait que tu es jeune et que tu découvres le monde des people. Mais elle va quand même vouloir une bonne histoire. Elle te poussera dans tes retranchements, ça ne fait aucun doute. Ne t’inquiète pas. Je serai avec toi tout le temps, et j’interviendrai si je te sens en difficulté.

— Merci.

Je laisse échapper un profond soupir pour lutter contre l’angoisse qui m’étreint. Jusqu’ici, Marc et moi avons vécu dans un cocon. Une bulle. Seul notre couple existait. Mais à présent, nous entrons dans le monde réel, un monde où il nous faudra préserver notre relation. Et quelque chose me dit que ce ne sera pas facile.

Marc s’écarte un peu afin de mieux distinguer mon visage.

— Tu sais, il n’est pas trop tard pour faire marche arrière.

Je secoue la tête.

— Non. Je t’aime, Marc. Et réfléchir à cette interview ne fait que renforcer cette conviction.

— Tu n’en étais pas sûre avant ?

Son sourire d’acteur devient plus diabolique encore.

— Si. Mais maintenant, je me rends compte que je n’attache pas d’importance à ce que les gens penseront de moi. Tout ce qui compte, c’est que tu sois là.

Marc me serre les épaules.

— J’espère que je ne te décevrai pas, Sophia. Il y a des choses chez moi... dans ma vie...

Quelqu’un frappe à la porte.

— Tu es prête ?

— Aussi prête qu’on puisse l’être.

— Entrez ! lance Marc d’une voix forte, ses mains toujours sur mes épaules, son regard rivé au mien.

La porte s’ouvre, et une jeune femme en manteau beige, avec des cheveux blonds frisés attachés en queue de cheval, entre dans la pièce.

Chapitre 11

— Oh ! Excusez-moi. Je vous dérange ?

La voix de la journaliste sonne d'une façon aiguë et un peu étranglée, comme si elle venait d'avaler de travers.

— Pas du tout, répond Marc. Nous sommes prêts.

La femme sourit – ses lèvres maquillées de rose semblent presque atteindre ses oreilles. Elle a l'air sympathique, et je me sens soulagée.

— C'est un plaisir de te revoir, Marc, annonce-t-elle en lui serrant la main. Elle se tourne ensuite vers moi.

— Arabella Price, du magazine *Gossip*. Vous êtes sans doute Sophia. Je suis *ravie* de vous rencontrer. Tout ceci doit vous rendre terriblement nerveuse...

Je hoche la tête et fais de mon mieux pour sourire. J'apprécie son énergie.

— Alors ? reprend-elle. On s'installe et on se met au travail ?

Elle retire son manteau, pose son sac à main noir à portée de main, sur une chaise, et se laisse tomber dans un des fauteuils comme si elle était chez elle. Elle porte un jean, des bottes hautes, et un pull rose à col en V.

Je hoche la tête et déglutis, prenant conscience que je n'ai toujours pas quitté mon manteau. Je l'ôte et le plie soigneusement avant de le placer sur le rebord de la fenêtre.

Marc me guide jusqu'au canapé, et nous nous asseyons tous les deux en face d'Arabella. Le corps de Marc semble solide à côté de moi. Sa présence m'apaise. Il a l'air totalement détendu, et je suis fière de lui. Nos doigts s'entrelacent, et il me serre la main.

Je souris intérieurement, certaine que Marc éprouve la même chose que moi.

— Eh bien, lâche Arabella en sortant un iPad de son sac. Comment vous sentez-vous, Sophia ?

— Nerveuse, admet-je. Beaucoup de filles rêvent d'être la petite amie de Marc. J'ai l'impression qu'elles vont toutes me détester. Surtout quand les gens apprendront la façon dont nous nous sommes rencontrés.

La journaliste opine.

— Racontez-moi un peu ça.

Marc se penche en avant, sans lâcher ma main.

— Je ne vais pas prétendre que je suis fier de la manière dont les choses se sont passées. J'aurais préféré que Sophia ne me rencontre jamais. Elle ne mérite pas de subir tous les mauvais côtés de ma vie. La presse de caniveau et les ordures qu'ils répandent. Ils peuvent écrire ce qu'ils veulent sur moi... On me considère déjà comme un salaud, de toute façon. Mais l'idée que Sophia soit traînée dans la boue me fait horreur.

— Je ne te considère pas comme un salaud, rétorque Arabella. Tu donnes des millions à des œuvres de charité. Tu as fondé l'Ivy Drama College pour aider les jeunes acteurs en devenir. Ce ne peut être le fait que d'un homme estimable. (Ses yeux se posent un instant sur moi, puis reviennent sur Marc.) Bien sûr, les gens vont néanmoins se demander quel genre de professeur entame une relation avec une de ses étudiantes...

— Et ils auront raison, répond Marc. Crois-moi, je me suis déjà posé toutes les questions qui s'imposent. Mais la seule réponse qui compte, c'est que j'aime Sophia. Et que c'est son choix.

— Son choix ?

La journaliste détourne soudain le regard de Marc, et me scrute avec un hochement de tête interrogateur.

J'opine.

— Il n'a jamais... je veux dire, tout est venu de moi. De mes décisions. Je voulais être avec lui, et il a tout fait pour m'en dissuader.

— Marc a une certaine image... commente Arabella. Celle d'un homme fort, autoritaire. Que pensez-vous de cela ?

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je jette un coup d'œil en biais à Marc, mais son expression demeure indéchiffrable.

— Oh, oui, c'est quelqu'un de fort et d'autoritaire... Mais je crois qu'il est plus doux que les gens ne le croient.

J'essaie de nouveau de croiser le regard de mon compagnon, mais il détourne les yeux.

— Qu'avez-vous pensé de lui la première fois que vous l'avez vu ?

Je songe à ma première audition.

— Je l'ai trouvé très charismatique... J'ai vu tout de suite pourquoi c'était une star. Mais... il m'a peut-être semblé aussi un peu arrogant.

— Marc Blackwell ? Arrogant ? (Arabella sourit de nouveau.) Jamais !

Je remarque le calme sourire sur les lèvres de Marc.

— En réalité, il ne l'est pas, poursuis-je. Autoritaire, oui. Il pense savoir ce qui est bien pour les autres. Mais il n'est pas imbu de lui-même. Je ne suis pas sûre qu'il s'estime beaucoup, au fond de lui.

Marc se tourne vers moi, et nos regards se croisent. Il a de nouveau cette expression perdue. Une forme de confusion. Et je comprends que ce que je viens de dire est la vérité. Sous cette apparence froide et détachée, il y a un homme bien plus complexe qu'on ne l'imagine.

— Je pense que vous avez touché dans le mille, répond Arabella.

Oh ? La jalousie pointe le bout de son vilain nez. À quel point connaît-elle Marc ?

— Alors, dites-moi, enchaîne la journaliste. À quel moment êtes-vous tombée amoureuse de lui ?

— Je ne peux pas l'affirmer avec précision. Ça s'est fait petit à petit, au fur et à mesure que je le côtoyais. Bien sûr, j'ai eu tout de suite le béguin pour lui, comme toutes les autres étudiantes. Mais jamais je n'aurais osé imaginer qu'il s'intéresserait à moi. (J'esquisse un sourire en pensant au jour où il est venu à mon secours dans le lac.) Il m'a peut-être prise en pitié.

— Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité, intervient Marc. Crois-moi, Arabella. Rien de tout ceci n'était prévu. Si cela avait été n'importe quelle autre étudiante, j'aurais juste renoncé à mes fonctions d'enseignant ou... ignoré mes sentiments.

Arabella scrute attentivement le visage de Marc.

— Eh bien, ma foi ! On dirait que le grand Marc Blackwell a eu un coup de foudre, lance-t-elle d'un ton taquin.

— « Coup de foudre » est encore une expression trop faible pour décrire ce que je ressens, répond Marc d'une voix calme.

— Je ne t'ai jamais vu sous ce jour, commente Arabella avec un hochement de tête perplexe. Alors, quel est le secret de notre adorable Sophia, pour qu'elle ait réussi ainsi à faire fondre le cœur de l'homme le plus froid du monde ?

— Je suis certain de ne pas être le seul homme à être tombé sous son charme, admet Marc. Sophia est si naturelle, si spontanée... C'est une personne merveilleuse, intérieurement comme extérieurement. Le monde entier va l'adorer, si on lui donne sa chance.

— C'est la première fois que je t'entends parler d'une femme de cette manière, réagit la journaliste. Et je dois dire que c'est plutôt attendrissant. Et très inattendu.

— Ne t'y habitue pas, rétorque sèchement Marc. Si j'ai accepté cette interview, c'est uniquement pour protéger Sophia. Afin de mettre les pendules à l'heure, et de décourager autant que possible les hyènes qui seraient tentées de la harceler. (Il se lève d'un bond du canapé.) J'ai aperçu Getty derrière les grilles de l'université, ce matin.

Arabella lève la main à sa bouche, et son regard dévie vers moi.

— Oh, non.

Chapitre 12

— Hein ? dis-je.

— Il est dangereux, lâche Marc. Tout le monde, dans le métier, sait jusqu'où Giles Getty est prêt à aller pour obtenir une histoire. Il ne recule devant aucune manipulation. On l'a vu engager des acteurs pour piéger des célébrités. Trafiquer des images. Cet homme est un criminel. Mais tant qu'il fait vendre du papier, personne ne songe à l'arrêter. (Il me jette un coup d'œil en coin.) Et ce n'est pas tout. Quand il y a une femme en jeu, il peut... Je le connais depuis longtemps.

— Nous ne sommes pas tous comme lui, proteste Arabella avec un regard fuyant et nerveux. Nous sommes plusieurs à exercer notre profession avec honnêteté. À vouloir simplement raconter la vérité.

— C'est ce que j'aimerais que vous fassiez, dis-je. Je voudrais que vous racontiez notre histoire, telle que vous la voyez.

— La vérité ? répète la journaliste avec un sourire. C'est un mot que je n'entends pas souvent dans mon quotidien. Mais rien ne pourrait me satisfaire plus que de raconter la vérité à votre sujet. Parlez-moi un peu plus de la façon dont vous vous êtes rencontrés. J'imagine que c'était sur le campus ?

— En fait, c'était durant la première audition de Sophia, corrige Marc.

— Je t'écoute, enchaîne la journaliste en appuyant pensivement le menton sur son poing.

— Lorsque j'ai vu Sophia jouer, il y avait quelque chose en elle de... lumineux.

— C'est une très belle jeune femme, dit Arabella.

— Il y a des milliers de belles jeunes femmes. En particulier dans les cours de théâtre. Ce n'était pas son apparence physique, c'était... quelque chose d'autre.

Notre interlocutrice hausse un sourcil.

— L'amour au premier regard ?

— Peut-être, répond Marc. Elle était... extraordinaire.

— Tu as songé, à ce moment, que ça pourrait devenir un problème ?

— La seule chose à laquelle je me suis autorisé à penser, ce jour-là, c'est à son talent. À ce que l'Ivy Drama College pourrait faire pour elle. J'ai compris depuis que rien n'est ordinaire chez Sophia.

La journaliste se tourne alors vers moi, le regard pétillant.

— Et qu'en est-il pour vous, Sophia ? Avez-vous ressenti de l'attirance pour Marc dès votre première rencontre ? Malgré l'arrogance ?

Je souris et baisse les yeux sur mes genoux. « Attirance » est un mot bien trop banal. Je me suis sentie irrésistiblement aimantée par lui.

— Il m’a... fascinée, admets-je. Comme il fascine la plupart des femmes, je suppose. Par son charisme.

— Ah, ça, il a un sacré charisme, n’est-ce pas ? commente Arabella en riant.

Je l’observe, essayant de deviner si elle a eu une relation avec Marc par le passé. Et je m’en veux d’éprouver cette stupide jalousie.

— Oui, dis-je. C’est un acteur incroyable. Mais je n’ai pas compris ce qu’il a vu en moi, ce jour-là. Et je ne le comprends toujours pas.

— J’ai évoqué tout à l’heure le fait que Marc avait... une certaine réputation. On le considère comme un obsessionnel du contrôle. Quelqu’un qui aime décider de tout. Se comporte-t-il de cette façon avec vous ?

Eh bien... Elle est vraiment déterminée à aller jusqu’au bout.

— Il aime tout contrôler, reconnais-je en souriant. Mais ça part toujours des meilleurs sentiments. J’en suis sincèrement convaincue.

— Vous avez l’air d’être une jeune fille aimable et équilibrée. Ça ne vous dérange pas de sortir avec un homme aussi puissant ? Aussi dominateur ?

— J’espère toujours que nous trouverons un juste milieu, dis-je.

— Et si ça n’arrive pas ? Je connais Marc depuis longtemps. S’il persistait à vouloir décider de tout ce qui vous concerne ?

J’ai l’impression que mes poumons se vident d’un seul coup.

— Eh bien, je prendrai une décision le temps venu, je suppose.

Les yeux d’Arabella s’agrandissent, et je discerne de la pitié dans son regard. Sait-elle quelque chose que j’ignore ? Et si elle avait raison ? Et si, bien que Marc ait finalement réussi à se laisser aller davantage avec moi, au lit, il restait toujours fondamentalement dominateur ?

— Qu’est-il arrivé lorsque vous vous êtes revus sur le campus ? poursuit sans relâche la journaliste.

Marc se tourne vers elle.

— Arabella, n’oublie pas le jeune âge de Sophia. Nous devons préserver sa réputation, ne pas la salir dans l’esprit du public. Il vaudrait mieux ne pas s’aventurer sur ce terrain.

La jeune femme note quelque chose sur son iPad. Je n’arrive pas à déterminer si elle est réellement ennuyée. Une seconde plus tard, elle lève la tête avec un grand sourire.

— Comme tu veux, alors. Si tu préfères ne parler que du positif, je suppose que nous en avons fini avec le bla-bla. Le studio-photo sera prêt à vous recevoir cet après-midi.

— Nous y serons, répond Marc en allant ouvrir la porte. Merci, Arabella. J’espère que tu comprends les raisons qui me poussent à ne pas entrer dans les détails.

La journaliste hoche la tête.

— Je comprends. (Elle ramasse son manteau et se dirige vers le seuil.) J’ai été ravie de vous rencontrer, Sophia.

— Moi aussi ! dis-je avant qu’elle disparaisse.

Je me sens mal pour elle. Elle n’a rien fait pour mériter de se faire tancer ainsi par Marc.

Ce dernier ferme la porte et revient vers moi en deux longues enjambées.

— Je sais ce que tu penses.

— Ce que je pense ?

— Que j’ai été trop dur.

Je fronce les sourcils.

— Oui. C’est exactement ce que je me disais. Elle a été très gentille, Marc. Tu n’avais pas besoin de la rabrouer comme ça.

— Oui. C’est quelqu’un de bien. Mais... même les personnes les plus gentilles ont parfois des arrière-pensées.

— Tu sais sur elle quelque chose que j’ignore ?

Aïe. Pourquoi me suis-je laissée aller à dire ça ? L’amertume de la jalousie est perceptible dans ma voix, et je sais que Marc ne sera pas dupe.

Il se campe devant moi, mains sur les hanches.

— Ce qui veut dire ?

Il a parlé d’une voix ferme, mais un infime sourire retrousse ses lèvres.

— Ce qui veut dire... que je me demandais pourquoi vous aviez l’air de si bien vous connaître, c’est tout.

— Je n’ai pas couché avec elle, si c’est ce que tu veux savoir.

Ouf. Le soulagement m’envahit.

— Ce n’était pas ça.

— Si, c’était ça.

Son sourire s’élargit. Je n’arrive pas à m’empêcher de sourire à mon tour, de toutes mes dents.

— D’accord, tu as raison. Mais peux-tu vraiment m’en blâmer ? Elle semblait au courant de beaucoup de choses sur toi...

— Elle ne sait rien. Rien de plus que n’importe quel autre journaliste. (Il consulte sa montre.) Je dois aller passer un coup de fil dans la pièce d’à côté. Lorsque je reviendrai, je veux que tu sois complètement nue. Je veux finir ce qu’on a commencé dans l’ascenseur.

Sur ces mots, il se dirige vers une chambre adjacente, et ferme sèchement la porte derrière lui.

Je suis encore sous l’émotion de l’interview. Marc, évidemment, a conservé un tel calme qu’il est capable de passer immédiatement à autre chose.

Je suis tentée d’écouter aux portes. Quel sujet peut être si important pour qu’il s’éclipse ainsi ? Mais non... je serais morte de honte s’il me prenait sur le fait, et nous sommes en train d’essayer de consolider notre relation. Pas d’espionnage.

Je baisse les yeux sur mes vêtements, et me demande comment Marc réagira si je suis encore habillée à son retour. Se mettra-t-il en colère ? Ou sera-t-il seulement ennuyé ? Ou bien...

Est-ce qu’il cessera de m’aimer si je ne le laisse pas me dominer ?

Ces mots se mettent à rebondir dans ma tête, et je n’aime pas ça. Vraiment pas.

Chapitre 13

Je perçois indistinctement la voix basse de Marc à travers la porte, puis une exclamation :

— *Quand ?*

Je tends l'oreille, mais la suite est inaudible.

Quand, quoi ?

La porte s'ouvre alors, et Marc revient dans le salon. Il me regarde, voit que je suis toujours habillée, et se met à faire les cent pas.

Bon sang, il est splendide. Splendide à se damner. Si je n'étais pas assise, je crois que mes genoux flageoleraient.

— Tu ne t'es pas déshabillée, remarque-t-il d'une voix sombre.

— Non.

Le bruit de la sonnette résonne dans le vestibule, et Marc semble hésiter. Puis il s'engouffre dans le couloir pour ouvrir la porte.

Mes yeux s'agrandissent quand je découvre ce qui se trouve sur le seuil. Un groom, les bras chargés d'un énorme vase de roses blanches – les mêmes que celles que j'ai vues dans le hall de la réception, avec leurs pétales ourlés de friselis et leurs épaisses tiges vertes, dans un récipient de verre identique.

— Vous avez une heure d'avance sur l'horaire convenu, lâche Marc d'une voix sèche. Mais merci tout de même. Posez-les sur la cheminée.

Le groom dépose le vase à l'endroit indiqué, et arrange les fleurs de manière à les diriger vers la pièce.

— Marc, elles sont... elles sont magnifiques, dis-je.

Il glisse un billet de dix livres dans la main de l'employé, et ce dernier esquisse un léger salut de la tête avant de se retirer.

Je contemple ces roses blanches parfaites, et hume leur parfum envoûtant.

— Pourquoi avoir fait monter ça ?

— Elles sont pour toi, rétorque Marc. J'ai pensé que tu apprécierais une touche végétale dans cette pièce.

Je porte ma main à ma bouche, ébahie.

— Pour moi ? dis-je avec stupeur. Ce sont les mêmes qu'à la réception !

— Ce *sont* celles de la réception.

— Tu me fais marcher. Tu n'as quand même pas...

— Je suis un client fidèle de cet hôtel. Les fleurs te plaisent ?

— Je les adore. Ça ne se voit pas ?

Parfois, je me sens tellement heureuse que j'ai l'impression que mon sourire va me fendre le visage en deux. Comme à cet instant.

J'étreins Marc de toutes mes forces.

— Merci, dis-je en faisant pleuvoir des baisers sur sa joue. Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça pour moi. C'est une si bonne idée ! J'ai l'impression d'être quelqu'un de spécial.

— J'adore voir comment des choses aussi simples peuvent te rendre aussi heureuse.

— Des choses *simples* ? Un énorme vase plein de fleurs venant directement de la réception de l'hôtel Carlo ? (Je caresse les doux pétales.) Personne ne m'avait jamais offert de fleurs...

— Personne, vraiment ?

— Mon père m'offrait parfois des jonquilles, mais je ne crois pas que ça compte.

— Aucun de tes anciens petits amis ne t'a jamais offert de fleurs ?

— Jamais.

— C'étaient des imbéciles.

— Oh... non. Ils étaient jeunes, c'est tout. On ne pense pas à offrir des fleurs à sa copine lorsqu'on est jeune.

— Vous me traitez de vieux, mademoiselle Rose ?

— Oui, monsieur Blackwell. Vous êtes très vieux. Personne ne vous l'a jamais dit ?

— Bizarrement, non, répond Marc en écartant une mèche de mes yeux. Je suis content que tu aimes bien les fleurs.

— Je ne les aime pas *bien*. Je les adore.

— C'est vrai ?

Je hoche la tête, et il me regarde droit dans les yeux.

— Je vais ignorer le fait que tu ne te sois pas déshabillée comme je te l'avais demandé, et t'emmener quand même dans la chambre. Mais je veux que tu restes totalement immobile. Tu as compris ?

— Tu veux que... que je m'empêche de *bouger* ?

Il opine sèchement.

— Et que tu gardes le silence.

— Hein ? Mais pourquoi ?

— Pour accroître ton plaisir. Et le mien.

Il m'enlève dans ses bras si brusquement que j'en ai le vertige, me porte jusqu'à la chambre, et me dépose sur la couette blanche. Je remarque distraitemment qu'un baldaquin fleuri surplombe le lit, mais en réalité, Marc emplit presque tout mon champ de vision.

Il retire son tee-shirt et le dépose sur un fauteuil ancien. Lentement, à pas félins, il contourne le lit en me scrutant des pieds à la tête.

Il ne joue pas un rôle. Il ne fait pas semblant. C'est le véritable Marc, en chair et en os, et il est sexy à se damner.

Après s'être arrêté au pied du lit, il prend un de mes pieds dans sa main. Je sens ses longs doigts puissants à travers le tissu de ma chaussure, et je vois sa poitrine se soulever en rythme. Les fines cicatrices qui parsèment ses articulations semblent très blanches tandis qu'il défait mes lacets. Cela fait, il retire délicatement ma Converse, avant de répéter la procédure pour le deuxième pied.

Après m'avoir débarrassée de mes chaussures, il m'attrape par les chevilles et me fait lentement glisser vers le pied du lit. Je le regarde, les yeux ronds, me demandant si j'arriverai à rester immobile ou pas.

D'un geste détaché, Marc défait d'une main le bouton en métal de mon jean, puis fait descendre la fermeture Éclair en pressant la paume contre mon pubis. Un tressaillement parcourt mon corps.

— Reste tranquille, dit-il d'une voix douce, mais ferme.

Il a clairement pris les rênes, quelles que soient la retenue et la douceur de ses gestes.

— Je ne peux pas m'en empêcher... murmuré-je.

— Et ne dis rien.

Soudain, il attrape le bas de mon jean et le fait descendre d'une traction sèche le long de mes cuisses. La friction de l'étoffe brûle un peu tandis qu'il me libère enfin du vêtement, qu'il jette négligemment au sol.

Chapitre 14

Oh !

D'un lesté mouvement des poignets, Marc me retire mes chaussettes. Il recule un peu, les deux pièces de laine serrées entre ses doigts, et contemple mes pieds.

Je tressaille. Je n'ai jamais été très fan de mes pieds – ils sont très pâles et très minces, avec des orteils trop longs. Heureusement, la pédicurie que m'a offerte Marc lors de notre escapade en avion dans son île est encore visible, mais je devine qu'il y a sans doute des bouts de coton noir coincés entre mes orteils.

— Marc...

— Silence.

— Je ne t'ai pas donné mon accord pour ça.

Il hausse les sourcils.

— On se rebelle, mademoiselle Rose ?

— Non. J'essaie juste... d'avoir une relation normale avec toi.

— Et comment définirais-tu la normalité, précisément ?

— Un rapport d'égale à égale, je suppose.

Il soulève un de mes pieds et fait courir son pouce sous la plante. Oh... c'est si bon. Pourquoi est-ce aussi bon ? Cette caresse projette de minuscules ondes électriques le long de ma jambe.

— Et tu ne penses pas que nous soyons égaux ?

— Tu le penses, toi ?

Marc repose mon pied sur le lit avec délicatesse. Il m'observe un moment, détaillant chaque centimètre carré de mon corps.

— Être égaux ne signifie pas être semblables.

Sa main glisse sur ma cuisse, et commence à monter lentement, lentement, vers le creux de mes jambes. Le contact est si ténu que ça me rend folle. Tous mes muscles se tendent, dans l'expectative.

— Que veux-tu dire par là ?

— Qu'en ce moment, nous jouons des rôles différents.

Ses doigts atteignent ma culotte, et il glisse le pouce sous l'élastique, comme pour tester sa résistance.

— Des rôles différents ?

Imperceptiblement, l'élastique commence à descendre. Je sens la caresse du coton le long de mes cuisses, et je laisse échapper un soupir.

— En ce moment, c'est moi qui donne les ordres et c'est toi qui obéis.

Sa voix est si sensuelle qu'elle ressemble elle aussi à une caresse. Il enserre fermement mes hanches entre ses mains, et sans prévenir, me fait basculer sur le ventre.

Je lâche un « Oh ! ». Une claque sèche vient de s'abattre entre mes jambes.

— Et ton corps me dit que tu aimes ça, poursuit Marc implacablement.

— Mais tu ne peux pas toujours tout contrôler, dis-je d'une voix que je voudrais plus forte... Ou nous n'aurons jamais de vraie relation. Il faut que tu te laisses aller avec moi.

— Il me semblait l'avoir déjà fait, rétorque-t-il avant de m'attirer vers lui de manière à ce que ses hanches se positionnent entre mes cuisses – je sens la boucle de sa ceinture et l'étoffe rêche de son jean frotter contre ma peau. Je me suis laissé aller avec toi plus qu'avec aucune autre.

Il dégrafe mon soutien-gorge, et je me tortille pour faire glisser mes bras hors des bretelles.

Oh, mon Dieu. Je sais ce qui va arriver. Et j'en ai terriblement envie. Mais je sais que si nous empruntons ce chemin, je m'éloignerai un peu plus de ce que je veux *vraiment*.

— Marc ? Je t'en prie... on pourrait discuter de ça ?

— J'ai besoin de te dominer *maintenant*, murmure-t-il d'une voix de fauve en rut. Et tu en as besoin, toi aussi.

Ses mains glissent de nouveau autour de mes cuisses, et il les caresse de bas en haut, nonchalamment, effleurant chaque fois un peu plus mes fesses. Sa paume est ferme. Dure. Il n'a pas l'intention de se montrer clément, et je sombre chaque instant davantage dans l'ivresse du désir.

Mon corps en réclame plus, encore, mais mon cerveau me hurle : « Arrête, arrête ! »

Les caresses de Marc ralentissent, et je m'attends à l'entendre déboucler sa ceinture, ou ouvrir une boîte de préservatifs. Mais aucun bruit ne vient.

Parle-lui tout de suite, Sophia. Dis-lui que tu as envie qu'il se perde en toi. Qu'il soit vulnérable. Dis-lui, avant de t'égarer toi-même dans ce moment.

Marc écarte mes jambes de ses mains, et je perçois le frottement de ses joues râpeuses contre ma chair. Il pousse ma culotte sur le côté.

Oh non. Non, non, non ! Il ne peut pas me faire ça, ce n'est pas juste. J'ai envie de crier « stop ! » mais c'est trop tard. Il me tient à sa merci, et je n'ai aucun moyen de lui échapper.

Chapitre 15

Sa langue décrit des cercles autour de l'orée de mon sexe, plonge en moi, et c'est incroyablement bon.

Je laisse échapper un long soupir, submergée par cette caresse douce et intime. Il se montre délicat. Tendre. Tout ce que j'attends de lui en ce moment. Une chaleur moite commence à envahir mon bas-ventre.

Nous pourrions peut-être discuter plus tard.

Sa langue remonte un peu plus haut, atteint le point où je suis le plus sensible. L'endroit d'où partent tous ces petits chocs électriques, cette chaleur douce et ces ondes de plaisir. Une excitation sauvage me submerge ; je me tords malgré moi et me cramponne aux draps.

— Oh... *Oh !* C'est tellement bon !

Brusquement, sa langue cesse ses mouvements, et la chaleur de sa bouche laisse la place à la fraîcheur de l'air.

— Je t'ai dit de te tenir tranquille. Et de garder le silence. Vais-je devoir t'attacher au lit ? dit-il en remontant ma culotte sur mes cuisses.

Non !

— Marc...

— Arrête de gigoter.

C'est le moment ou jamais.

Je me tourne d'un mouvement brusque, et découvre Marc agenouillé au pied du lit. Il porte toujours son treillis, mais il me suffit d'un coup d'œil en direction de son entrejambe pour savoir qu'il est aussi excité que moi, au bord de l'explosion.

— Sophia, je t'ai dit de te tenir tranquille.

Le ton de sa voix reste léger. Curieux. Il fronce les sourcils à sa façon si caractéristique – l'un un peu plus haut que l'autre.

Je me laisse glisser au bas du lit pour me positionner à califourchon sur ses genoux, mes jambes enserrant sa taille.

— Ce n'est pas ce que j'appelle « se tenir tranquille ».

Sa voix est encore plus douce à présent. Je l'embrasse de mes lèvres gonflées par le désir. Les siennes sont rouges aussi, et alors que je colle ma bouche à la sienne, il ferme les yeux d'un air confus.

Ses bras puissants étreignent ma taille, et il m'attire contre son torse nu.

— Vraiment, vraiment pas, reprend-il. Il y aura des conséquences.

Je n'arrive pas à déterminer s'il s'agit ou non d'une innocente taquinerie, mais cette phrase résonne dans mon cerveau. Nos langues fusionnent, et je brûle d'envie qu'il me pénètre.

Je tends la main vers la boucle de sa ceinture, mais il me saisit le poignet – avec douceur, mais fermeté –, et arrache ses lèvres aux miennes.

— Non. Je veux terminer ça selon mes propres termes, dit-il en me soulevant pour me déposer à nouveau sur le lit.

— Marc, je...

— Aujourd'hui, j'ai besoin de garder le contrôle.

Je scrute son visage, et ses yeux m'apprennent tout ce que j'ai besoin de savoir. À cet instant, rester maître de la situation est une réelle *nécessité* pour lui. Ce ne sera pas forcément le cas demain, ni pour toujours. Mais en cet instant, il en a besoin comme un junkie a besoin de sa dose.

Pourquoi ? Est-ce que ça a un rapport avec Giles Getty ?

Je le contemple sans rien dire. Sa respiration se fait plus lente, plus profonde, et l'intensité de son regard croît à chaque souffle. Par gestes secs, il sort un préservatif de sa poche et se débarrasse de son pantalon. Le fourreau de latex vient recouvrir son membre dressé.

Il se penche sur moi, les mains plaquées au matelas de chaque côté de mes épaules. Ses bras sont tendus, ils supportent tout son poids, et ses abdominaux sont crispés.

Nos yeux se rencontrent, et je me perds dans l'abîme de son regard. Sans brusquerie, il écarte mes cuisses d'une main. Il tient sa proie, et il ne la lâchera pas. Ses doigts repoussent une nouvelle fois ma culotte, et...

Oh !

Je lâche un hoquet tandis qu'il me pénètre. Il bouge à un rythme frénétique, d'avant en arrière, encore et encore, sans me laisser aucun répit pour reprendre mes esprits. Il me regarde intensément, sérieusement, avec ces yeux qui ont vécu mille vies et vu des choses que la plupart des gens ne connaîtront jamais.

Plus la cadence se fait dure, et plus je m'adoucis autour de lui. J'ai perdu tout contrôle de moi-même. La chambre devient blanche, et je suis comme un point rouge de plaisir incandescent. Mon sexe l'enserme si étroitement que chacun de ses coups de reins fait naître une cascade d'étincelles dans ma chair.

J'ai envie de crier. De lui dire de ralentir. Mais je n'ai aucune chance. Il est déterminé, et cela ne peut s'achever que d'une seule façon.

Plongeant de plus en plus profondément en moi, il me serre contre sa poitrine et raffermi l'étau de ses bras autour de moi pour que je sache que je n'ai aucune chance de lui échapper.

— Marc... Oh, Marc !

Ce cri jaillit de ma gorge malgré moi, alors que la chaleur se fait brûlure et se transforme en tourbillon de plaisir.

En réaction, il s'enfonce encore davantage en moi, et l'univers semble vaciller. C'est si bon, si intense, que c'en devient presque insupportable. L'orgasme peut déferler sur moi d'un instant à l'autre.

Brusquement, Marc se retire.

— Attends.

— Quoi ?

Je m'agrippe à lui, désespérée, essayant de l'attirer de nouveau en moi.

— Reste exactement où tu es.

Il s'arrache à mes bras, se rhabille et quitte la pièce.

— *Marc !*

Chapitre 16

Un long moment passe.

Alors que je commence à m’impatier, Marc revient avec une paire de menottes argentées à la main. Elles ont l’air vraiment lourdes, et je me demande durant un instant de flottement si ce ne sont pas d’authentiques accessoires de police.

J’avale ma salive.

— Où est-ce que tu as été les chercher ?

— Dans la voiture.

Marc reste planté au pied du lit, les yeux rivés sur moi, essayant de toute évidence de maîtriser sa respiration. Bon sang, il est si séduisant... Mais je manque défaillir chaque fois que mon regard se pose sur les menottes. Le tourbillon d’émotions qui m’est devenu familier m’envahit : de la peur, de la confusion, du désir, tout cela mixé en un cocktail torride.

— Je vais te menotter au radiateur et te baiser jusqu’à ce que tu n’en puisses plus.

Oh... Un frémissement me parcourt, et je m’empresse de m’asseoir sur le lit.

— Marc...

— Descends du lit.

Ça y est, il est de nouveau là. Le Marc dominateur. Mon esprit est en ébullition, mais mon corps sait exactement ce dont il a envie. Il me trahit sans vergogne, et mes jambes glissent au bas du matelas.

J’ai envie de Marc. Viscéralement. Il peut me prendre de la manière qui lui plaira.

Je ne proteste pas lorsqu’il me soulève pour me porter vers la fenêtre. Il y a un gros radiateur en fonte juste à côté – à l’ancienne mode, comme ceux que nous avons à l’université.

Marc m’allonge sur le sol recouvert d’une épaisse moquette, et je perçois la chaleur du radiateur derrière ma tête. Il pose ensuite les mains sur mes cuisses, et je frémis. Je n’imagine même plus le défier, et nous le savons tous les deux. Je suis prise dans les filets de Marc Blackwell, et je ne peux rien faire pour m’échapper.

Il m’observe avec une telle intensité que je ne peux détacher mes yeux des siens. Je vois une telle avidité en eux... mais il lutte contre son désir, se force à ralentir. C’est à ça que servent les menottes, je comprends alors. Elles l’aident à conserver le contrôle... chose dont je ne suis plus capable depuis un moment.

Je tends le cou vers lui, mais ses doigts forts viennent se plaquer sur mes côtes pour me maintenir au sol. Il manipule les menottes, et les deux anneaux de métal cliquettent l’un contre l’autre. J’avale ma salive avec anxiété.

— Je suis sûr que tu te souviens du plaisir qu’on peut prendre à être attaché.

Ma respiration s'accélère, et je sens l'électricité statique envahir ma chevelure répandue sur la moquette.

— Je n'ai pas oublié.

Il saisit un de mes poignets, et je sens le métal froid entourer ma peau, suivi d'un bref *clic* quand le mécanisme se ferme.

Marc contemple mes mains pendant un moment, avant de faire passer la courte chaînette qui relie les menottes derrière le tuyau qui rattache le radiateur au sol. Cela fait, il s'empare de mon deuxième poignet et l'emprisonne dans le deuxième anneau.

Je suis totalement à sa merci, maintenant.

Mes bras sont levés au-dessus de ma tête, joints par les menottes et arrimés au radiateur. Quand j'essaie de bouger les mains, j'entends le cliquètement du métal. Marc n'a pas fait les choses à moitié – si je me tortille trop, je risque de me brûler au contact du tuyau.

Après quoi, Marc se lève et recule un peu. Il a dans les yeux cette expression de prédateur, mais je devine aussi à sa respiration qu'il lutte pour garder le contrôle.

Impuissante, je sens mes seins se soulever au rythme de mon souffle oppressé. Je suis allongée nue, vulnérable, attendant le bon vouloir de Marc.

— Attends ici, lâche-t-il en se dirigeant vers le seuil.

— Hein ?

Tu me fais marcher ?

Je tortille mes poignets entravés, et obtiens pour tout résultat une sensation cuisante de brûlure lorsque mes doigts entrent en contact avec le radiateur.

— Aïe !

Marc hausse les sourcils.

— Obéis à mes ordres, et tu n'auras pas mal, dit-il avant de disparaître dans la pièce adjacente.

Oh, je me sens tellement frustrée ! C'est trop pour moi. Il me pousse sciemment à bout, et je ne suis pas sûre d'être capable de le supporter. J'essaie de ralentir ma respiration, d'apaiser le feu qui embrase mes veines, mais c'est peine perdue. J'ai envie de lui, j'ai envie de lui...

Les minutes passent, et une fièvre intense embrase ma chair. Savoir Marc si près, sans pouvoir le voir ou le toucher... J'ai l'impression de devenir dingue. Vraiment dingue.

Je me cambre et tortille les poignets dans l'espoir vain de me libérer, mais une fois encore, je ne parviens qu'à me brûler les doigts.

Alors que je pense ne plus pouvoir supporter cela un instant de plus, la silhouette mince et élancée de Marc apparaît sur le seuil de la pièce.

— Tu essaies de me torturer ? gémis-je.

— Un peu. Mais d'une bonne façon.

— *D'une bonne façon ?*

— Tu me remercieras quand l'orgasme arrivera.

— Où est-ce que tu étais passé ?

— À la bijouterie de l'hôtel. Il fallait que je t'achète quelque chose.

Chapitre 17

Marc tient à la main une boîte plate recouverte de velours noir, que je scrute avec méfiance.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui prolongera la torture. Ou le plaisir. Ça dépend de la façon dont tu veux voir les choses.

— Oh, Marc, je t'en prie... Pas davantage. Je n'en peux plus.

— Vu ta position, je n'ai pas l'impression que tu aies vraiment le choix.

Je soutiens son regard.

— Tu me détacheras si je te le demande, et nous le savons tous les deux.

— C'est ce que tu veux ?

Je tortille mes poignets prisonniers des menottes.

— Peut-être.

— Eh bien, dépêchez-vous de prendre une décision, mademoiselle Rose. Je n'ai pas toute la journée, et les conditions ne sont pas négociables. Voulez-vous que je vous libère, oui ou non ?

Je baisse les yeux, et mon regard se pose sur mes seins palpitants.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais.

— Alors, qu'y a-t-il dans la boîte ?

— Quelque chose qui va rendre ta situation encore plus insupportable, dit-il avec le sourire diabolique dont il a le secret.

Il ouvre la boîte. Je découvre un long collier de perles disposé sur un écrin de satin rose.

Marc s'agenouille entre mes jambes et glisse les perles dans ma culotte. Après quoi, il colle sa paume contre mon entrejambe et se met à faire bouger le collier en un mouvement circulaire.

— *Oh !* gémis-je en sentant les perles glisser au creux de mon intimité. C'est bon... C'est si bon !

Je le contemple d'un regard avide. Il est toujours habillé, penché entre mes cuisses, mais je vois la bosse qui déforme son pantalon.

— Pas encore... gronde-t-il, en faisant visiblement un effort pour rester maître de lui-même.

Il accentue la pression de sa paume, poussant les perles plus loin à l'orée de mon sexe. Je perçois leur surface lisse et fraîche contre ma chair intime.

— Oh... Oh, Marc, Marc...

Brusquement, il retire ma culotte. Les perles glissent entre mes fesses.

Il remonte mes genoux jusqu'à ma poitrine. Je sens un courant d'air frais effleurer le creux le plus secret de mon corps. Sans me laisser le temps de souffler, Marc place mes jambes sur ses épaules

et insère plus intimement le collier entre mes fesses avant de le faire glisser de bas en haut, lentement... *oh !*

Je rejette la tête en arrière, les yeux écarquillés. C'est une sensation si étrange, si nouvelle... je ne suis pas certaine d'aimer ça. Quelques perles se balancent au bout du collier, glissant librement contre ma chair.

— Détends-toi, dit Marc en caressant mes fesses de sa main chaude. (Il agrippe ensuite fermement mes hanches et colle son bassin contre le mien.) Tu vas apprécier ça très vite. C'est promis.

Effectivement, alors que le corps de Marc commence à bouger contre le mien, le contact des perles devient de plus en plus plaisant.

Je me tords sur la moquette, mais ça ne fait que rendre la sensation plus intense. Mes jambes sont toujours sur les épaules de Marc, et il étreint mes cuisses avec tant de force que je n'ai aucune latitude pour bouger.

Enfin, il baisse la main pour libérer son érection. Son membre dur et raide pointe droit vers ma féminité... L'espace de quelques instants, j'ai l'impression qu'il est trop énorme pour moi. En plus des perles qui m'envahissent déjà, c'est beaucoup trop. Mais tandis qu'il s'enfonce entre mes jambes, je me rends compte que je suis *tellement* prête qu'il peut plonger en moi avec une facilité déconcertante.

Maintenant qu'il est en moi, le plaisir est si vif que j'arrive à peine à respirer. Marc a manifestement du mal à conserver ses esprits, lui aussi. Je n'avais jamais vu ses mâchoires si serrées, son regard si intense et vrillé au mien.

Nous ne nous quittons pas des yeux, essayant tous les deux de dominer notre respiration. De ralentir. Mais c'est trop dur. Je sais que Marc va se mettre en mouvement très bientôt, et j'attends, suspendue à son souffle – une torture délicieuse.

Son regard se pose sur ma poitrine, qu'il effleure quelques instants du dos de la main. L'instant d'après, il passe le bras autour de ma taille et m'attire contre lui avec force.

— Prête ? souffle-t-il en me regardant de nouveau dans les yeux.

Je hoche la tête, et déglutis.

— Tu arrives encore à voir clair ? reprend-il avec ce sourire retors qui me fait fondre chaque fois.

— Tout juste.

— Alors profite-en tant que tu le peux.

Il se met à bouger les hanches en cercle, touchant des parties de mon corps que nul n'avait jamais touchées.

Chapitre 18

Je n'arrive pas à m'empêcher de gémir.

— Oh, Marc, Marc...

Les perles bougent aussi, et c'est comme si le moindre atome de ma chair vibrait de plaisir.

— Oh, *oh* !

Cette fois, c'est un cri qui m'échappe. Je ferme les yeux et laisse les sensations me submerger.

Marc cesse ses mouvements circulaires et se met à aller et venir d'avant en arrière, s'enfonçant plus profondément chaque fois. Même avec les yeux fermés, je sens son regard me brûler. Je suis sienne à présent, entièrement sienne, et il n'a aucune intention de me laisser partir.

Des frissons de plaisir déferlent à travers mon corps, jusqu'à ce que je ne sache plus où je suis, où se trouvent le haut et le bas... Impossible d'ouvrir les yeux, je suis bien trop sonnée.

Je sens les doigts de Marc se resserrer autour de ma taille et je l'entends crier – un long râle grondant qui projette des ondes de plaisir à travers ma poitrine.

Ses coups de reins se font de plus en plus énergiques, et je sens que nous sombrons tous les deux l'un en l'autre. Plus rien n'existe à l'exception de nos deux corps qui bougent en rythme, et de mes poignets emprisonnés par les anneaux de métal.

Marc repousse plus encore mes cuisses contre ma poitrine et plonge brutalement en moi. Si profondément qu'un hoquet s'échappe de ma gorge. Sous l'aiguillon de la jouissance, je serre instinctivement les fesses.

— Oh, mon Dieu...

— Attends, me coupe Marc. Pas encore. Ne jouis pas encore.

Il tend la main vers mon postérieur et tire sur le collier. Brusquement. Les perles s'enfuient toutes d'un seul coup, frottant les parties les plus intimes de ma chair.

C'est trop. Je ne peux pas en supporter davantage. Mon corps explose de plaisir, et les vibrations se répercutent à travers mes hanches et mes cuisses.

— Marc... oh, Marc !

L'orgasme est d'une rare intensité, faisant trembler mon corps contre celui de mon amant. Le plaisir est si grand que, durant quelques instants, je ne vois plus que des taches blanches et orangées. Et quand le monde se recompose enfin autour de moi et que j'ouvre les yeux, je découvre que les paupières de Marc sont toujours obstinément serrées. Il respire très vite, et très fort.

Un gémissement franchit ses lèvres au moment où je contracte mes muscles intimes autour de son membre. Il agrippe mes hanches, et me pénètre encore plus profondément.

Alors qu'une chaleur bienheureuse envahit ma chair, je cligne les yeux et vois les mâchoires crispées et les paupières toujours serrées de Marc. Son expression ressemble à un rictus, mais je sais

que c'est un rictus de plaisir.

— Je veux que tu jouisses, murmuré-je.

Je voudrais pouvoir me libérer les mains et caresser son visage

— Pas encore.

Il s'enfonce en moi avec tant de force que mes fesses glissent sur la moquette. La friction me brûle, et j'entends Marc pousser un long râle.

Je contracte et relâche en rythme les muscles de ma féminité autour de lui, sans répit, l'aspirant au plus profond de moi.

— Sophia... grogne-t-il. Attends. Non. Je ne peux pas m'arrêter. Je ne peux pas.

Ses mâchoires se décrispent, et il laisse échapper un grondement guttural en plongeant de nouveau en moi.

Il s'effondre sur ma poitrine sans cesser de gémir et de bouger le bassin. Je sens son membre se ramollir, et sa respiration se calme un peu. Son front se crispe brusquement, puis se détend, et tout le poids de son corps s'affaisse brusquement sur ma poitrine.

Je croise les jambes autour de ses hanches pour le maintenir serré contre moi. Nous sommes si proches, à présent, que nous formons quasiment une seule personne. Le monde a disparu autour de nous. Plus de problèmes. Plus de vie réelle. Seulement nous deux. Quand nous sommes réunis ainsi, rien ne peut aller mal.

Au bout d'un long moment, Marc entrouvre les yeux. Il tend la main vers les menottes et actionne un mécanisme qui les fait s'ouvrir d'un coup.

Une fois les mains libres, j'entoure son torse de mes bras ; il roule sur le dos, et m'entraîne au-dessus de lui. Étendue sur lui, je savoure le contact de sa musculature féline et je contemple son merveilleux visage. Il a les lèvres légèrement écartées, le regard doux mais concentré, à quelques centimètres de moi.

— C'était extraordinaire, chuchoté-je en observant ses battements de cils.

Marc ne répond rien. Il lève la main pour me caresser les cheveux, mais je devine à son regard que ses pensées sont ailleurs.

Je pose la tête sur son épaule et scrute sa peau incroyablement pâle, et les fines cicatrices qui parsèment sa poitrine. Je pose délicatement les doigts sur les lignes blanches à demi masquées par les poils noirs.

— Marc ?

J'ai l'impression d'avoir brisé quelque chose en lui. Mais je ne sais pas quoi.

Il reste plongé dans le silence. Il se contente de me serrer plus fort contre lui, tandis que son sexe glisse lentement hors de moi.

Nous demeurons ainsi pendant un long moment. Trop longtemps. Quelque chose ne va pas.

Chapitre 19

Lorsque Marc se décide enfin à me détacher de lui, il reste un moment à contempler le plafond. Ses yeux me révèlent qu'il a peur. Il a perdu le contrôle alors qu'il ne le voulait pas. Son expression m'effraie aussi.

Il y a un cil égaré sur sa joue, et je tends la main pour le retirer. Marc n'arrête pas mon geste, mais il ne réagit pas non plus. C'est comme s'il s'était mué en pierre.

— Fais un souhait, dis-je en lui montrant le cil.

Durant un long moment, il reste immobile et silencieux. Enfin, il se redresse en s'appuyant sur ses paumes.

Il cligne les paupières, et esquisse un sourire doux mais distant, avant de souffler sur le cil.

J'ai l'impression qu'il revient à lui – pas totalement, juste un petit peu.

— Quel était ton vœu ? je demande.

— Rien que tu aurais envie de savoir.

Sa voix est presque redevenue celle de Marc. Mon Marc. L'homme qui a escaladé mon balcon la nuit précédente et qui m'a fait l'amour. Mais pas tout à fait.

— Si, je t'assure.

Il laisse échapper un soupir.

— J'ai souhaité que certaines choses chez moi te restent à jamais cachées.

— Je ne veux pas qu'une partie de toi reste cachée.

Un rire amer franchit ses lèvres.

— Tu dis ça maintenant. Mais crois-moi. Parfois, l'ignorance est miséricordieuse.

Ainsi, je l'ai de nouveau perdu. Pour le moment, du moins. Une vague de tristesse m'envahit, mais je choisis de changer de sujet.

— À quelle heure avons-nous rendez-vous pour les photos ?

En posant la question, je me rends compte que, comme tout le reste aujourd'hui, ce point a été décidé par Marc.

— À quinze heures. Pas ici. Dans un studio pas loin de la Tamise.

— Pourquoi pas ici ?

— Je ne pense pas que rendre public le fait que nous nous trouvions tous les deux dans une chambre d'hôtel soit une bonne idée. Ça... n'enverrait pas le bon message. Les photos doivent être de très bon goût.

Sur ces mots, il se lève d'un coup et enfile son boxer. Même maintenant, alors qu'un malaise plane entre nous, j'adore contempler son corps. La courbe douce à l'endroit où ses fesses dépassent

un peu sous l'élastique. Son dos pâle et mince, ses muscles durs, fuselés et virils. Son corps est si différent du mien...

— Je ne suis pas sûre d'être très compatible avec le « bon goût », dis-je.

Marc sourit.

— Oh, Sophia, Sophia. Tout en toi respire le bon goût. Tu es spontanée. Naturelle. Et tu n'en as même pas conscience, n'est-ce pas ?

— Comment dois-je m'habiller ?

— Porte ce que tu veux, mais je pense qu'un collier de perles serait une bonne idée.

J'éclate de rire à mon tour.

— Marc, j'aimerais vraiment te parler de...

— Sophia, je n'ai pas le temps d'avoir une conversation profonde et sérieuse maintenant, me coupe-t-il en ouvrant une armoire pour en sortir un pantalon et une chemise.

— Quand as-tu fait monter tes vêtements ici ? j'interroge en remarquant d'autres costumes alignés dans la penderie.

— Je ne les ai pas fait monter. J'ai demandé à la réception d'acheter des vêtements et de venir les ranger ici pendant que nous étions interviewés. Il y en a aussi pour toi, mais je ne suis pas sûr qu'ils te plaisent. (Il consulte sa montre.) Je dois voir quelqu'un, et je suis déjà en retard.

Quelqu'un ?

— Qui ? La femme qui loge chez toi ?

Un malaise étreint de nouveau mon cœur.

Tout en boutonnant sa chemise, Marc se penche pour déposer un rapide baiser sur mon front – trop rapide, comme s'il me congédiait.

— Juste quelqu'un, OK ? Fais-moi confiance, il vaut mieux pour toi que tu ne saches pas qui pour le moment.

Il ramasse son treillis et fouille dans une des poches. Après en avoir sorti son portefeuille, en cuir acajou, il l'ouvre et me tend une carte de crédit dorée.

— Prends ça, dit-il. Le code est 1966. Nous sommes à deux pas de Bond Street, où tu trouveras des dizaines de boutiques de créateurs. Va t'acheter tout ce dont tu penses avoir besoin.

Il semble hésiter au moment de poser la carte sur la table de chevet.

— Et... Sophia ? lâche-t-il d'une voix incertaine.

— Oui ? dis-je en me redressant.

Il secoue la tête.

— Nous parlerons plus tard, d'accord ?

Je hoche la tête sans rien dire. Je sens qu'il rentre dans sa coquille et s'éloigne de moi.

— Avec *qui* as-tu rendez-vous ? ne puis-je me retenir de demander à nouveau.

Ma voix me déplaît. Elle semble désespérée.

— Une personne venue de mon passé, répond Marc. Une personne dont j'espère qu'elle pourra m'aider à éclaircir mon futur.

J'aimerais pouvoir capturer l'expression de son visage à la seconde où il a prononcé ces mots. La capturer, la mettre en bouteille, et la serrer à jamais contre mon cœur. Car quand il a dit « mon futur », j'ai lu dans ses yeux ce que je représente pour lui. Juste un instant. Et puis la lumière s'enfuit, et la froideur reprend le dessus.

— J'enverrai un chauffeur te chercher ici pour t'emmener au studio photo, d'accord ? Sois prête à quatorze heures trente. Et d'ici là, amuse-toi bien. Achète tout ce qui te fait envie.

Il jette la clé de la chambre sur la table de chevet. Quelques secondes plus tard, il a quitté la pièce.

Chapitre 20

Avec qui a-t-il rendez-vous ? *Qui* ? Oh, j'ai l'impression de devenir folle. En sachant en plus qu'une femme inconnue loge chez lui. J'arpente la suite, passant du couloir au salon, du salon à la chambre, jusqu'à m'hébéter moi-même.

Au bout de trop nombreux circuits, je m'affale sur le canapé du salon et décide d'appeler Jen.

Lorsque j'allume mon iPhone, je vois que j'ai trente-sept appels en absence. Je n'en ai jamais eu plus de trois au cours de toute ma vie. Je fais défiler les numéros ; la plupart sont des numéros à indicatif de Londres que je ne reconnais pas, mais il y en a aussi beaucoup de Jen, Tom, Tanya et mon père.

Jen décroche à la première sonnerie.

— Soph ? Oh, mon Dieu. Je n'ai pas arrêté de t'appeler. Où es-tu ?

— Au Carlo.

— Le Carlo ? Comme le Carlo à Londres ? Comme l'hôtel où on croise les Altesses Royales ?

— Euh... oui.

— Bordel de merde ! Qu'est-ce que tu fous là-bas ? Oh, attends. Question stupide. Tu es avec Marc Blackwell. Et vous êtes occupés à faire grincer le sommier.

— *J'étais* avec Marc Blackwell. Il est sorti. Pour voir quelqu'un. Je ne sais pas qui. On vient d'avoir une interview avec *Gossip Magazine*.

— *Gossip* ? s'exclame Jen d'une voix pratiquement hystérique. Oh, mon Dieu. Tu viens de devenir une icône people. Ils t'ont fait faire une séance photo ?

— Pas encore. On est censés en faire une cet après-midi.

— Qu'est-ce que tu vas mettre ?

— Je n'ai pas encore décidé. Marc m'a donné sa carte de crédit pour que j'aille faire du shopping. Il a suggéré les boutiques de Bond Street, alors j'imagine qu'il veut que j'achète des trucs de grands couturiers.

— *Oh my god* ! répète Jen en grimpant dangereusement dans les aigus. Qu'est-ce que tu fiches au téléphone avec moi ? Tu perds du temps ! Va dépenser cet argent !

— Tu crois que ça va durer ? Lui et moi ?

Il y a un silence.

— Vous n'appartenez pas au même monde.

— Oui, dis-je. Nous venons de deux mondes très différents. Jen... Je ne suis pas à l'aise ici. Ça ne me ressemble pas. Acheter des vêtements dans des boutiques de haute couture ne me ressemble pas.

— Il t'a dit que tu *devais* aller dans ces boutiques ?

— Non. Il m'a juste indiqué que Bond Street était à deux pas.

— Est-ce qu’il l’a dit comme s’il *voulait* que tu y ailles ?

Je réfléchis quelques instants.

— Pas vraiment. Mais peut-être qu’il pensait... J’ai l’impression que c’est ce qu’il voulait.

— Est-ce que tu l’aimes ? me demande Jen d’une voix soudain sérieuse.

— Oui, réponds-je sans hésiter. Ou, du moins... (Je songe à ce qu’il m’a dit avant de partir. À la femme chez lui. À ses avertissements répétés sur les côtés obscurs de sa personnalité.) J’aime ce que je connais de lui. Mais il y a peut-être des choses que j’ignore.

— C’est un bon début. Eh... tu veux que je vienne t’aider à choisir quelque chose ? Ça ne me pose aucun problème, je suis déjà à Londres.

— Non, non, tu travailles. Je vais me débrouiller.

Chapitre 21

Je sais que ça paraît pathétique, mais il me faut vraiment du courage pour quitter la suite et descendre à la réception. Marc parle le même langage que les gens ici, mais je suis comme une étrangère et je ne me sens pas à ma place.

Les employés me saluent d'un hochement de tête en me voyant traverser le hall. Je m'efforce de sourire et murmure un timide « bonjour » en passant devant eux. J'ai remarqué que tous les autres clients semblaient se comporter comme si les membres du personnel n'existaient pas, mais ça me semble terriblement grossier. Je n'ai peut-être pas été élevée dans des draps de soie, mais on m'a toujours appris que la politesse ne coûte rien.

Alors que je m'apprête à sortir sur le perron, je prends conscience que je n'ai aucune idée de la direction à prendre. Il y a un portier aux cheveux gris à côté du sas en verre, et je lui demande où se trouve Old Bond Street.

— Juste au bout de la rue, répond l'homme avec un regard aimable. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Son accent me rappelle celui de mon grand-père Jack, et je souris.

— Vous venez de l'Est londonien ? je lui demande.

Un grand sourire se dessine sur ses lèvres.

— De Highbury. Pourquoi... ? Vous connaissez l'endroit ?

— Si je le connais ? J'allais passer toutes les vacances de Noël à Walthamstow. Mes grands-parents vivaient là-bas. Nous allions voir des matchs de foot à Highbury.

— Oh, vraiment ? Vous êtes fan de foot ?

— On ne peut pas dire ça, mais j'adorais assister à des matchs en vrai.

— Alors, nous avons quelque chose en commun. Le football m'ennuie à la télé, mais dans un stade, c'est différent. Une ambiance à mille lieues d'ici, hein ? Les matchs de foot, je veux dire... Les chants des supporters, le pique-nique traditionnel à la mi-temps...

— Ça, on peut le dire.

Il me tend sa main gantée de blanc.

— Bill.

— Sophia, réponds-je en serrant sa main chaude. Enchantée de vous rencontrer.

Je me sens chez moi pour la première fois aujourd'hui.

— Je vous ai vue arriver tout à l'heure, reprend Bill. Avec notre M. Blackwell. Il s'est montré généreux avec nous depuis toutes ces années – ne croyez pas ce que racontent les journaux. (Il jette un coup d'œil à la rue.) Si vous avez besoin d'aide pendant votre séjour ici, venez me voir. Je prendrai

soin de vous. Et si jamais votre prince charmant franchit un jour la ligne rouge... N'oubliez pas que je suis là.

Nous éclatons de rire en chœur.

— Merci, Bill.

Je ferais peut-être bien de ne pas l'oublier. Il a l'air presque sérieux.

Après avoir remonté la rue, je me retrouve sur Old Bond Street – et dans un univers situé à des années-lumière du mien.

Chapitre 22

OK. Je connais Gucci et Dolce & Gabbana parce que j'ai vu tout *Sex and the City*, et je sais que les célébrités portent des vêtements de grandes marques pour les événements importants. Mais je viens d'un petit village, à côté d'une petite ville, et je n'ai jamais vu jusqu'à aujourd'hui de *vraies* boutiques qui vendent ce genre de choses. À moins de compter Nike comme une grande marque.

En descendant Old Bond Street, je fais mon éducation. Pour commencer, je n'avais jamais vu de magasins gardés par des vigiles. C'est une première. Ensuite, je n'avais jamais admiré des vitrines si spectaculairement décorées.

Dans l'une d'entre elles s'élève un sapin immense, recouvert de neige carbonique et orné de faux diamants. Dans une autre, des centaines de flocons de neige géants pendus au plafond oscillent au milieu de mannequins vêtus de robes de soirée. C'est magnifique.

Je dépasse une boutique où j'aperçois une employée en train de proposer des cocktails aux clients. Waouh. Il y a des bijoux, des montres et des sacs à main dont le prix dépasse celui du cottage de mon père.

Je repense à la carte de crédit de Marc. Elle est restée sur la table de chevet ; je n'ai pas pu me résoudre à la prendre. Je ne suis pas le genre de fille qui dépense sans compter l'argent de son petit ami. J'ai ma propre carte, et je regarnirai mon compte en travaillant, comme je l'ai toujours fait. Bien sûr, le plafond de paiement n'est que de quelques centaines de livres... mais je trouverai bien quelque chose pour cette somme, j'en suis persuadée.

Je dépasse les boutiques les unes après les autres. À chaque vitrine, je trouve une raison de ne pas entrer.

Trop guindé. Pas mon style. Trop extravagant. Trop jeune. Trop vieux. Mais la vérité, c'est que j'ai la trouille de pénétrer dans un de ces endroits. Je sais qu'à la seconde où je vais franchir le seuil, tout le monde saura que ce n'est pas ma place.

Sophia, ça devient ridicule. Entre dans une de ces boutiques. Celle-là. Ou celle-là.

Je croise une vitrine où sont exposées des chaussures dorées et des robes blanches, toutes portées par des mannequins squelettiques affublés de lunettes de soleil. La gorge nouée, j'entre dans le magasin.

Par où commencer ?

Une assistante aux ventes s'avance vers moi. Elle est vêtue exactement comme les mannequins de la vitrine, y compris les lunettes. Elle baisse les yeux sur mon jean et mes Converse.

— Vous regardez simplement ?

— Oh... Euh, oui. Pour le moment.

Je balaie la pièce à la recherche du rayon soldes. Les vieilles habitudes ont la vie dure... Il n'y en a aucun, évidemment. On est en pleine période d'avant-Noël.

Je finis par m'avancer vers un portant où sont alignées des robes. L'employée ne me lâche pas des yeux.

— Celle-ci est très jolie, dis-je en effleurant une robe grise brodée d'argent.

La vendeuse abaisse ses lunettes et m'adresse un regard foudroyant.

— Pour votre information, dit-elle, les cabines d'essayage sont réservées aux gens qui envisagent *sérieusement* d'acheter quelque chose.

Ma main s'éloigne de la robe.

— Elle envisage *sérieusement* d'acheter quelque chose, lâche une voix grave.

Oh, mon Dieu.

Je me tourne et découvre Marc. Il porte une chemise blanche, un costume noir, et il est incroyablement séduisant. S'il se tenait totalement immobile, on pourrait croire qu'il fait partie de la vitrine.

Chapitre 23

Mes yeux s'écarquillent.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Les yeux de l'employée sortent quasiment de leurs orbites.

— Vous êtes... Vous êtes... Marc Blackwell. *Le* Marc Blackwell. Je... je suis terriblement désolée. J'espère que je n'ai pas paru impolie, je voulais juste...

Marc la foudroie du regard.

— Nous nous passerons de votre aide et de vos mauvaises manières, merci. Vous pouvez aller voir ailleurs.

L'assistante cligne les yeux d'un air éberlué, marmonne un « pardon » étranglé, et s'éloigne en manquant trébucher sur ses chaussures dorées à talons hauts.

— Tu as oublié ça, me dit Marc en sortant la carte de crédit de sa poche.

Je suis tellement heureuse de le voir. J'ai envie de lui sauter au cou, mais je suppose que ça manque de distinction en public.

— Je ne l'avais pas oubliée. C'est seulement que... Ça ne me semblait pas bien de la prendre.

Marc fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce que... (Comment expliquer quelque chose que je ne comprends pas moi-même ?) C'est comme ça. C'est tout.

— Tu refuses de me laisser prendre soin de toi ?

— Non... non. Je suppose que je n'aime pas l'idée d'être dépendante de toi. Ça me donne l'impression de ne pas être une adulte.

— Ce n'était pas mon intention.

— Je sais, dis-je en secouant la tête. Je sais que ça venait du cœur.

— Tu vas prendre cette fichue carte ?

— Vous me le demandez, monsieur Blackwell, ou vous l'exigez ?

— Je te le demande, réplique Marc avec un petit sourire. Mais ne t'y fais pas trop vite. Ça ne deviendra pas une habitude.

— Oh ? Tu es sûr de ça ?

— Raisonnablement sûr.

Le reste du monde disparaît pendant un moment. Il n'y a plus que Marc et moi, les yeux dans les yeux.

— Comment m'as-tu trouvée ? dis-je enfin.

— La réception de l'hôtel m'a appelé pour me dire que j'avais oublié ma carte de crédit dans la chambre. J'ai pensé qu'il valait mieux que je vienne voir ce qui se passait.

— Tu n'avais pas un rendez-vous ?

— La personne a compris que c'était une urgence. Mais je dois y retourner tout de suite.

— D'accord.

Qui est-ce, qui est-ce, qui est-ce ?

— Tu veux que je t'envoie quelqu'un de l'hôtel pour t'aider ? (Il sourit de nouveau comme un démon, et je sens mes genoux flageoler.) Une sorte de garde du corps ?

— J'en ai déjà un.

— Oui, effectivement.

— Non, pas toi !

Marc fronce les sourcils.

— J'ai donc un rival ?

— Certainement. Et elle est brillante.

— Elle ?

— Oui, *elle*. Ma meilleure amie, Jen. De toute façon, tu vas devoir passer par son approbation si tu veux que les choses durent entre nous. Autant que tu la rencontres vite, j'imagine.

— Oh, je suis certain qu'elle m'approuvera. Les femmes m'aiment toujours.

J'éclate de rire. Je suppose qu'on peut lui pardonner d'être si sûr de ses capacités de séduction.

Il pose les avant-bras sur mes épaules, et je hume son parfum boisé, doux et enivrant. Comme l'odeur des pins après la pluie. Cette odeur me grise presque, et je dois faire un effort pour ne pas me laisser aller dans ses bras.

— Je dois y aller, reprend Marc d'une voix grave. Mais je serai à l'heure pour la séance photo. Et une fois cette formalité accomplie, je serai très heureux de rencontrer ta fameuse garde du corps.

Je respire une dernière fois son parfum.

— Je l'appelle tout de suite.

Chapitre 24

Je retrouve Jen devant la boutique Vivienne Westwood, sur Conduit Street. Vêtue d'un tailleur gris et d'un manteau couleur fauve, elle s'avance en hâte vers moi, un gobelet Starbucks dans chaque main. Ses talons cliquettent sur le macadam.

— Je savais que j'aurais dû venir plus tôt !

Elle me tend un gobelet tout en m'étreignant de l'autre bras.

— Du carburant pour le shopping, commente-t-elle.

À l'odeur, je devine déjà qu'elle m'a pris du chocolat chaud. J'aperçois la crème chantilly fondante à travers l'orifice du couvercle.

— Viens. On va te trouver des chaussures, reprend Jen en m'attrapant par le coude pour me traîner à l'intérieur de la boutique.

Je souris en retrouvant l'impression familière de nos vieilles journées de shopping, Jen lancée à cent à l'heure et moi à la traîne derrière elle.

Je suppose que nous n'avons pas vraiment le droit d'entrer avec des boissons, mais personne n'ose s'opposer à Jen quand elle entre en mode « bouledogue ». Elle arpente le magasin comme si elle en était propriétaire et se met à discuter avec les vendeuses dans un jargon incompréhensible.

— Vous avez dit qu'il s'agissait de quelle coupe ? Elle est inspirée de votre saison été 1998, non ? C'est très « yachting », je trouve.

C'est quasiment une langue étrangère, et cela me fascine de regarder Jen parler de saisons, de couleurs, du retour des *eighties* et des modèles « occasion ».

Elle m'embarque vers les cabines d'essayage avec trois tenues à couper le souffle qui ressemblent à des œuvres d'art, et confie mon gobelet à une vendeuse pendant que je me change.

La troisième tenue est la bonne. C'est une robe d'un bleu profond, taillée dans une étoffe épaisse, avec de petites incrustations de cuir noir en forme de Z. C'est très élégant mais c'est une tenue de jour qui me va comme un gant. Elle m'amincit encore la taille, et donne l'impression que j'ai un peu plus de poitrine. L'idéal.

Jen et moi choisissons de l'assortir avec des bottines noires décorées de lanières à boucle, et l'affaire est dans le sac.

Je garde la robe sur moi et enfle mon manteau en cachemire. Je me sens bien. Vraiment bien. Comme si j'étais à ma place sur Bond Street, ou, du moins, comme si tout le monde ne me dévisageait pas avec dédain.

— Marc aimerait te rencontrer, j'annonce à Jen alors que nous quittons la boutique bras dessus, bras dessous.

Mon jean et mes vieilles chaussures sont empaquetés dans le sac Vivienne Westwood, et ils me semblent usés et crasseux maintenant que je suis habillée de neuf.

— Moi aussi, j’ai envie de le rencontrer, répond Jen d’une voix tranchante. Après ce que j’ai vu dans les journaux ce matin, je dois lui dire deux mots au sujet de son équipe de com’.

— Les journaux... dis-je en me figeant brusquement. Je n’ai pas encore regardé. Qu’est-ce qu’ils disent ?

— Ce n’est pas... ce n’est pas *trop* mauvais, hésite-t-elle – mais je la connais depuis assez longtemps pour savoir quand elle essaie de noyer le poisson. Je les ai avec moi. Emmène-moi à ton hôtel, et tu pourras juger par toi-même.

Chapitre 25

Les articles ne sont pas bons. Et c'est un euphémisme. Ils sont odieux. La plupart des magazines people ont opté pour la thèse du « professeur séduit par une petite allumeuse ». Ils parlent de moi comme si j'étais une nymphomane totalement dingue accrochée aux basques de Marc.

Je me repose avec Jen dans la suite du Carlo. Nous sommes assises sur le tapis du salon, entourées de journaux étalés sur le sol.

Lors de notre arrivée, un majordome est venu nous apporter le thé « à la demande de M. Blackwell ». Mais nous sommes trop préoccupées par les gros titres de la presse pour prêter réellement attention au plateau chargé de scones et de pâtisseries à l'odeur délicieuse.

En lisant l'histoire du *Daily News*, je reste stupéfaite.

— Oh, mon Dieu, Jen, tu as lu ça ? Ils ont interviewé une personne de mon école.

— Où ça ? (Jen se penche au-dessus de mon épaule pour lire le premier paragraphe.) « La petite étudiante de Marc : Une étudiante aux dents longues, Sophia Rose, a mis le grappin sur un des célibataires les plus sexy de Hollywood. »

Mon amie lâche un petit rire, mais fronce les sourcils en poursuivant sa lecture.

— Qui est Cecile ?

— Elle fait partie de ma promo, dis-je. Je n'arrive pas à croire qu'elle leur a raconté toutes ces absurdités.

Sous le titre de l'article, on voit une photo de moi, avec des yeux qui paraissent immenses. Je la reconnais immédiatement – ils ont dû aller la chercher sur le site web de mon ancienne fac. La photo volée de Marc et moi, à mon grand soulagement, est floue et mal cadrée. Nous avons tous les deux une expression de surprise, mais notre posture est très anodine ; rien sur l'image ne laisse penser que nous formons un couple. Si on se fie aux apparences, il pourrait très bien s'agir d'une visite anodine de Marc au domicile parental d'une étudiante. C'est toute l'histoire qu'ils auraient eue si Cecile n'était pas allée répandre son venin.

Je relis l'article, les mâchoires serrées.

« *Sophia a jeté son dévolu sur Marc dès le premier jour* », nous raconte une de ses camarades, Cecile Jefferson. « *Les cours ne l'intéressaient pas, la seule chose qu'elle voulait, c'était rencontrer le célèbre Marc Blackwell. Elle faisait tout pour attirer son attention et restait toujours à l'attendre dans la salle, après la fin des cours.* »

Mille mercis, Cecile. Tu as donné assez de grain à moudre à la presse pour plusieurs semaines.

— Je n'arrive pas à y croire, dis-je de nouveau. Ce ne sont que des mensonges !

Puis je vois le nom du journaliste qui a signé l'article. Giles Getty. Pas étonnant qu'il ait fait le siège des portes de l'Ivy College ce matin.

— Elle a intérêt à ne jamais croiser mon chemin, commente Jen en continuant à lire l'article par-dessus mon épaule. Calomnier ma meilleure amie de cette façon ! Est-ce qu'elle te connaît, au moins ? Vous vous êtes déjà parlé ?

— Deux ou trois fois, admetts-je. Elle craque sur Marc, c'est tout. Juste une affaire de jalousie.

— Soph... Il faut que tu t'endurcisses. Ce ne sont pas des ragots de campus. C'est un article paru dans la presse nationale. Cette fille répand des saloperies à ton sujet dans tout le pays.

Je laisse échapper un soupir.

— Mais qu'est-ce que je peux y faire, Jen ?

— Eh bien, pour commencer, il faudrait que tu aies une équipe de communication compétente derrière toi.

Je hausse les sourcils.

— Vraiment ? Tu connais des gens compétents dans les relations publiques ?

Nous éclatons de rire toutes les deux.

— Je suis sérieuse, Soph, reprend mon amie en croisant les bras d'un air grave. L'équipe de Marc n'aurait jamais dû laisser la presse imprimer ça. Il doit trouver de meilleurs professionnels. Je ne suis pas en train de dire qu'il doit m'embaucher. Des gens qualifiés, ça existe.

Je médite un moment là-dessus.

— J'en parlerai à Marc.

— Je le rencontre quand, au fait, ton prince charmant ?

— D'une minute à l'autre, dis-je en jetant un coup d'œil à la grande horloge qui surplombe la cheminée et le grand vase de roses. Il a dit qu'il nous rejoindrait à quatorze heures.

Comme pour confirmer mes dires, l'horloge sonne deux fois, et la porte s'ouvre. Je n'ai pas besoin de tourner la tête pour savoir que c'est Marc. Il arrive *toujours* à l'heure.

Chapitre 26

— Sophia ? m’interpelle-t-il avec un sentiment d’urgence dans la voix.

— Je suis là ! réponds-je depuis le salon.

Marc entre dans la pièce. Il est visiblement soulagé de me voir.

— Je suis content de voir que tu es rentrée sans encombre, dit-il en déposant un baiser sur mon front.

Je lui souris.

— Je n’étais pas en train d’explorer la savane africaine. J’étais juste de l’autre côté de la rue.

Marc remarque Jen et s’avance vers elle, main tendue.

— Vous devez être l’amie fidèle dont j’ai tant entendu parler. Je suis ravi de vous rencontrer. Et désolé que ce soit dans de telles circonstances.

— Oui, dit Jen en lui serrant la main. J’ai lu la presse ce matin. Pas le meilleur début qu’on puisse imaginer pour vous deux.

— On est en train de gérer la situation.

Jen et moi échangeons un regard, et je devine qu’elle hésite à lui donner tout de suite son avis sur ses attachés de presse.

— Est-ce que votre équipe a un plan pour limiter les dégâts ? ose-t-elle.

— Oui. Mais ils auraient dû frapper plus fort, dès hier. J’ai eu une petite explication avec eux ce matin. La prochaine fois, ils ne lâcheront rien.

Il s’empare d’une carafe en argent sur le plateau qu’on nous a amené, et se sert une grande tasse de café.

Jen s’éclaircit la gorge.

— Vous ne croyez pas qu’il est un peu tard pour réagir ? Après la publication ? Si j’avais été sur le coup, j’aurais découragé les journalistes dès le premier instant. Je n’aurais pas permis que de tels articles soient publiés.

Marc dévisage mon amie en haussant les sourcils. Difficile de savoir si elle l’a irrité ou pas, mais si c’est le cas, il va y avoir des étincelles. Jen n’est pas du genre à s’en laisser conter.

— Oh ? Et comment auriez-vous fait pour empêcher tout ça ?

— Menaces d’action en justice. Négociation de faveurs. Discussions pour obtenir des articles plus favorables. J’ai l’impression que les journaux à sensation ont fait exactement ce qu’ils voulaient. Qu’on ne leur a mis aucune pression. Rien qui puisse les décourager.

— Jen bosse dans une boîte de communication, intervient-je.

Marc s’installe sur une chaise à accoudoirs, face à nous, et se met à siroter son café. Il a l’air détendu. Sûr de lui. L’homme d’affaires par excellence.

— Vous être en train de dire que mon équipe aurait dû exercer un chantage sur la presse pour obtenir une meilleure histoire ?

Jen esquisse un sourire.

— Il ne s'agit pas de chantage, mais de marchandage. Offrir quelque chose d'intéressant en échange d'articles favorables.

— Quelque chose ?

— D'autres photos. Mais des photos qui vous montrent sous un meilleur jour. Ou une interview exclusive.

Une moue pensive se dessine sur les lèvres de Marc. Bon sang, qu'il est beau ! Même quand il est de mauvaise humeur, mon corps réagit à sa présence.

— Eh bien... Cela aurait été une bonne idée. Pour qui avez-vous dit que vous travailliez ?

Le sourire de Jen devient éclatant : sa marque déposée « dents blanches et mine radieuse ».

— L'agence Prometheus. Mais je compte fonder ma propre société bientôt. Ce n'est qu'une question de temps.

— Intéressant.

Marc me jette un coup d'œil en coin.

— Ne croyez pas que je cherche à vendre mes services, dit Jen. Je me préoccupe seulement des intérêts de Sophia.

— Alors, ça nous fait une chose en commun. J'ai bien entendu votre opinion, et il semble que vous maîtrisiez très bien votre sujet.

— En parlant de boulot, je ferais mieux d'y aller, lâche Jen en se levant d'un bond. Je leur avais dit que je serais de retour il y a une heure.

Elle me fait la bise en mimant le geste d'un appel téléphonique.

— Je t'appelle plus tard, OK, ma chérie ? C'était un plaisir de vous rencontrer, Marc.

Sur ces mots, elle enfile son manteau et sort de la pièce.

Marc pose son café.

— Nous devrions y aller aussi. Prête pour la séance photo ?

Je hoche la tête.

— Aussi prête qu'on peut l'être.

Il me prend par la main pour m'aider à me lever.

— C'est une nouvelle robe ?

— Tu viens seulement de le remarquer ?

— Je remarque rarement ce que tu portes. C'est *toi* qui m'intéresses, pas tes vêtements.

— Le jour où on s'est retrouvés sur le campus, tu as remarqué que je ne portais pas de manteau. Tu t'en souviens ?

— C'était différent. Je ne prêtai pas attention à tes habits, mais j'ai vu que tu avais froid. Tu restes follement désirable quelle que soit ta tenue. Un peu trop désirable à mon goût, d'ailleurs. Je ne suis pas sûr d'arriver à garder les mains loin de toi pendant la séance de *shooting*.

— Je pensais que c'était justement l'idée des photos, dis-je alors qu'un frisson me parcourt à cette idée. Que tu aies les mains sur moi, je veux dire. Qu'on ressemble à un couple.

Marc penche la tête pour me chuchoter à l'oreille :

— Si c'est bien ça, je vais avoir beaucoup de mal à me contrôler.

Oui ! J'ai envie de chanter. Petit à petit, il se rapproche de moi. Je rogne peu à peu les remparts de froideur dont il s'entoure.

— Le photographe nous dira quoi faire, non ? dis-je avec un haussement de sourcils interrogateur. Tu penses pouvoir gérer ça ?

— J'ai beaucoup de difficultés à me plier à une autorité, répond Marc en glissant une main le long de mon dos. Mais je crois que j'y arriverai. Pour toi. Et, qui sait ? Je pourrai peut-être lui faire accepter quelques suggestions.

Chapitre 27

Le studio photo ne ressemble pas du tout à ce que j'avais imaginé. Je me figurais une sorte d'immense bungalow avec un sol recouvert de lino et des dizaines de trépieds et de spots dans tous les sens. En réalité, il s'agit d'une simple pièce dans les locaux de GMQ – le groupe de presse qui détient le magazine où travaille Arabella, et plusieurs autres journaux people.

Les murs sont complètement blancs, sans fenêtre, et c'est vraiment tout petit. Minuscule, en fait. Le sol est recouvert de grands rouleaux de papier blanc, et il y a juste un appareil photo fixé sur un trépied.

Un énorme écran se dresse dans un des coins. Il dissimule à moitié des cartonnages où sont rangés des accessoires. Personne ne court dans tous les sens, personne n'est en train de régler les lumières. Il y a juste un photographe – un homme jovial avec une barbe brune et un tee-shirt Led Zeppelin.

Marc s'avance vers lui ; les deux hommes se serrent la main et échangent une tape amicale sur l'épaule.

— Danny. Comment ça va ?

— Content de te voir, Marc. Ça roule. Et toi ?

— Redemande-moi ça à la fin de la semaine.

Le photographe se tourne vers moi.

— Vous devez être Sophia. Je m'appelle Danny. Enchanté de vous rencontrer.

Je lui souris.

— Enchantée aussi.

— Eh bien ! Au travail ! Vous voulez un thé ? Un café ? Des donuts ?

Il désigne d'un geste une table où sont posés des gobelets en plastique, une cafetière, des bouteilles d'eau et une boîte de sucre, ainsi qu'une corbeille de donuts recouverts de glaçage rose.

— Marc, j'ai un paquet de Marlboro si tu as envie de faire une pause clope après.

Mon compagnon secoue la tête.

— Tu as arrêté ? reprend Danny.

— Je n'ai quasiment pas fumé depuis que j'ai rencontré Sophia.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— C'est vrai ?

— J'ai remplacé une drogue par une autre, bien meilleure, me répond-il avec un regard complice.

— Alors comme ça, je suis une drogue ?

— Oui. Une drogue très belle et très addictive.

À côté de nous, Danny s'éclaircit la gorge.

— Je vous sers quelque chose à boire, Sophia ?

— Juste de l'eau, merci, réponds-je.

— Pas de souci, dit le photographe en ouvrant une bouteille d'eau pour emplir un gobelet. Et pour toi, Marc ? Tu te souviens du goût du café la dernière fois que tu es venu ? Ça ressemble à du bitume fondu, mais avec douze sucres, ça passe.

Marc glisse négligemment les mains dans ses poches.

— Je n'ai pas oublié. En fait, j'ai déjà commandé en ligne au *deli* juste en bas. Un café *latte* avec une crème noisette pour toi, un chocolat chaud pour Sophia.

Danny me jette un regard en coin, et m'adresse un clin d'œil.

— Ça fait des mois que je n'ai pas eu l'occasion de bosser avec lui, et il se souvient encore de comment j'aime mon café. En privé, il n'est même pas à moitié aussi terrible que les gens le pensent.

Chapitre 28

— Oh, j'ai toujours mes mauvais moments, même en privé, répond Marc avec une œillade discrète dans ma direction.

Je réagis par un froncement de sourcils et une expression qui signifie clairement « pas ici ».

Oh, Marc... Comment fais-tu pour me faire fondre en quelques instants, rien qu'avec quelques mots bien choisis et un simple regard ?

— Comme tout le monde, répond Danny d'un ton conciliant, sans paraître s'apercevoir du trouble que Marc vient d'engendrer en moi. Vous êtes déjà costumés tous les deux ?

— Costumés ? je demande d'une voix perplexe.

— C'est la tenue que vous voulez porter ? dit-il en désignant ma robe avec l'objectif de son appareil.

Je baisse les yeux sur mes vêtements.

— Oui, c'est ce que j'avais prévu.

— Parfait. Vous êtes parfaite. Bien, j'ai quelques accessoires en tête.

— Des accessoires ? dit Marc en fronçant les sourcils.

— Dites-moi ce que vous en pensez, répond Danny en s'éclipsant derrière l'écran géant.

Nous entendons des bruits de froissements et de couvercles métalliques tandis qu'il s'affaire derrière le panneau. C'est à ce moment-là que quelqu'un frappe à la porte. Quelques instants plus tard, un adolescent coiffé d'une casquette « Daryl's Deli » passe timidement la tête à travers l'embrasure. Il porte un plateau en carton chargé de gobelets.

— Les boissons pour le studio n° 2 ? demande-t-il timidement.

Lorsqu'il voit Marc, sa mâchoire inférieure se décroche presque, mais il réussit à reprendre contenance et rajuste gauchement sa casquette.

— Vous arrivez pile. Merci, dit Marc en prenant le plateau.

— Je peux avoir un autographe ? balbutie l'adolescent.

Il n'a sans doute pas plus de dix-sept ans, et ses joues sont parsemées d'acné.

— Bien sûr.

Marc dépose le plateau à même le sol et tire un stylo Parker de sa poche. Le garçon lui tend une serviette en papier.

— Est-ce que ça ira ?

— Oh, je crois qu'on peut faire mieux que ça, lâche Marc.

Il s'agenouille et signe le papier blanc au sol, avant d'arracher soigneusement le coin où se trouve son autographe pour le donner au garçon.

Ce dernier a l'air si tétanisé de joie que je crains un instant qu'il s'évanouisse.

— Merci, monsieur Blackwell... Merci, merci !

— Il n'y a pas de quoi. Tenez. Prenez ça aussi, ajoute-t-il en tendant le stylo à l'adolescent.

— Vraiment ? (La voix du jeune homme monte dans les aigus. Il esquisse un drôle de petit salut, puis quitte la pièce à reculons.) Merci... merci !

— Ne le dites à personne, conclut Marc avec un regard amusé.

Le garçon sourit jusqu'aux oreilles et ferme la porte. Je l'imagine en train de faire des bonds de joie dans le couloir, et j'adresse un sourire à Marc.

— Quoi ? dit-il.

— Je ne savais pas que tu étais aussi abordable avec tes fans.

— Ce n'est pas parce que je tiens à ma vie privée que je n'ai aucune reconnaissance envers les gens grâce à qui j'ai réussi.

— Oui, mais... Je ne pensais pas que tu pouvais être aussi adorable.

— *Adorable ?*

Il y a de nouveau de l'électricité dans l'air. Comment peut-il produire cet effet sur moi alors qu'il se trouve à l'autre bout de la pièce ?

— Oui, adorable.

Marc esquisse un de ses sourires sexy et retors.

— Ce n'est pas un mot qu'on utilise souvent pour me qualifier, mademoiselle Rose. Mais j'avoue que je suis curieux. Tu croyais vraiment que j'allais rembarquer ce garçon ?

Je hausse les épaules.

— Je ne t'imaginais pas en train de signer aussi facilement des autographes. C'était un geste très touchant de ta part.

Un sourire se dessine lentement sur mes lèvres. La situation se corse. Mais je n'arrive pas à m'empêcher de faire ça... j'adore le taquiner sur ses bons côtés.

En deux enjambées, il me rejoint.

— Cette discussion a assez duré, mademoiselle Rose, me susurre-t-il à l'oreille. Vous allez finir sur mes genoux.

Mes joues s'empourprent, et mon sourire disparaît.

Danny réapparaît, et nous nous tournons tous les deux brusquement vers lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? nous demande-t-il en brandissant un immense parapluie noir. Je me suis dit que vous pourriez vous tenir tous les deux là-dessous, et que j'ajouterais un fond pluvieux à la retouche. Juste vous deux, dans la tempête. C'est très « Londres », vous ne trouvez pas ?

— J'adore cette idée, dis-je d'une voix tranquille en regardant Marc. C'est... adorable.

Marc fronce les sourcils, mais ses yeux pétillent.

Chapitre 29

— J’aimerais que vous vous teniez très proches l’un de l’autre, dit Danny en tendant le parapluie à Marc. Mais je n’ai pas envie d’une photo conventionnelle, avec un bras sur les épaules de Sophia. Je veux juste que vous soyez debout côte à côte.

Je me dandine contre l’épaule de Marc avec gaucherie, ne sachant pas quoi faire de mes bras. J’ai *justement* envie qu’il pose un bras sur mes épaules. Mais je crois que je comprends ce que Danny a en tête. Il veut une image subtile, élégante. Pas une photo de couple banale.

Clic, clic, clic. Danny nous mitraille avec son flash, choisissant chaque fois un angle différent.

De temps en temps, il s’approche de nous pour ajuster des détails – mes cheveux, la veste de Marc, notre posture. Mais le plus souvent, il se contente de nous inonder de compliments : « Parfait. Vous êtes parfaits. Magnifiques. »

Ce n’est pas si facile de rester immobile, et mes muscles commencent vite à renâcler. Alors que je songe à demander une pause et un verre d’eau, j’entends la porte grincer.

Arabella se tient sur le seuil. Elle porte des lunettes noires, et ses cheveux sont attachés en une queue de cheval si serrée que pas une mèche ne s’échappe.

Elle sourit en nous voyant.

— Waouh ! lâche-t-elle. Il y a une sacrée alchimie entre vous. Ça saute aux yeux.

Je regarde Marc. Il est moitié souriant, moitié méfiant.

— Qu’est-ce qui t’amène, Arabella ?

— Pas toi, Marc Blackwell, si c’est ce que tu penses. (Elle lui adresse un sourire taquin, que j’apprécie fort peu.) En fait, je voudrais parler à Sophia. Il y a du neuf.

— Du neuf ? rétorque Marc d’un ton sec.

Mon estomac se noue brusquement.

— Quel genre de neuf ? reprend Marc en s’approchant de moi, protecteur.

— Nous avons appris qu’on va bientôt proposer un rôle à Sophia, répond la journaliste. Dans la nouvelle comédie musicale *La Belle et la Bête*. Dans le West End.

Je la dévisage sans comprendre.

— *La Belle et la Bête* ? répète Marc lentement. Au Tottenham Theatre ?

— Celui-là même.

— D’où tiens-tu cette information ?

— La fuite vient de l’assistant de la metteuse en scène. Personne n’est encore censé le savoir. L’actrice principale a craqué. Des problèmes personnels. Ils veulent une remplaçante qui leur garantisse l’attention de la presse, et c’est ce qu’ils obtiendraient avec Sophia.

Mon cœur bat tellement vite que j’ai l’impression qu’il va exploser.

— Non... ça ne peut pas être vrai, dis-je. C'est totalement invraisemblable ! Je n'ai jamais passé d'audition, ils ne m'ont jamais vue jouer et... je ne sais pas chanter.

— Bienvenue dans le show-business, répond Arabella. Ils se fichent que vous soyez bonne actrice ou pas. La notoriété est bien plus importante que le talent.

— Elle *a* du talent, rétorque sèchement Marc.

— Mais je ne sais vraiment pas chanter, poursuis-je. Une comédie musicale ? C'est à mille lieues de mon registre.

— Tu *sais* chanter, me contredit mon compagnon. Mais ce n'est pas le sujet. (Il se tourne vers Arabella.) Quand vont-ils lui proposer officiellement le rôle ?

— Ils sont en train de se renseigner, d'essayer de trouver qui est son agent. J'en déduis qu'ils la contacteront dès qu'ils auront mis la main sur son numéro de téléphone. Ça change un peu les choses pour l'interview. Nous ne voulons pas avoir l'air en retard sur les informations et... j'ai besoin de savoir si Sophia compte accepter le rôle.

— Avec Getty en train de rôder dans les parages, ce n'est vraiment pas le moment, réplique Marc. Ce serait une grosse erreur d'accepter.

Je lui souris.

— Marc, je suis capable de prendre mes propres décisions.

— Je sais bien que tu en es capable. Mais tu entres dans un nouvel univers dont tu ne connais encore quasiment rien. De toute évidence, on ne t'offre pas ce rôle pour de bonnes raisons. Qui plus est, le premier rôle masculin est loin d'être un acteur de haut niveau.

— N'est-ce pas une pointe de jalousie que j'entends dans ta voix, Marc ? commente Arabella d'un ton piquant.

— Jaloux, moi ? De Leo Falkirk ? (Marc se renfrogne et plonge les mains dans ses poches.) C'est risible.

— Le premier rôle masculin est *Leo Falkirk* ? dis-je d'une voix suraiguë.

Marc hausse les sourcils.

— Ne me dis pas que tu avais un poster de lui dans ta chambre.

— Non. (*Mais il y en avait un dans la chambre de Jen.*) C'est juste qu'il est... euh... vraiment célèbre. Je suis très flattée qu'on puisse m'envisager pour être sa partenaire de scène. Je ne suis personne...

— C'est beaucoup trop dangereux, rétorque Marc. Dans cette mise en scène, il n'y a que deux acteurs. La Belle et la Bête. Tous les regards seront fixés sur toi. La presse t'attendra au tournant – y compris Getty. Tu n'es pas prête pour ça.

Arabella nous regarde alternativement, moi et Marc.

— Tu en es sûr, Marc ? dit-elle. Je veux dire... beaucoup de jeunes actrices pourraient tuer pour ce rôle. Pour donner la réplique à Leo. Quoi que tu penses de lui, c'est une opportunité extraordinaire.

— Il y en aura d'autres.

— Tu as peut-être oublié, mais le parcours d'un jeune acteur débutant n'a rien d'une sinécure, insiste la journaliste. Tu es bien sûr de ne pas être guidé par tes propres intérêts dans les conseils que tu donnes à Sophia ?

Marc lui lance un regard noir.

— Mes propres intérêts ? Je ne me soucie que de sa sécurité.

— Oh, bon sang, Marc... Elle va très vite devoir affronter le monde réel. Dans toute sa laideur. Tu ne peux pas la surveiller comme un oiseau en cage.

Je déglutis, et essaie de redresser la tête. Arabella a raison. La plupart des actrices feraient n'importe quoi pour qu'on leur offre ce rôle. Je ne dois pas refuser simplement parce que Marc me le dit.

— Eh bien ? me lance la journaliste. Vous allez prendre le rôle, ou pas ?

Je me mordille nerveusement l'ongle du pouce.

— Je suis tentée, mais j'ai besoin de temps pour réfléchir.

À côté de moi, je sens Marc se raidir.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir prendre une décision maintenant ?

Arabella a l'air ennuyée, et je comprends pourquoi. Je l'empêche de finaliser son article.

— J'aimerais être en mesure de le faire, mais je ne peux pas trancher sans avoir pris le temps de la réflexion.

— La réalisatrice va vous contacter très vite. D'une façon ou d'une autre. Lorsqu'elle l'aura fait, passez-moi un coup de fil, d'accord ? Informez-moi de votre décision.

— OK, dis-je en hochant la tête.

— Oh, et une dernière chose... La presse est au courant que vous séjournerez au *Carlo*. Il y a une meute de paparazzis devant l'hôtel.

— Comment l'ont-ils appris ? questionne Marc.

Arabella hausse les épaules.

— Quelqu'un a dû leur dire.

Chapitre 30

Marc et moi quittons le studio main dans la main, chacun plongé dans ses pensées. Alors que nous parcourons les couloirs et les escaliers en direction du hall d'accueil, je sens ses doigts serrer les miens.

— Marc ? dis-je alors que nous descendons un escalier en colimaçon. Tu es fâché contre moi parce que j'envisage d'accepter le rôle ?

Sa mine est renfrognée, et il me regarde à peine.

— Je ne pourrais pas me fâcher contre toi, même si j'essayais. Tu devrais l'avoir compris, maintenant. Mais... je m'inquiète pour toi.

— Tu t'inquiètes ?

Il hoche la tête.

— J'ai peur de ne plus pouvoir garantir ta sécurité si tu ne suis pas mes conseils.

— Je dois vivre ma propre vie, Marc. Prendre mes propres décisions, même si ça signifie faire des erreurs.

Sa main lâche la mienne.

Nous atteignons le rez-de-chaussée, et j'aperçois des toilettes.

— Je dois aller aux toilettes, dis-je.

Ce n'est pas vrai, mais j'ai besoin de m'isoler quelques minutes. Et j'ai envie d'appeler Jen.

Marc hoche brièvement la tête.

— La limousine attend devant l'entrée. Je vais t'attendre à l'intérieur. De toute façon, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas sortir ensemble.

Sa voix est de nouveau si froide...

Une fois dans les toilettes, je m'avance vers le miroir pour tapoter mes joues et lisser mes cheveux. Mon nez et mes lèvres sont rouges, et je sens que je suis au bord des larmes.

Ce n'est pas grave, me dis-je à moi-même. Ta relation avec Marc ne fait que commencer. Il y aura des obstacles. Et quand vous les surmonterez à deux, vous n'en serez que plus forts.

C'est ce que ma mère disait toujours. Mais je suppose qu'elle n'a jamais rencontré un homme semblable à Marc Blackwell.

En sortant mon téléphone pour appeler Jen, je m'aperçois qu'il n'y a pas de réseau. Je reste plantée un moment devant le miroir, à ruminer. À cet instant, quelqu'un sort d'une des cabines.

Je me fige brutalement.

Oh, mon Dieu !

C'est Cecile.

Cecile, de l'Ivy Drama College.

Elle porte un jean blanc très moult, des bottes hautes, et une tunique bleue cintrée. Même en tenue décontractée, elle reste très élégante.

Je redresse la tête et les épaules autant que je le peux, et me tourne vers elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Ses yeux s'agrandissent lorsqu'elle me reconnaît, mais pas plus d'une seconde. Sans dire un mot, elle s'avance vers un des lavabos et ouvre le robinet.

— Eh bien ? reprends-je alors qu'elle se lave les mains.

— La même chose que toi, répond-elle. Je donne du grain à moudre à la presse.

— Tu es venue raconter d'autres mensonges à mon sujet ?

Cecile secoue ses doigts au-dessus du lavabo et attrape du papier essuie-mains.

— La vérité n'est qu'une question de point de vue.

La colère monte en moi.

— Tu sais très bien que ce que tu leur as dit n'est pas vrai. Pourquoi t'obstines-tu à répandre des horreurs sur moi ? Je ne t'ai jamais rien fait.

— Je ne suis pas de cet avis, répond-elle en s'essuyant les mains. Tu savais depuis le début que je voulais Marc. C'est avec moi qu'il devrait être. Pour qui te prends-tu ? Tu n'es qu'une gamine insignifiante venue d'un village insignifiant. Je sais me conduire dans la haute société. Je ne serais pas une source d'embarras pour lui. Une fille qu'il a besoin de rhabiller. (Elle jette un regard glacial à ma robe.) Je suppose que c'est Marc qui l'a choisie ?

Je baisse les yeux sur ma tenue, me sentant soudain très gauche. Ce n'est pas Marc qui l'a choisie, mais ce n'est pas vraiment moi non plus. Je veux dire... oui, je l'ai choisie. Mais jamais je ne serais entrée dans cette boutique si Marc ne m'avait pas orientée.

— Tu es juste jalouse, marmonné-je.

— Tu n'as pas joué fair-play. Tu as toujours prétendu qu'il ne t'intéressait pas, et tu l'as piégé en catimini quand j'avais le dos tourné. Maintenant, c'est mon tour. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te le prendre. Et si ça implique de faire savoir au monde ce que tu es vraiment, alors soit. Marc s'en apercevra tôt ou tard, de toute façon.

— Je ne suis pas comme toi. Les choses sont juste arrivées... Je n'avais rien programmé.

— Ce n'est pas du tout mon impression, rétorque Cecile. Ni celle des autres, d'ailleurs. Tu n'es qu'une petite parvenue qui couche avec Marc pour accéder à la célébrité. C'est ce que *tout le monde* pense. La presse, les autres étudiants... tout le monde. Ce n'est pas comme si les journalistes m'avaient tiré les vers du nez. L'histoire était déjà écrite, bien avant qu'ils me contactent.

Aïe. C'est vraiment ce que tout le monde pense ? Je n'ai pas encore pu en parler avec Tom et Tanya – est-ce qu'ils croient ce qu'ils lisent dans les journaux ?

— Tu as fait ton choix, lâche Cecile en se dirigeant vers le seuil. Maintenant, assume.

Je fouille mon cerveau à la recherche d'une réplique cinglante – quelque chose qui remettrait cette fille en place. Mais je ne trouve rien. Ça me viendra plus tard, bien sûr, et je rejouerai la scène dans ma tête en me maudissant de n'avoir pas répondu quelque chose de percutant et d'intelligent.

La porte de la salle d'eau se ferme en claquant et je reste plantée devant, impuissante, furieuse, et seule.

Chapitre 31

Fulminante, je rejoins le hall de la réception. Je ne me mets pas souvent en colère, mais quand ça m'arrive, j'ai du mal à réfléchir clairement.

Derrière la porte de verre, j'aperçois la limousine de Marc. Deux de ses roues chevauchent le trottoir.

Je suis tellement aveuglée par la rage que je ne remarque pas l'autre personne présente dans le hall avant de sentir une pression sur mon coude.

— Sophia.

C'est une voix d'homme.

Je me tourne. Oh, mon Dieu !

Giles Getty.

Il avait l'air plus petit ce matin, parmi la foule de journalistes pressée contre le portail du campus. Il n'est pas aussi grand que Marc, mais tout de même assez imposant – mes yeux n'arrivent qu'à hauteur du col de sa chemise. Il est vêtu comme ces journalistes tendance : jean noir un peu lâche et chemise bleue froissée sous une veste bleu marine.

Il a l'air plutôt normal. Presque séduisant. Mais il y a une sorte de sauvagerie dans ses yeux proéminents, et je devine qu'il a du mal à conserver son calme. Il est agité. Fébrile.

Je baisse les yeux sur mon bras et vois ses doigts poilus serrés autour de la manche de mon manteau.

— Je vous prie de me lâcher.

J'ai essayé de parler d'une voix ferme, mais c'est loin de refléter mon état intérieur. La vérité, c'est que cet homme a quelque chose de vraiment effrayant.

— Je veux juste vous parler. C'est tout. Ça ne vous dérange pas de parler, n'est-ce pas ?

Il parle vite. Trop vite. Ses yeux gris n'arrêtent pas de bouger.

— Je n'ai pas le temps, dis-je en dégageant mon bras. Marc m'attend.

— Hé ! Attendez. Attendez.

Il me bloque le passage d'un mouvement presté. Il me fait penser à un boxeur sur le ring juste avant le début du combat. Tout en énergie et en fureur. Je ne vois plus la limousine.

— Écoutez, reprend-il. Je connais Marc depuis longtemps. Des années. Je m'intéresse juste à la nouvelle femme qui est apparue dans sa vie. Rien d'autre. Qu'y a-t-il de si terrible ?

Il esquisse une moue tordue, espérant, je suppose, paraître attendrissant. Mais il est tout sauf attendrissant. Ses yeux sont encore plus proéminents.

— Que diriez-vous d'une coupe de champagne ?

— Non. Je dois vraiment y aller.

— Votre amie Cecile est ici. Vous le saviez ?

— Ce n'est pas mon amie.

J'essaie de forcer le passage, mais il fait immédiatement barrage de son corps.

— Vous n'avez pas envie de vous faire de l'argent, Sophia ?

Lorsqu'il prononce mon nom, j'ai l'impression de sentir un serpent glisser sur mon épaule.

— Je connais vos origines, poursuit-il. J'ai vu la maison de votre père. Elle est on ne peut plus modeste. Je peux vous mettre en contact avec les bonnes personnes, vous apprendre comment raconter une histoire qui plaira au public.

— Vous n'avez pas raconté assez de mensonges comme ça ?

Getty éclate de rire. Un long rire de gorge.

— Oh, je vois. Une justicière incorruptible. La vérité, l'honnêteté et la justice ? Je n'attendais rien de moins de la part de Marc. Dites-moi, Sophia, quels sont ses goûts au lit ?

Mes mains commencent à trembler, et j'essaie de nouveau de le contourner, mais il fait un pas latéral sur mon trajet.

— Est-ce qu'il vous attache et vous fesse comme il le fait avec les autres femmes ?

Je balaie le hall du regard, mais il n'y a personne. La pièce est déserte. Est-ce un plan de Getty ? Lui et moi, sans témoins ?

— Vous devez comprendre, Sophia, que vous n'êtes qu'une distraction pour lui. Un jouet. Ça ne durera pas. Ça ne dure jamais. Vendez votre histoire et faites-vous du fric tant que vous le pouvez encore. Comme je vous l'ai dit, je connais Marc depuis longtemps.

— Trop longtemps.

Ces mots résonnent dans le hall. Ce n'est pas moi qui les ai prononcés.

Marc apparaît juste derrière le journaliste.

— Dégage de son chemin.

Getty se tourne, et j'ai l'impression que ses yeux vont sortir de leurs orbites.

— Oh, oh. Le héros du jour. Mais tu n'es pas vraiment un héros, Marc. Je me trompe ?

Il parle plus vite encore, et son visage est devenu livide.

— Je ne crois pas que tu sois en position d'en juger. Dégage. Tout de suite.

Le journaliste fait un pas de côté.

— Excuse-moi de faire mon boulot.

— Va le faire ailleurs.

— C'est un pays libre.

Getty dégage brusquement son appareil et nous prend en photo avant que nous puissions réagir.

Le flash m'éblouit, et je reste un moment stupéfiée, mais Marc s'élance en avant, repousse Getty sur le côté et m'entraîne avec lui. Quelques secondes plus tard, nous avons franchi les portes automatiques.

— Bordel de merde, lâche Marc alors que nous courons vers la limousine. (Il m'ouvre la porte et m'aide à monter. Je m'effondre sur la banquette et entend la portière claquer derrière nous.) Je ne laisserai pas faire ce salopard. Pas cette fois.

Chapitre 32

La voiture démarre, et je suis rejetée en arrière contre le dossier de la banquette. Marc s'est assis en face de moi ; il se penche pour me prendre les mains.

— Est-ce que ça va ?

J'avale ma salive.

— Je suis un peu secouée.

— Bon sang, je suis vraiment idiot. J'aurais dû voir ça arriver. Je connais Getty depuis bien trop longtemps.

— Il a dit aussi qu'il te connaissait. Il y a une histoire entre vous ?

Marc secoue la tête et lâche mes mains.

— Ça n'a pas d'importance, malgré-t-il en regardant par la fenêtre. *Comment* a-t-il su que tu étais là ?

— C'est peut-être juste une coïncidence ? J'ai pensé qu'il avait donné rendez-vous à Cecile chez GMQ.

— Il n'y a pas de coïncidences. Pas quand Getty est dans le coup. Non, il savait. Pourquoi ne suis-je pas resté avec toi ? J'ai pensé... j'ai pensé que les locaux de GMQ seraient sûrs. Que Getty n'avait pas de connexions là-bas. J'en étais certain. Bon Dieu, je suis un imbécile. Et maintenant, il a sa photo.

— C'est si grave que ça ? Je veux dire... peut-être qu'il va nous laisser tranquilles, maintenant.

Marc éclate de rire.

— Nous laisser tranquilles ? Tant qu'il pourra faire de l'argent en vendant des images de nous, il continuera. Et à supposer qu'un jour la presse se lasse de notre histoire, il inventera ce qui lui chante et montera une histoire de toutes pièces. Il ferait n'importe quoi pour me blesser.

— Mais pourquoi ? Pourquoi t'en veut-il tant ?

— Disons simplement qu'il y a un passif entre nous, et restons-en là.

— Où allons-nous ? dis-je en voyant que la limousine est en train de traverser le centre de Londres.

— Dans le seul endroit où je peux assurer ta sécurité, répond Marc. Ma villa.

— Mais je croyais... tu n'avais pas une invitée ?

— Eh bien, nous allons devoir faire avec.

Il détourne de nouveau les yeux vers la vitre, et reste silencieux.

Chapitre 33

Devant la villa de Marc, sur le trottoir, des dizaines de photographes font le pied de grue, et se battent pour obtenir la meilleure place. Je baisse la tête dès que je les aperçois. Les vitres sont teintées, mais j'ai quand même l'impression qu'ils peuvent me voir.

À l'instant où ils voient arriver la limousine, ils se précipitent vers nous pour coller leur caméra contre le verre et frapper aux vitres.

« Marc ! Marc ! Sophia est avec vous ? »

« Est-ce qu'elle couche avec vous seulement par intérêt, Marc ? »

Je me souviens des mots d'Arabella : « un oiseau en cage ». C'est exactement l'impression que je ressens. Un oiseau terrifié.

Le front de Marc est soucieux ; il vient s'asseoir à côté de moi, et entoure mes épaules de son bras. Tremblante, j'enfouis ma tête contre sa poitrine, essayant d'ignorer les cris et les coups sur les vitres.

Nous franchissons le portail métallique, et les journalistes ne nous suivent pas. Je suppose qu'ils savent ce qu'il peut leur en coûter de violer une propriété privée. Je les vois à travers la vitre arrière, surexcités, agitant leurs appareils dans tous les sens.

La voiture pénètre dans le garage souterrain et la lumière du soleil disparaît, remplacée par un éclairage orange.

— Combien de temps allons-nous devoir rester cachés ici ? je demande.

— Quelques semaines. Quelques mois. Ça dépendra de l'évolution de la situation.

— Quelques *mois* ?

— Sophia, je veux juste qu'il ne t'arrive rien, murmure Marc contre mes cheveux. Ici, je peux te protéger. J'ai passé des années à perfectionner le système de sécurité.

Je hoche la tête et descends de la voiture. Le parking est froid et sombre. Les mots de Marc se voulaient réconfortants, mais... Je n'ai pas envie de rester coincée dans cette maison, quelle que soit la sécurité qu'elle nous offre, pendant des semaines ou des mois. J'ai besoin de lumière.

Toutes les voitures de Marc sont rangées dans le garage, brillantes et luxueuses. J'ai presque l'impression d'entendre leurs moteurs ronronner.

Je remarque sa Ford Mustang garée dans un coin, ainsi que la voiture jaune vif que j'avais déjà vue. Cette dernière ne correspond pas du tout au style de Marc.

J'entends ses semelles cliqueter sur le ciment, juste derrière moi.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu avais conservé la voiture de ton père, dis-je en me tournant vers lui.

— Je t'ai répondu qu'il valait mieux garder ses ennemis près de soi. Tu as oublié ?

— Non, mais ce n'est pas vraiment une explication.

— Je n'aime pas parler de mon passé.

— Marc, j'ai envie de connaître ton histoire. Si tu veux que notre relation dure, il va falloir te dévoiler un peu.

— Tu ne vas pas me lâcher avec ça, hein ? dit-il en se dirigeant vers l'escalier de sortie.

— C'est peu probable. (Je le rattrape et prends sa main dans la mienne.) Parle-moi de ton père.

Comment est-il mort ?

— D'un cancer, répond Marc d'une voix sèche. Ça a été long et douloureux.

— Et... tu ne regrettes pas de ne pas avoir été là ? À ses funérailles ?

— Non, jamais. Le seul regret que j'ai en ce qui concerne mon père, c'est de n'avoir pas pu mieux protéger ma sœur.

— Tu n'étais qu'un enfant.

— Ça ne change rien à mon ressenti.

Ses lèvres se serrent.

— Alors parle-moi de la voiture.

— Je l'ai gardée parce que mon père l'a achetée avec l'argent que j'ai gagné quand j'étais enfant.

Ça t'aide à comprendre les choses ?

— Un peu, mais... pas vraiment.

Marc laisse échapper un long soupir.

— Quels souvenirs forts te reste-t-il de ton enfance ?

— Toutes sortes de choses. Les jeux avec Jen. Les matchs de football avec mon grand-père. La cour de récréation. Noël. Du camping dans la forêt. Et aussi des choses pénibles. Ma mère mourante, la dépression de mon père. Mais j'essaie de ne pas me focaliser sur ceux-là.

— Tout ce dont je me souviens, moi, c'est du travail. Cette voiture a été payée avec l'argent qu'a rapporté ce travail. D'une certaine façon, c'est tout ce qui me reste de ces années.

— C'est... très triste. Mais aussi très beau, dis-je en serrant ses doigts dans ma main. Alors, c'est pour ça que tu la gardes ? Parce que tu ne veux pas laisser ton enfance s'échapper ?

— Non. Je la garde parce que je veux me souvenir à tout jamais de ce que mon père m'a fait. C'est un aide-mémoire.

— Tu crois que c'est vraiment sain ?

Il hausse les épaules.

— Sans doute pas. Mais je suis comme ça.

— Et j'aime comme tu es.

Nous atteignons le sommet des marches, et brusquement, Marc se tourne vers moi pour m'enlacer. Il m'embrasse – un long baiser ardent qui me pousse à m'accrocher à son cou. Ses lèvres bougent doucement contre les miennes, et sa langue glisse dans ma bouche, douce et caressante. Je me noie dans un océan de sensations... Sa main qui court le long de mon dos, son torse pressé contre le mien et son parfum enivrant.

C'est un baiser si tendre. Si différent de ses baisers habituels. Mais je perçois quand même son désir.

Brusquement, il s'écarte de moi, me laissant désorientée et vacillante, comme une écolière empotée. Il passe un bras autour de ma taille, ouvre la porte qui mène au hall de la villa, et m'entraîne à l'intérieur.

— Pourquoi ce baiser ? dis-je en souriant.

— C'est une critique ? répond-il en haussant les sourcils.

— Pas du tout.

— Disons simplement que... j'ai réalisé à quel point je pouvais aimer une personne que j'ai rencontrée il y a si peu de temps.

Mon sourire s'élargit.

— Je t'aime aussi.

Dans le hall, je retrouve les photos encadrées de bâtiments historiques, et l'épais tapis rouge qui mène jusqu'au grand escalier.

Un bruit résonne dans la cuisine.

— Marc ? appelle une voix.

Une voix de femme, légère et musicale.

Chapitre 34

— Ton invitée ? dis-je en espérant que ma voix ne trahit pas ma jalousie.

Marc hoche la tête.

— Qui est-elle ?

Il ne répond pas. Au lieu de ça, il entoure ma taille de son bras, et me conduit vers la cuisine.

— Tu es debout, dit-il en entrant dans la pièce. Je pensais que tu serais toujours au lit.

Au lit ? À cette heure ?

Devant le comptoir de la cuisine, assise sur un tabouret haut, se tient une femme grande et maigre, avec des cheveux bruns très longs qui lui arrivent jusqu'à la taille. Elle porte une robe à fleurs trop grande, et les os de ses genoux et de ses épaules ressortent sous sa peau.

Ses yeux sont d'un bleu aqueux, très pâle, et des rides de fatigue cernent le bord de ses paupières.

Lorsqu'elle voit Marc, elle fond en larmes – des sanglots heurtés et profonds qui secouent sa poitrine maigre.

— Marc ! Oh, Marc. Je suis désolée. Tellement désolée...

Il s'avance vers elle, et elle enfouit sa tête au creux de son épaule.

— Je leur ai dit où tu étais, Marc. Je n'ai pas fait exprès. Ils ont appelé, en prétendant être de l'Ivy College. Je leur ai dit où tu étais. Où tu allais.

Elle lève les yeux et semble remarquer pour la première fois ma présence.

— Oh ! Tu dois être Sophia, dit-elle avec un pauvre sourire. Je suis vraiment navrée...

Marc se tourne vers moi.

— Sophia, annonce-t-il d'une voix douce. Je te présente ma sœur, Annabel.

Je repense à la photo que j'avais trouvée dans les cartons de Marc, et à la petite fille brune qui apparaissait sur l'image. La femme que j'ai en face de moi ressemble plus à une petite fille qu'à une adulte. Mais les prénoms notés au dos de la photo étaient Joan, Mike, Marc et Emily. Pas d'Annabel. Marc aurait-il une autre sœur ?

Annabel se dégage de l'étreinte de son frère et repousse les cheveux qui tombent sur son visage. Une ecchymose violacée s'étale de sa joue gauche à son oreille.

Marc la voit aussi et se penche sur le visage de sa sœur, lui prenant doucement le menton.

— Si ça ne guérit pas très rapidement, j'appellerai un médecin.

Annabel détourne la tête.

— Il faut que tu le quittes pour de bon, cette fois, reprend Marc. Tu comprends ce que je te dis ? Tu ne peux pas retourner vers lui. Je me fiche des promesses de mariage. Tu dois penser à ton fils.

— Je sais. Je sais, Marc.

Elle descend gauchement du tabouret. Ses jambes d'une maigreur effrayante semblent à peine supporter son poids.

— Sophia, pardonne-moi... J'aurais tellement voulu être présentable et en bonne santé le jour où je te rencontrerais, mais... je suis un vrai désastre.

— Ne t'en fais pas, vraiment, réponds-je.

Elle est si frêle que j'ai envie de m'occuper d'elle... De l'envelopper dans des vêtements chauds et de la nourrir.

Alors qu'elle s'avance vers moi, main tendue, elle chancelle soudain.

Je m'élançe en avant en même temps que Marc. Nous l'attrapons tous les deux, moi par la taille, Marc par les épaules.

— Tu as besoin de te reposer, dit Marc.

— Et de *manger*, j'ajoute en aidant la jeune femme à remonter sur le tabouret. Je vais te préparer de la soupe.

— Non, ne te dérange pas ! répond Annabel en secouant la tête. Franchement, qu'est-ce que tu dois penser de moi... J'avais tellement envie de faire bonne impression... (Elle jette un regard à Marc et réussit à ébaucher un sourire.) La jeune femme qui a chamboulé le cœur de mon frère...

— Laisse-moi te préparer quelque chose, dis-je après m'être assurée qu'elle était stable sur le tabouret. Au moins du thé, ou du bouillon de bœuf.

Je vais ouvrir le frigo, et examine les étages débordant de nourriture raffinée – de la chair de crabe, du jambon extrafin, du saumon fumé, une corbeille de fruits confits entourée de rubans.

J'interroge Marc.

— Tu n'as pas de soupe de poulet ?

Il vient regarder lui aussi dans le frigo.

— Rodney a fait les courses au cas où Annabel aurait faim, mais je ne sais pas s'il a pensé à mettre de la soupe de poulet sur sa liste.

— Tu penses que tu serais capable d'en manger un peu ? je demande à Annabel.

— Je peux essayer, répond la jeune femme avec un faible sourire. Marc... Elle est très belle. Exactement comme tu me l'avais dit. Intérieurement, et extérieurement. Je comprends pourquoi tu l'aimes.

Une joie silencieuse me réchauffe ; je jette un coup d'œil vers Marc, mais il demeure impassible. Je décide alors de fouiller les placards à la recherche de nourriture saine et réconfortante – le genre de choses dont on a envie lorsqu'on se sent malade et faible. Je ne sais pas exactement de quoi souffre Annabel, mais la soupe de poulet est un remède à beaucoup de choses.

Encore une fois, je ne trouve rien d'autre que des ingrédients exotiques, des épices, et du champagne. Je retourne donc au frigo, et déniché un paquet de cuisses de poulet rôties Harrods et de l'estragon frais. Je sélectionne aussi toutes sortes de légumes bizarres – une botte de carottes avec d'immenses fanes, du chou frisé, des pommes de terre primeurs de marque Jersey Royal.

Je retourne vers les placards à la recherche de farine, non sans remarquer que Marc me regarde avec un petit sourire.

— Je vais faire de la soupe de poulet, dis-je en m'emparant d'un couteau et d'une planche à découper. Et du pain maison.

Chapitre 35

Grâce au sens de l'organisation de Rodney, la cuisine est très facile à utiliser ; j'ai bientôt une casserole de soupe en train de bouillir sur le feu, et une boule de pâte à pain dans le four.

Lorsque je sers un bol de soupe à Annabel, elle avale timidement une cuillère et sourit.

— Hmm, lâche-t-elle. Je n'ai rien mangé de tel depuis très longtemps. Et je parie que toi non plus, dit-elle en regardant son frère. Tu as oublié le goût de la cuisine familiale.

— Tu te trompes, répond Marc. Sophia a cuisiné pour moi il y a quelques jours. Nous étions chez son père.

— Si c'était aussi délicieux que cette soupe, tu as bien de la chance.

— C'était sublime.

Les mots de Marc me font rougir. Il a sans doute l'habitude de manger dans les meilleurs restaurants du monde, mais il apprécie quand même ma cuisine.

— Tu crois que tu pourras avaler un peu de pain ? je demande à Annabel tout en entrouvrant la porte du four pour vérifier la cuisson.

— Ça sent si bon ! dit la jeune femme. J'aimerais bien en manger un peu.

Je sors le pain du four et découpe une fine tranche pour Annabel. Je ne la beurre pas – ce serait peut-être un peu trop, vu son état –, mais elle a l'air contente de pouvoir le tremper dans sa soupe.

Ses joues ont retrouvé des couleurs, et elle semble avoir repris un peu de vigueur.

— Qu'est-ce que tu dois penser de moi, Sophia ? dit-elle en raclant le fond de son bol avec sa cuillère. Moi, une femme adulte, dans un état aussi lamentable.

Je pense à ce que Jen m'a dit juste avant que je fasse mon entrée à l'Ivy Drama College. Sur le fait que la sœur de Marc était toxicomane, accro à l'héroïne. Si c'est vrai, je m'en fiche. Je ne juge jamais les gens. Mais je me demande si elle a été comme moi harcelée par Giles Getty.

— Ne sois pas aussi dure avec toi-même, dis-je. Pense à ton fils – il n'aimerait pas que sa mère ait une aussi piètre opinion d'elle-même.

Des larmes dévalent tout d'un coup les joues d'Annabel.

— Je ne suis pas une vraie mère. Mon fils est pris en charge par une famille d'accueil.

— Oh ! C'est terrible, réponds-je. Tu dois être dévastée.

La jeune femme hoche la tête en reniflant.

— C'était mon choix. Je leur ai demandé de le prendre. Jusqu'à ce que j'arrive à me débarrasser de ma dépendance et de son père, il est mieux là où il est. Mais il faut absolument que je recouvre la santé... ou je ne le reverrai jamais.

— Tu devrais aller dormir un peu, intervient Marc en fronçant les sourcils. Tu es épuisée.

— Oui, répond Annabel en descendant du tabouret. Merci infiniment, Sophia. Pas seulement pour la cuisine, ajoute-t-elle en me regardant avec de grands yeux graves. Pour ta gentillesse.

— Viens. Je vais t’accompagner jusqu’à ta chambre, dit Marc.

— Non, non, dit-elle en le repoussant. Je t’en prie. Je me sens déjà assez coupable d’avoir reçu Sophia dans cet état. Reste où tu es. Ça va aller. (Elle esquisse un faible sourire.) Tu sais bien que ça va aller. Tu m’as déjà vue plein de fois dans cet état.

— Et je me suis inquiété chaque fois.

— Je sais, réplique-t-elle avant de franchir la porte de la cuisine. C’est pour ça que je t’aime.

— Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ? dis-je avec douceur à Marc tout en posant le bol vide d’Annabel dans l’évier.

— Te dire quoi ?

Il s’installe sur un tabouret haut, un pied en appui sur le sol.

— Que ta mystérieuse invitée était ta sœur. Et qu’elle était malade.

— Malade ? C’est une façon de présenter les choses.

— Je m’étais imaginé des tas de trucs.

— Oh ? répond Marc en haussant un sourcil. Jalouse ?

Je baisse les yeux.

— Peut-être. Un peu. Mon cerveau me joue des tours.

Marc lâche un petit rire, qui me fait fondre immédiatement.

— J’ai toujours pensé que j’étais le seul à avoir ce genre de pensées.

— Je ne suis peut-être pas l’ange que tu imagines.

— Si. Tu l’es. Mais ce ne sera peut-être plus le cas quand j’en aurai fini avec toi.

— Ce qui veut dire ?

— Je crois que tu sais très bien ce que je veux dire.

Je sens mon estomac se nouer. Cette sensation si familière et si confondante, qui me donne l’impression que Marc peut me faire tomber dans ses bras rien qu’en claquant des doigts... Et pourtant, j’y résiste. Nous avons à discuter de choses sérieuses.

— Je ne comprends pas pourquoi tu fais tant de mystères, dis-je. C’était à Annabel que tu parlais ce matin au téléphone ?

Marc hoche lentement la tête, sans rien dire.

— Et c’était avec elle aussi que tu avais rendez-vous ? poursuis-je. La personne qui pouvait t’aider à éclaircir ton avenir ?

— J’ai besoin qu’Annabel aille mieux. Qu’elle rompe avec son petit ami, et qu’elle prenne un nouveau départ. Tant qu’elle ne l’aura pas fait, il restera toujours une part de moi bouillant de colère. Et tant que cette colère sera en moi... il y aura une barrière entre nous.

— Alors, pourquoi ne me l’as-tu pas dit ?

Marc écarte les mains.

— Je n’avais pas envie que tu sois confrontée à... ce genre de choses, aussi tôt. Je voulais attendre qu’Annabel soit rétablie pour te la présenter.

— Qu’elle soit rétablie ?

— Libérée de son addiction à l’héroïne.

Il pose pensivement le menton sur son poing, les yeux plongés dans les miens.

— J’ai entendu parler de ça, dis-je. J’ignorais si c’était vrai.

— C'est vrai. Elle est en pleine cure de sevrage. Quatrième jour... Il y a de la lumière au bout du tunnel.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour elle ?

Marc sourit en secouant doucement la tête.

— Et tu te demandes pourquoi je t'aime ? Elle ne représente rien pour toi, et tu as quand même envie de l'aider. La plupart des gens verraient seulement une junkie en elle, et s'enfuiraient à dix kilomètres.

— Je ne pourrais jamais penser ça. Ce que je vois, c'est un être humain. Nous avons tous nos problèmes, et j'aimerais pouvoir l'aider, si c'est en mon pouvoir. C'est ta sœur... Pourquoi ça te surprend tant ?

— Il faudra plus que quelques bols de soupe, Sophia, répond-il en posant son front dans ses mains. Oh... excuse-moi. Je ne voulais pas paraître blessant, ajoute-t-il en levant la tête. J'ai été très touché par ce que tu as fait pour elle, mais c'est une bataille que nous menons depuis des années. Des années... Elle veut s'en sortir, mais quelque chose la ramène toujours en arrière. Ou plus précisément *quelqu'un*. Son petit ami.

— Celui que tu as boxé un jour ?

Les mots sont sortis tout seuls de ma bouche, avant que je puisse réfléchir.

Chapitre 36

Les yeux de Marc s'agrandissent.

— Comment sais-tu...

— Jen. Elle bosse pour une agence de com', tu te souviens ?

— Ah, oui. Les attachés de presse... Bien sûr. À l'évidence, elle connaît son boulot. C'est elle que j'ai soupçonnée en premier quand on a appris que la presse savait où nous étions.

— *Jen* ? réponds-je d'une voix outragée. *Jamais* elle ne ferait une telle chose. Comment as-tu pu oser penser ça ?

Les lèvres de Marc esquissent un sourire redoutable.

— Jalouse, et susceptible ? J'apprends des choses sur vous, aujourd'hui, mademoiselle Rose.

Je lâche un profond soupir.

— La journée a été dure.

— Je comprends, répond-il sans cesser de sourire. J'ai peut-être plus de mal que toi à accorder ma confiance aux gens. Mais ne t'inquiète pas. J'ai appris ma leçon. Il est évident que Jen compte beaucoup pour toi, et je m'excuse de l'avoir soupçonnée.

— Merci... (J'hésite une seconde.) Marc ?

— Oui ?

— Qui est Emily ?

Il me contemple fixement pendant quelques instants.

— Comment as-tu...

— J'ai vu ce prénom au dos d'une de tes vieilles photos. Dans les cartons rangés dans un coin de ta chambre. Tu as une autre sœur ?

— Non, répond Marc en secouant la tête. Emily était le nom de baptême de ma sœur. Mais après la mort de notre mère, quand nous avons déménagé aux États-Unis, mon père a décidé de la renommer. Il trouvait Emily trop « simple ».

— C'est... horrible, dis-je. Ton père avait l'air... un peu dingue.

— Pas dingue. Juste extraordinairement égoïste. Le pire exemple d'être humain qu'on puisse trouver.

Un vibreur retentit, et Marc tire son téléphone de la poche de son pantalon. Il se renfrogne en voyant le numéro, mais accepte tout de même l'appel.

— Bonjour, Minty. Oui. Oui. On me l'a dit, lâche-t-il en fronçant les sourcils. Ils ont cru qu'ils pouvaient éviter de passer par moi, hein ? Eh bien, il se trouve que Sophia est juste en face de moi. Non, ce ne sera pas nécessaire. La question ne se pose même pas. Dis-leur qu'elle ne prend pas le rôle.

Sur ces mots, il raccroche.

— Marc ? dis-je d'une voix incertaine. Qu'est-ce que c'était ?

— Une personne de la comédie musicale *La Belle et la Bête*. Ils n'ont pas réussi à trouver ton numéro, alors ils ont dû se résoudre à appeler mon agent.

— Et tu lui as dit... *quoi*, exactement ?

— Tu as tout entendu.

— Tu leur as dit que je *refusais le rôle* ? Sans me consulter ? C'est bien ça ?

— C'est tout à fait ça. Ce serait une très mauvaise idée.

Je m'écarte brusquement de lui, sans trop savoir quoi faire ni où aller.

— Comment as-tu pu... Tu n'avais pas le droit.

— Je ne fais que me soucier de ton intérêt.

Il s'avance vers moi, mais je recule encore d'un pas en secouant la tête.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait ça. Marc, il faut que tu les rappelles. Que tu leur dises que ce n'est pas mon choix.

— Je ne vois aucune raison de faire cela.

— Aucune raison ? (J'arrive à peine à articuler tant la colère m'étrangle. Ma vision se trouble, et j'ai peur soudain de m'évanouir.) *Aucune raison* ? Je ne peux plus te voir... J'ai besoin de rester seule.

Je m'élance hors de la cuisine, et me retrouve dans le grand hall, sans avoir la moindre idée d'un endroit où me réfugier. Les paparazzis attendent dehors.

Désespérée, je me mets à tourner en rond dans le hall.

— Sophia.

Marc vient d'apparaître derrière moi.

— Reste hors de ma vue pour l'instant, sifflé-je. Je suis sérieuse. Je ne suis plus une enfant, Marc... Qu'est-ce qui te fait penser que tu as le droit de... Tu n'as donc pas le moindre respect pour moi ?

La suite d'événements de la journée se met à tourbillonner dans mon esprit, et les mots de Giles Getty me reviennent d'un coup.

« Vous n'êtes qu'un jouet pour lui. »

— Sophia, il faut que tu comprennes...

Je lève une main farouche.

— Je ne veux pas d'explications.

Marc me dévisage durant un long moment, les mains enfoncées dans ses poches. Il n'a pas l'air vraiment en colère, juste... déçu. Pensif. Comme s'il avait envie de me réprimander mais ne savait pas comment le faire. Une ligne soucieuse barre son front.

— Alors, tu veux être seule ? lâche-t-il enfin.

— J'ai besoin de réfléchir.

Mais la vérité, c'est que j'en suis incapable. La colère brouille mon esprit.

— Comme tu veux.

Il passe devant moi et se dirige vers la porte qui mène au garage. Avant de franchir le seuil, il reprend :

— Rodney est en haut. Tu peux lui demander ce que tu veux. Tu peux aussi aller dans ma chambre, si tu as envie d'être seule. Tu connais le chemin.

— Où est-ce que tu vas ?

— Je te donne de l'espace. Je t'appellerai plus tard.

La porte se ferme, et quelques secondes plus tard, j’entends le rugissement d’un moteur – manifestement celui d’un bolide de sport.

Je me retrouve seule au milieu du hall, ébahie et complètement perdue. Même si j’ai dit que je voulais être seule, voir Marc partir aussi brutalement... Cela ne fait qu’aviver ma colère.

Chapitre 37

Je reste assise sur le lit de Marc comme une adolescente boudeuse, à regarder mon téléphone. En dépit de mes résolutions, j'espère qu'il m'appellera. Mais je sais très bien, au fond, que Marc tient toujours sa parole. Il a dit qu'il me laisserait de l'espace, au moins pour un moment.

Je finis par envoyer un SMS à Jen :

Marc a décidé tout seul que je n'accepterai pas le rôle qu'on me propose dans une grande comédie musicale. *La Belle et la Bête*. Il ne m'a même pas consultée.

La réponse de Jen arrive vite :

Pas question ! C'est un rôle énorme. Marc est un rustre. Il n'a pas le droit de faire ça. Je t'en prie, dis-moi que tu l'as envoyé paître.

Je réponds aussitôt :

Nous nous sommes disputés, et il est parti. Il n'a même pas l'air de comprendre pourquoi je suis en colère.

Jen conclut :

Les hommes... Ils sont tous dingues. Et ils prétendent que ce sont les femmes qui le sont !

Tandis que je lis ce dernier message, j'entends frapper doucement à la porte.

— Sophia ? C'est Annabel. Je peux entrer ?

Je me lève d'un bond et vais entrouvrir la porte.

— Je ne voulais pas être impolie, dis-je. Mais j'ai besoin de rester seule pour réfléchir.

— C'est à cause de mon frère ?

Elle me regarde avec de grands yeux inquiets, mais elle a l'air moins faible que tout à l'heure. Toujours frêle, mais stable sur ses jambes.

— Il a pris une décision à ma place sans me consulter. Je sais qu'il ne pense qu'à mes intérêts, mais il a eu tort.

Annabel hoche la tête – son cou paraît trop fin, comme celui d'une poupée de chiffon.

— Je peux entrer ? me redemande-t-elle.

J'ouvre la porte en grand.

— Je t'en prie.

Elle s'assied sans façons sur le lit.

— Je n'ai pas envie que Marc et toi vous disputiez.

— Ce n'était pas exactement une dispute, dis-je en m'installant à côté d'elle. En fait, il est parti.

— C'est mon frère tout craché. Il prend le large plutôt que d'affronter une situation trop difficile. C'est sa façon à lui de gérer les problèmes. Mais tu peux voir les choses d'une autre façon : s'il n'était pas comme ça, il aurait pu finir comme moi.

Elle baisse les yeux sur ses mains squelettiques, et je remarque des écorchures sur ses doigts.

— Ne sois pas si dure avec toi-même, dis-je. Je n'ai pas l'impression que tu aies eu une vie facile.

— Je ne l'ai jamais entendu parler d'une autre femme comme il parle de toi... Il est *différent* depuis qu'il est avec toi. Je l'entends dans sa voix. Je le vois sur son visage. Il a l'air plus léger. Plus doux. C'est forcément toi qui l'as changé comme ça.

Je secoue la tête.

— J'aimerais *vraiment* avoir cet effet-là sur lui. Mais... il n'a eu aucun problème à me laisser en plan comme ça.

— Il a ses démons. Mais quand il parle de toi... tu es un ange, à ses yeux. Tu le sauves.

— Si j'étais un ange, je n'éprouverais pas de jalousie, de peur ou d'incompréhension.

— Il n'est pas aussi compliqué qu'on peut le croire, tu sais, répond Annabel. Il a peur aussi. Vouloir tout contrôler, c'est sa manière à lui de survivre.

Je médite quelques instants là-dessus. Cela a du sens. Je suppose qu'il a peur de me voir accepter le rôle. Peur de ne plus maîtriser la situation, peur qu'il m'arrive du mal. Mais je ne peux pas le laisser régenter ma vie ainsi.

— Écoute, je vais te laisser réfléchir, lâche Annabel en se levant. (Elle laisse échapper un long bâillement.) Il faut que je retourne dormir. Quoi qu'il arrive, je suis heureuse que Marc t'ait rencontrée.

Elle quitte la pièce, me laissant seule.

Je consulte de nouveau l'écran de mon téléphone, au cas où par miracle j'aurais raté un appel de Marc. Ce n'est pas le cas, mais je me sens quand même réchauffée par les paroles d'Annabel.

Je tapote un message :

Désolée pour la dispute. On peut parler ?

Quelques secondes après, la réponse de Marc me parvient.

J'arrive.

Il n'y a pas de cœur ou de mot tendre, mais ce n'est pas le genre de Marc. Je laisse échapper un long soupir. Quand il reviendra, on éclaircira la situation. J'arriverai à lui faire comprendre mon point de vue. Je n'ai pas le choix, de toute façon. Parce que si j'échoue... oh, j'ai mal rien que d'y penser.

Chapitre 38

Rester sans rien faire dans la chambre de Marc finit par me rendre dingue, et je décide de retourner en bas, toujours armée de mon téléphone. Annabel doit être en train de dormir, car le rez-de-chaussée est désert.

La villa de Marc est bien chauffée, et pourtant il y règne une atmosphère froide. Je n'arrive pas à savoir exactement d'où ça vient... Les photos d'immeubles en noir et blanc n'aident pas, ni le manque de couleurs. Les rideaux et les abat-jour sont luxueux, mais dénués de motifs. Impersonnels. La décoration de la maison ressemble à celle d'une salle de conférences.

Je me dirige vers la cuisine, mais en passant devant les portes du jardin intérieur, je remarque que la végétation pousse toujours sans contrôle – visiblement, absolument personne ne s'en occupe. Le lierre recouvre les arbres et grimpe le long des murs. C'est très beau, mais il faudrait quand même tailler un peu tout ça pour donner de l'élégance à l'ensemble.

Les arbustes sont pour la plupart des ifs et des buissons de houx ; deux espèces à feuilles persistantes. Mais on les a laissés pousser de manière complètement anarchique, et leur feuillage bloque la lumière du soleil.

Le téléphone vibre soudain au creux de ma main, et je décroche immédiatement, persuadée qu'il s'agit de Jen ou de Marc.

— Allô ? dit une voix féminine et soyeuse. Vous êtes bien Sophia Blackwell ?

— Oui, réponds-je. Je suis bien Sophia.

— C'est Davina Merryweather.

Il y a un silence, et je devine qu'elle s'attend à ce que je connaisse son nom. Mais je n'ai pas la moindre idée de qui elle peut être.

Elle toussote poliment.

— Le metteur en scène de *La Belle et la Bête* au Tottenham Theatre.

— Oh. (Je tremble un peu, et je dois du coup tenir le téléphone à deux mains.) Oui, je vois. On m'a dit... je suis heureuse de vous parler. Comment avez-vous eu mon numéro ?

— J'ai mes petits secrets, répond-elle d'une voix dans laquelle je perçois un sourire. Écoutez, je voulais vous parler en personne. J'ai été tellement déçue d'apprendre que vous ne vouliez pas du rôle ! Et je me suis dit... (Elle lâche un petit rire.) ... que j'arriverais peut-être à vous convaincre. Nous sommes au pied du mur, vous savez, et notre équipe marketing pense que vous êtes vraiment la personne qu'il nous faut.

Je me racle la gorge.

— En fait, je n'ai jamais dit que je refusais le rôle. Mon... C'est Marc qui a répondu pour moi.

— Vraiment ?

— Il a pensé agir dans mon intérêt.
— Très « années cinquante », tout ça.
— Oui. Bon. Ce que je voulais dire, c'est que je n'ai encore pris aucune décision au sujet du rôle.
— Alors, vous êtes intéressée ?
— Intéressée, oui. Mais j'ai encore besoin de réfléchir. Vous pouvez me laisser un peu de temps ?
— Pas beaucoup. Il nous faut absolument une réponse avant la fin de la journée. À dix-huit heures.
— Je comprends.
— Eh bien, mon numéro a dû s'afficher sur votre téléphone. Rappelez-moi dès que vous avez pris votre décision.

Elle raccroche aussitôt.

Je laisse l'appareil glisser de mon oreille, prenant conscience qu'en réalité, je connais Davina Merryweather. Je l'ai vue apparaître dans un documentaire de la BBC sur les comédies musicales, il y a quelques années. Je suppose qu'elle doit être plutôt célèbre – Denise Crompton la connaît peut-être personnellement ?

J'aimerais tant disposer de plus de temps... Mais la fin d'après-midi va arriver très vite. L'heure avance, et le soleil faiblit déjà au-dessus de Londres. Depuis le jardin de Marc, on entrevoit à peine le ciel orangé.

J'avise une paire de bottes vertes à côté de la porte du patio, et glisse mes pieds dedans. Elles sont beaucoup trop grandes, mais elles feront l'affaire. Il s'agit sans doute de celles de Rodney, même s'il ne s'en sert que pour traverser le jardin.

Dehors, l'air est frais mais très pur. Je regarde autour de moi, respirant avec bonheur l'odeur riche des plantes et de la terre. L'herbe m'arrive aux genoux, envahie de pissenlits fanés, et la petite terrasse devant la porte est couverte de mousse. Je me demande si Marc a jamais mis les pieds ici. Probablement pas. Il aime les villes. La nature ne l'intéresse pas.

Il y a un petit cabanon dans un coin du jardin. La porte est ouverte, et je trouve à l'intérieur un sécateur, une bêche et une binette.

J'ai déjà une idée précise des aménagements que je veux offrir au jardin.

Le lierre restera, bien sûr. Il est magnifique. J'adore cette plante qui conserve toute l'année sa couleur vert argent. Mais les arbres ont besoin d'être taillés pour laisser passer la lumière du jour, et il faut tondre l'herbe. Je prévois aussi de réserver une place pour un petit potager, si j'ai le temps – je demanderai à Rodney s'il peut acheter des bulbes et des graines.

Armée du sécateur, je commence à tailler les branches les plus fines des arbustes, jusqu'à ce que le soleil puisse se frayer un chemin jusqu'au sol. Après quoi, je passe à la pelouse : il n'y a pas de tondeuse, et je me contente du sécateur, avançant à genoux au milieu de l'herbe haute.

Je ne coupe pas tout, et laisse quelques plants de pissenlits pour apporter de la couleur au jardin. Ensuite, je m'empare de la bêche pour labourer un petit rectangle de terre humide. Quelques vers remontent à la surface, signe que le sol est très riche.

Quand je me redresse enfin, les joues rougies par l'effort et les ongles incrustés de boue, un sentiment de fierté m'envahit. Le jardin a déjà bien meilleur aspect. Il donne une impression de fraîcheur. De légèreté. Ce n'est pas parfait, mais on sent qu'il a bénéficié d'une attention humaine.

Tout d'un coup, j'ai la sensation d'être observée. Je me tourne vers l'entrée du jardin, et découvre Marc debout derrière la porte vitrée. Les mains enfoncées dans ses poches, il me regarde.

Chapitre 39

Je rabats mes cheveux en arrière, soudainement consciente de mon apparence, et rejoins Marc en trébuchant dans mes bottes trop grandes – mes pieds glissent et dérapent sur la semelle à chaque pas.

— Je devrais peut-être t’engager à plein temps, dit Marc lorsque j’entre par la porte vitrée.

Je retire les bottes et les dépose sur le carrelage.

— Tu devrais *vraiment* engager quelqu’un. C’est criminel de posséder un tel jardin et de le laisser à l’abandon.

— Tu veux que je fasse envoyer ta robe au pressing ?

— Oh, merde.

Je baisse les yeux, et m’aperçois que la robe achetée chez Vivienne Westwood ce matin est maculée de terre et d’herbe coupée. Le jardinage me passionne tant que j’en oublie parfois des choses essentielles, comme manger, boire ou porter une tenue adaptée. La robe n’est pas fichue, mais elle a besoin d’un bon nettoyage à sec.

— Il faut qu’on parle, dis-je à Marc.

Nous nous regardons un moment en silence.

— Tu as eu le temps de réfléchir ? demande Marc.

— À quel sujet ?

— Au sujet du rôle. Et du fait que c’est une très mauvaise idée.

Je secoue la tête.

— Je n’y crois pas. Marc, est-ce que tu as au moins compris pourquoi j’étais en colère tout à l’heure ?

— Tu n’as pas apprécié de me voir prendre une décision à ta place.

— Exactement, dis-je en me dirigeant vers l’évier pour me laver les mains. Tu ne peux pas simplement t’excuser ?

— Je ne vois pas pourquoi je devrais m’excuser de protéger tes intérêts, répond-il en s’asseyant sur un tabouret haut.

— Je sais bien que tu veux le meilleur pour moi. Mais tu n’es plus mon professeur. Nous sommes dans la vraie vie, et tu dois me laisser faire mes choix.

— Tant que ces choix sont les bons.

— *Non*, Marc. Il faut que tu me fasses confiance pour décider de ce qui me convient ou pas. Il peut m’arriver de me tromper. Mais tu dois me laisser faire mes propres erreurs.

— C’est ridicule, rétorque Marc. Tu n’es clairement pas en état d’avoir une conversation rationnelle, et nous ferions mieux de reporter cette discussion.

Je fulmine littéralement. Comment ose-t-il ?

— *Moi*, j'avance des arguments rationnels, répliqué-je. C'est toi qui racontes absolument n'importe quoi.

— Sophia, ça ne sert à rien de discuter de ça. Nous sommes de toute évidence en désaccord.

— Davina Merryweather m'a appelée.

— Vraiment ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Ça ne te regarde pas. C'est une décision qui m'appartient.

Marc plaque brusquement les mains sur le comptoir.

— Tu es en train de me dire que tu as pris le rôle juste pour me narguer ? Sophia...

— C'est vraiment ce que tu penses de moi ? Merci pour ta confiance. Non, je n'ai pas accepté le rôle. Ni pour te narguer, ni pour une autre raison. J'ai dit à Davina que j'avais encore besoin de réfléchir.

— Ce serait une erreur terrible d'accepter. Getty en profitera pour fondre sur toi comme un oiseau de proie.

— Marc, c'est juste un photographe...

— Je veux seulement te protéger, répète-t-il en se balançant nerveusement sur ses pieds. Si tu acceptes le rôle, tu te retrouveras au milieu d'un monde inconnu. Tu seras seule. Vulnérable.

— Tu es en train de dire que je suis incapable de me débrouiller par moi-même ? Qu'à moins que tu sois là pour me surveiller, je ne peux *rien* faire ?

— Bon Dieu, jure Marc en levant les yeux au plafond. Sophia, tu ne comprends vraiment pas ? Maintenant que nous avons révélé notre relation au monde, tout est devenu dangereux. Je t'ai amenée ici pour pouvoir assurer ta sécurité.

— Ça veut dire que je ne pourrai jamais partir ?

— Pour l'instant, il vaut effectivement mieux que tu restes ici.

Je repense à nouveau aux paroles assassines de Giles Getty.

— Je suis un être humain, Marc, pas un animal domestique. Tu ne peux pas me garder enfermée ici parce que *tu* as peur.

— Tu te comportes vraiment comme une gamine.

— Non. Tu te trompes. J'essaie justement de me comporter en adulte. De vivre une vie normale d'adulte. (Je me dirige vers la porte de la cuisine.) J'ai besoin d'être seule. Peux-tu s'il te plaît demander à Keith de m'emmener quelque part ?

— Où comptes-tu aller, exactement ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être chez mon père. J'ai besoin d'espace. J'ai besoin d'être dans un lieu où personne n'essaie de contrôler ma vie.

— Contrôler ta vie ? lâche Marc en fronçant les sourcils. Tout ce que je veux, c'est ta sécurité.

Une lueur de souffrance vacille dans ses yeux bleus.

— Vraiment ? Parce que moi, ce que je vois, c'est quelqu'un qui a peur. Tellement peur qu'il essaie de tout contrôler. (Je lève la main à mon front.) J'ai vraiment besoin d'espace.

— Au moins, laisse-moi te trouver un endroit sûr. La maison de ton père n'est pas une bonne idée. Getty est capable de te trouver là-bas.

J'hésite un instant. Je n'ai pas envie que ma famille se retrouve mêlée à tout ça.

— OK. Très bien. J'irai ailleurs, alors.

Marc s'avance d'un pas vers moi, mais je me dérobe.

— Marc, s'il te plaît. Je ne peux pas...

— L’enceinte de l’Ivy College est sûre. Retourne à ton ancienne chambre. Continue tes études. Je n’approcherai pas à moins d’un kilomètre si c’est ce que tu veux. Ce sera comme si je n’existais pas.

Je sens de nouveau cette douleur familière au creux de ma poitrine. Je n’ai pas envie que Marc n’existe plus... Rien qu’imaginer son absence me fait mal. Mais j’ai vraiment besoin de prendre le large pour le moment. Je n’arriverai pas à réfléchir clairement tant que je serai ici. Et je sais que Marc a raison concernant le campus. J’y serai en sécurité.

— D’accord.

Chapitre 40

Je regarde pensivement les façades grises de Londres défilier tandis que Keith me conduit jusqu'à l'Ivy College. Nous ne bavardons pas, comme nous le faisons d'habitude.

Il commence à pleuvoir – une pluie fine d'abord, puis le ciel s'assombrit subitement, et des torrents d'eau viennent s'abattre sur le pare-brise.

— Quel temps splendide, commente Keith avec ironie.

— Splendide, en effet, murmuré-je.

C'est drôle comme la vie peut changer. Ce matin, j'étais emplie d'espoir. Marc et moi avions un futur. Maintenant, je ne suis plus sûre de rien. J'ai l'impression que mes lèvres sont plombées, et une boule d'angoisse me brûle le ventre.

Je veux être avec Marc. Mais comment notre relation pourrait-elle fonctionner s'il s'obstine à me tenir enfermée et à m'imposer ses choix ?

Une musique classique s'élève soudain, et je prends conscience qu'il s'agit de la sonnerie de mon téléphone. Le numéro de Davina s'affiche sur l'écran.

Je décroche.

— Allô ?

— Sophia ? Je viens juste aux nouvelles.

— Oh, bonjour, dis-je en jetant un regard en biais à Keith.

— Vous avez pris votre décision ?

Je songe à Marc et aux méthodes qu'il entend appliquer pour me garder en sécurité. À la vie qui sera la mienne si je le laisse prendre toutes les décisions à ma place. J'ignore comment il réagira si j'accepte le rôle. Peut-être rompra-t-il avec moi. Peut-être parviendrons-nous à surmonter notre mésentente. Mais quoi qu'il en soit, j'ai besoin de lui montrer que je suis une personne autonome. Que je suis capable de prendre des décisions justes, qui m'aideront à avancer dans la vie.

J'essaie de ne pas penser à Getty.

— J'accepte, dis-je. Oui. Je prends le rôle.

— Formidable ! (Un silence.) Vous n'avez pas l'air ravie.

— Oh, c'est juste que... j'ai des soucis en tête.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Pouvez-vous venir sur place demain à la première heure ?

— Oui, très bien. On se voit demain.

Je suis sur le point de raccrocher, mais Davina reprend :

— Sophia ?

Je recolle en hâte le téléphone à mon oreille.

— Vous ne m’avez pas demandé le lieu et l’heure du rendez-vous !

— Oh, zut. Bien sûr, dites-moi...

— À sept heures, au Tottenham Theatre. Nous vous enverrons un chauffeur, il me faut juste votre adresse.

— L’Ivy Drama College.

— L’Ivy College ? Vous n’êtes pas avec Marc ?

— Pas en ce moment.

— Oh.

Il y a un silence, et j’ai presque l’impression d’entendre tourner les rouages de son cerveau.

— Il y a un problème ? dis-je.

— Non, non. À l’Ivy College, c’est parfait. Vous pouvez me donner votre e-mail ? Je voudrais vous envoyer le script, et quelques fichiers musicaux.

Je le lui indique.

— Parfait, reprend-elle. On se voit demain.

Il pleut toujours lorsque Keith me dépose sur le parking de l’université. Je le remercie, enfile mon manteau, et me mets à courir dans l’allée.

Le parc est désert, mais la salle de la cafétéria est éclairée. Je suppose que tous les étudiants sont en train de dîner.

Il faudrait que je mange aussi, mais j’ai tellement peu faim que c’en est ridicule. Mon estomac est comme une boule de papier froissé, et la tristesse s’infiltré jusque dans mes os.

Je presse le pas dans l’allée, faisant voler les gravillons sous mes pieds. La pluie inonde mes jambes et mon visage.

Lorsque j’atteins le bloc de l’internat, je sens les larmes poindre. Quelle différence peut faire une simple journée... Il y a une chanson là-dessus, non ? Ce matin même, Marc et moi sortions de ce bâtiment main dans la main. Tout n’était pas parfait, mais nous avions un avenir.

À présent, je n’en suis plus certaine.

Ma chambre est sombre et froide, mais ça colle très bien à mon humeur, alors je la laisse ainsi. J’enfile rapidement mon pyjama, me glisse sous la couette, et je laisse les larmes couler sur mon visage.

Je n’ai même pas l’énergie de pleurer correctement. L’eau salée s’échappe simplement de mes paupières, et me paraît froide et grise sur mes joues – comme tout le reste.

Je finis par comprendre que je n’arriverai pas à dormir, et je me lève pour arroser les plantes et vérifier mon téléphone.

Marc a appelé cinq fois. Et il m’a envoyé un SMS.

Sophia, confirme-moi juste que tu es en sécurité.

Chapitre 41

Mon pouce se fige sur l'écran, prêt à envoyer un message, mais j'hésite au dernier moment. Que répondre ? Pendant que j'y réfléchis, quelqu'un frappe à la porte.

Le téléphone glisse de ma main et tombe au sol. J'enroule la couette autour de mes épaules, me lève, et m'avance en chaussettes jusqu'à la porte.

Je lui ai demandé de me laisser de l'espace. Il n'a donc pas compris ?

— Qu'est-ce que tu veux ? dis-je d'un ton sec avant même d'ouvrir la porte.

Mais c'est Tanya qui se tient sur le seuil. Son sourire s'évanouit immédiatement. Elle porte un pantalon imperméable, un sweat-shirt beige et un anorak.

— Désolée, Soph. Je venais juste...

Je secoue la tête.

— Non, non ! C'est moi qui suis navrée, Tanya. Je pensais que c'était... quelqu'un d'autre.

— Je t'ai aperçue sur le balcon. Tu es restée cachée ici toute la journée ?

— Non. J'étais avec Marc jusqu'à tout à l'heure.

— J'ai vu les journaux. Pas réjouissant, hein ?

Je hoche la tête.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je n'ai pas encore croisé Cecile, mais la prochaine fois...

Elle mime le geste d'écraser un insecte dans sa paume.

— Je l'ai vue aujourd'hui, dis-je. Dans les locaux de GMQ. En train de vendre son histoire.

Tanya écarquille les yeux.

— La pauvre petite fille riche. Elle n'a pas pu avoir Marc. Et comme c'est toi qui l'as eu, elle est devenue encore plus aigrie... Tu comptes me laisser entrer, ou me laisser geler sur le seuil comme si j'étais un Témoin de Jéhovah ?

Une ébauche de sourire relève le coin de mes lèvres.

— Entre.

— Super, dit Tanya. (Une fois à l'intérieur, elle en profite pour allumer la lumière.) Il fait sombre ici. Et on se gèle.

Je me frotte les yeux.

— Laisse-moi allumer un feu, reprend mon amie.

Elle se met à remuer le bois dans l'âtre, et réussit à faire jaillir les flammes en utilisant les pages d'un magazine et quelques brindilles.

— Qu'est-ce que tu fais ici dans le noir et dans le froid ? Est-ce que ça va ? Tu as une mine horrible.

— Merci beaucoup, dis-je d'un ton ironique en m'efforçant de sourire.

Les flammes illuminent les joues pâles de Tanya, projetant une ombre sous la monture de ses lunettes. Ses pommettes si marquées ont quelque chose d'adorable. D'amical. C'est bon de la voir.

— Tu me connais, dit-elle. Je dis les choses comme je les pense. Que s'est-il passé ? Ce salaud t'a fait du mal ?

Elle ôte ses lunettes et les essuie sans façon avec ma couette.

Je me mords les lèvres.

— Non.

— Tu es bouleversée à cause des journaux ? demande-t-elle en écartant une mèche rousse de son front. Il faut que tu saches que personne ne croit à ces conneries. Tu n'en doutes pas, hein ? Tu n'as pas besoin de te cacher ici.

— Ce n'est pas ça, dis-je en m'affalant sur le lit. Je suis désolée de ne pas t'avoir rappelée. La journée a été très chargée.

— On s'en était douté. Ne t'inquiète pas. Il faudrait plus que ça pour qu'on prenne la mouche. Alors ? Les articles de presse ne te dérangent vraiment pas ?

— Je déteste ce qu'ils racontent, mais... ce n'est pas si grave.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? demande Tanya en repoussant ses lunettes vers le haut de son nez. À voir ta tête, on croirait que tu viens de perdre toute ta famille.

Je cache mon visage entre mes mains.

— On s'est disputés Marc et moi.

Des larmes coulent le long de mes doigts.

— À propos de quoi ?

— On m'a proposé un rôle dans une comédie musicale. *La Belle et la Bête*.

— *La Belle et la Bête* ? répète Tanya en s'asseyant en tailleur sur mon lit. Tu me fais marcher. Comment c'est possible ? Oh, attends... je vois. C'est à cause de ton prince charmant.

Elle détourne pensivement les yeux vers la fenêtre.

— Oui, admetts-je. Mais Marc considère que c'est trop risqué pour moi d'accepter. À cause des paparazzis. Il a refusé.

— *Il* a refusé ? Pour *ton* rôle ?

— Je sais. C'est à cause de ça qu'on s'est disputés.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai accepté le rôle. Davina Merryweather m'a appelée directement.

— Tu as fait ça pour donner une leçon à Marc ?

— Non, réponds-je en secouant la tête. Pas pour ça. Je crois... je crois que je veux le mettre à l'épreuve. *Nous* mettre à l'épreuve. Et aussi lui montrer que je peux faire mes propres choix sans qu'il intervienne.

— Tu crois que tu as pris la bonne décision ?

— Je... j'espère. De toute façon, c'est fait. Il faut que je *fasse en sorte* que ce soit une bonne décision.

— Alors, ce sera toi la vedette de *La Belle et la Bête*.

La voix de Tanya est devenue distante, et ses yeux fixent de nouveau la fenêtre.

J'entends soudain mon téléphone vibrer sous l'oreiller.

— Je reconnais ta sonnerie, commente Tanya. « Le Printemps » de Vivaldi. Elle te va tellement bien.

— C'est le nom du morceau ? dis-je en regardant fixement l'oreiller. Je ne savais pas. Je l'ai juste choisi parce que je le trouvais joli.

Tanya tire elle-même l'appareil de sous l'oreiller.

— C'est lui. Marc.

Mon estomac se contracte.

— Tu veux que je réponde à ta place ? reprend mon amie. Que je lui dise d'aller se faire voir ?

— Non. Mais je ne suis pas en état de lui parler tout de suite. Renvoie-le sur mon répondeur.

Tanya s'exécute.

— Tu vas continuer à assister à ses cours ?

— Non. Il ne sera plus mon professeur, nous nous sommes mis d'accord là-dessus.

— Ça me semble sensé. Eh bien... quand commences-tu les répétitions pour ton rôle ?

— Demain matin, dis-je en contemplant mon reflet dans la porte vitrée. Et j'ai une tête à faire peur.

— Si quelqu'un est capable de garder la classe avec des cernes et les yeux rouges, c'est bien toi.

— Merci...

Une lassitude extrême m'envahit, et je laisse échapper un bâillement.

— Tu veux que je te laisse dormir ? demande Tanya.

— Je suppose que je ferais bien d'essayer.

— Tu as l'air si triste... C'est seulement à cause de cette dispute ?

— Oui. Pathétique, hein ? Mais c'était vraiment une dispute sérieuse.

— Ne te laisse pas abattre. Demain est un autre jour, commente Tanya en me tapotant affectueusement le dos. Je suis sûre que ça ira. Est-ce qu'on se voit demain ?

— Je viendrai peut-être au cours de Denise, mais je ne suis encore sûre de rien.

— OK, lâche Tanya en se levant d'un bond. Souviens-toi que je suis juste à l'étage du dessous. Si tu as besoin de quelque chose, n'importe quoi, passe-moi juste un coup de fil. Ou à Tom.

Il y a un silence, et j'ai l'impression qu'elle hésite à me dire quelque chose. Mais elle n'ajoute rien, et sort de sa poche un sachet de bonbons au caramel.

— Un bonbon ?

— Merci, dis-je. Mais j'ai un peu mal au cœur.

Elle en prend un et commence à mâcher.

— Nous sommes là pour toi, Soph. Ne l'oublie pas.

— Je ne l'oublierai pas.

Après le départ de Tanya, je consulte ma boîte mail. Il n'y a aucun message de Marc, mais Davina m'a envoyé le script et des fichiers musicaux. Elle veut que j'apprenne la moitié de la pièce pour demain. Ça fait un sacré paquet de lignes.

Je ferais bien de m'y mettre tout de suite.

Chapitre 42

Le lendemain, je m'éveille grelottante. Il me faut un moment pour prendre conscience que j'ai rejeté la couette au bas du lit pendant mon sommeil, et que je suis seulement vêtue d'un vieux tee-shirt et d'une culotte.

Ma poitrine me semble oppressée, et une boule d'angoisse me noue l'estomac. L'absence de Marc m'obsède – c'est la première chose à laquelle je pense en ouvrant les yeux.

Je remonte mes genoux contre ma poitrine et jette un coup d'œil vers la fenêtre. Les feuilles orangées de l'automne resplendent. D'habitude, en cette saison, j'adore me promener le matin au milieu des arbres. Mais aujourd'hui, j'ai du mal à simplement m'asseoir sur mon lit.

J'enfile rapidement les vêtements passe-partout qui gisent au sol, et avale un verre d'eau. Je me sens trop nauséuse pour me risquer à prendre un chocolat chaud ou de la nourriture solide.

Après avoir retrouvé mon téléphone coincé sous l'oreiller, je vérifie que Marc n'a pas appelé ou envoyé de message. C'est le silence radio de son côté, en revanche j'ai de nombreux appels manqués en provenance d'un numéro londonien.

Et merde.

Davina. Le Tottenham Theatre. Quelle heure est-il ?

Neuf heures.

Je n'ai *jamais* de panne de réveil. Pourquoi ça m'arrive aujourd'hui ?

Quelle heure avait dit Davina ? Sept heures ? Merde, merde, merde ! J'essaie de rappeler le numéro indiqué, mais personne ne répond.

Alors que je m'apprête à réessayer, ma sonnerie retentit.

— Allô ?

— Eh, trésor, comment vas-tu ? demande la voix de Jen.

— Pas génial, réponds-je en me frottant les yeux. Je devrais déjà être au théâtre. Panne de réveil.

— Tu as accepté le rôle ?

— Oui, oui. Je leur ai dit que je serais là à sept heures ce matin.

— Alors qu'est-ce que tu fiches au téléphone avec moi ? Fonce à ton rendez-vous tout de suite. Tu veux que je t'appelle un taxi ?

— Non, ça ira. Ce n'est qu'à quelques rues à pied. Un taxi prendrait plus de temps.

— Je suis contente que tu aies dit oui, dit Jen. Tu vas leur montrer. Leur montrer que tu le mérites.

— J'ai surtout besoin de le montrer à Marc.

Dans ma tête, une petite voix chuchote : « Marc a dit que c'était dangereux. Et tu ne sais pas chanter. »

— Fonce, championne ! rétorque mon amie.

— J’aimerais avoir ton courage...

— Tu es bien plus courageuse que tu ne le penses. Crois-moi. Je te connais depuis longtemps.

Le Tottenham Theatre est un bâtiment magnifique. J’ignore à quelle époque il a été construit, mais il ressemble à un gâteau de mariage géant : tout en briques roses et blanches, ornées de gravures florales.

J’ai un pincement au cœur en songeant que Marc aimerait sans doute beaucoup ce bâtiment. En dépit de l’heure matinale, les portes sont ouvertes, et je m’avance à pas prudents dans le hall, me demandant où je pourrais trouver Davina.

Je n’avais pas besoin de m’inquiéter. Elle est juste devant moi, en train de faire les cent pas sur le tapis rouge et de parler sèchement au téléphone. Je reconnais instantanément sa voix.

— Non, *tout de suite*, aboie-t-elle. C’est une urgence absolue.

C’est une grande femme, avec des cheveux bruns au carré, une frange très droite, un petit nez pointu et un rouge à lèvres flamboyant. Elle porte une sorte de poncho en laine enroulé autour d’une robe fourreau, et de hautes bottes de cuir. Le poncho vaut probablement une fortune, mais il a vraiment l’air de sortir d’une boutique de l’Armée du Salut.

Lorsqu’elle me voit, elle plaque son téléphone contre sa poitrine.

— *Sophia !* Où étiez-vous ?

À la façon dont elle prononce mon nom, je devine qu’elle est soulagée de me voir mais qu’elle ressent aussi de la colère.

— J’ai appelé, dis-je. Je suis vraiment désolée. Mon réveil n’a pas sonné ce matin, mais je n’ai pas l’habitude de...

— Vous avez conscience du peu de temps qu’il nous reste ? demande-t-elle en m’entraînant vers une double porte. Nous répétons sans vous depuis des heures. Leo... bon, il faudrait un train fonçant sur lui pour le stresser, mais la matinée n’a pas été facile. Vous auriez dû nous prévenir que vous étiez en route. Nous avons fait déplacer des photographes.

— Je vous ai appelée. J’aurais dû persévérer, désolée. Des photographes ?

— Oui, évidemment. Nous voulions prendre quelques photos de vous sur le chemin du théâtre mais c’est fichu, maintenant.

— Quel genre de photographes ?

Davina hausse ses sourcils noirs épilés.

— Sophia, ma chérie, vous vivez dans une caverne ? Des photographes de *presse*. Afin de nous assurer quelques gros titres dans les journaux.

— Oh. Je vois.

Les gros titres. Bien sûr. Naïve que je suis.

— Nous avons manqué une excellente occasion, continue Davina d’une voix ennuyée tout en me poussant à travers les doubles portes jusqu’à la salle du théâtre.

Lorsque je découvre l’auditorium, j’en ai le souffle coupé. C’est une salle immense, magnifique, avec des sièges alignés sur tant de rangées que j’ai peine à croire que les gens assis au fond puissent voir la scène.

Des rideaux à franges ornent les parois, et un énorme chandelier en cristal est suspendu au plafond. La scène, immense elle aussi, est décorée d’arbres factices représentant une forêt menaçante – troncs tordus, oiseaux sinistres, branches grises.

Au milieu se tient un homme très séduisant, aux larges épaules et aux cheveux blonds qui lui arrivent au menton.

Leo Falkirk.

Chapitre 43

— Leo ! s'exclame Davina. Elle est là ! Ta partenaire est là !

Un silence. Puis un cri qui me fait sursauter.

— Yeeeeeah ! Enfin !

L'homme descend d'un bond de la scène et atterrit avec souplesse dans la fosse. Il s'avance vers moi.

Waouh. Leo Falkirk. Le vrai Leo Falkirk. Celui que j'ai vu dans des films.

Même si le visage de Marc hante mon esprit, c'est impossible de ne pas remarquer à quel point Leo est séduisant. Il est grand, baraqué, avec des bras solides dont les muscles saillent sous un tee-shirt blanc de surfeur, et de longues jambes sous son jean délavé. Ses cheveux dorés par le soleil sont rabattus derrière ses oreilles.

J'ai vu quelques-uns de ses films. Il joue en général des canailles sexy dans des comédies romantiques, et si son charme n'égale sans doute pas celui de Marc, il n'en demeure pas moins très attirant.

Il me serre la main avec empressement.

— Hey ! C'est un plaisir de vous rencontrer.

Il a l'accent texan typique, et une voix chaude comme du sirop d'érable.

— J'ai hâte que vous soyez ma dulcinée ! poursuit-il avec un sourire malicieux. Sur scène, bien sûr. J'ai entendu dire qu'à la ville, vous aviez déjà un prince charmant. Et que c'est d'ailleurs ça qui doit nous apporter un paquet de publicité.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Alors, comment ça se passe avec M. Blackwell ?

Il n'a toujours pas lâché ma main, et je finis par l'ôter moi-même. Leo enchaîne sans me laisser le temps de répondre :

— Il était la star d'un de mes premiers films, vous savez ? Jouer avec lui... c'était quelque chose.

— Vous jouiez un personnage secondaire ?

Leo éclate de rire.

— Si l'on peut dire. J'étais le surfeur qui patientait dans la salle d'attente. Vous vous souvenez ?

— Non, réponds-je en souriant.

— C'était un rôle de figurant, mais j'étais très content de l'avoir obtenu. Enfin, « content » n'est pas vraiment le mot. Fou de joie. J'ai appelé tous mes amis pour le leur dire, et mes parents ont fait une grande fête. Ils n'arrivaient pas à croire que leur petit garçon allait apparaître dans un film hollywoodien. Ils n'y croient toujours pas, j'ai l'impression, ajoute-t-il avec un grand sourire. Et moi non plus, au fond. Un jour, tout ça se terminera, mais j'ai bien l'intention d'en profiter tant que ça

durera. Et donc, je me souviens très bien de Marc. C'était un type bien. Très secret, peu bavard... mais quand il parlait, tout le monde l'écoutait.

— Ça ressemble bien à Marc.

— À la fin du tournage, il a invité tout le monde à une *champagne party* dans un restaurant chinois extraordinaire. Vraiment tout le monde – les cascadeurs, les costumiers, même les figurants insignifiants comme moi. Je n'avais jamais été invité à une telle fête, et je n'arrivais pas à croire qu'une star telle que Marc puisse tenir compte de mon existence. Je n'ai jamais oublié ça. La presse ne parle jamais de ce genre de choses... mais j'imagine que vous le savez.

— On commence à répéter tout de suite ?

— Yep.

La nuit dernière, j'ai eu le temps de me faire une bonne idée du script. Je n'ai pas réussi à mémoriser tout ce que Davina souhaitait, mais il me semble que j'en sais déjà pas mal. Ce matin, nous devons répéter la scène douze, celle où la Bête fait visiter son château à la Belle. Leo et moi testons quelques dialogues, et je m'aperçois vite que notre duo fonctionne bien. Il a un caractère facile, et il joue en y mettant toute son âme, comme moi.

Mais lorsqu'il me propose d'essayer une chanson, ma bouche devient soudain sèche.

— Je ne suis pas sûre d'être prête, dis-je.

— Allez, on tente le coup ! Davina est dehors, en train de passer des coups de fil, ajoute Leo en indiquant la porte du pouce. Autant voir ce que ça donne. Et si je peux chanter, je suis certain que toi aussi.

— Où est-ce que tu as appris à chanter ?

— Tu me promets de ne le répéter à personne ?

— Promis.

— À la chorale du lycée.

J'éclate de rire.

— Et toi ? reprend Leo.

— Je n'ai quasiment aucune formation. J'ai été très surprise qu'on me propose le rôle.

— Je suis sûr que tu te débrouilleras très bien. Il faut juste de l'entraînement.

Il descend de scène, et une mélodie féerique s'élève quelques instants plus tard dans la salle. Je la reconnais sans difficulté.

— Davina m'a envoyé le MP3 hier, dis-je. Mais... cette version a l'air un peu différente.

D'un bond, Leo remonte sur scène.

— Les arrangements ont été retravaillés par Geraldine Jones. J'aime beaucoup ce qu'elle fait. Comment se fait-il que tu n'aies jamais appris à chanter ?

— Je n'ai jamais osé vraiment me lancer. La musique m'intimide.

— On essaie ?

— Oui, je t'en prie, dis-je en prenant une grande inspiration et en secouant les bras. OK. Je suis prête.

Leo relance le morceau du début, et je m'éclaircis la gorge.

Je chante les premières lignes : « Perdu dans ce château, mon cœur tremble de peur... » Puis ma langue trébuche sur la ligne suivante : « Je suis comme un oiseau en cage. »

Ma gorge se noue, et je lève une main à ma bouche. Les larmes jaillissent sans que je puisse rien faire et je les balaie d'un revers de main rageur, furieuse contre moi-même.

— Je suis comme un...

J'essaie, mais je suis incapable de terminer cette phrase. D'autres larmes viennent mouiller mes yeux, et je fuis la scène pour chercher désespérément des mouchoirs dans mon sac. Mais le contenu de ce dernier est en tel désordre que je ne trouve qu'un paquet de chewing-gums, quelques pièces de monnaie, un carnet de notes usé et une plaquette de chocolat.

— Hey ! Ça va ? m'interpelle Leo, qui a couru derrière moi. Tu te débrouillais très bien. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Chapitre 44

Je secoue la tête.

— Rien. C'est juste... cette phrase. J'ai du mal à la prononcer.

— Il y a des chansons qui remuent beaucoup d'émotions, hein ?

Je hoche la tête.

— Hey... on va faire une pause.

— Bonne idée.

Nous nous asseyons au cinquième rang, et Leo étend ses jambes sur le dossier de devant. Nous sommes à quelques mètres seulement de la scène, et le décor est magnifique vu d'ici. Tous ces arbres sombres et décharnés, comme dans un conte de fées gothique... C'est un peu flippant, mais j'aime ça.

— Tu t'en es très bien sortie, dit Leo. Tu as une très jolie voix.

— Merci. Je sais que je n'ai pas beaucoup de puissance vocale, mais peut-être qu'avec de la pratique... Il faut que j'en parle à Denise Crompton. Elle m'aidera.

— Denise Crompton ? *La* Denise Crompton ?

— Elle enseigne à l'Ivy Drama College.

Leo se frappe le front.

— Bien sûr ! Elle et Marc sont de grands amis, n'est-ce pas ?

Bon sang... je venais juste d'arrêter de pleurer, et les larmes ressurgissent sans prévenir.

— Je n'aurais pas dû dire ça ? reprend Leo en haussant les sourcils avec perplexité. C'est... parce que j'ai mentionné le nom de Marc ?

Je sais que mon silence en dit long, mais je n'arrive pas à faire sortir un son de ma gorge.

— Vous vous êtes disputés, c'est ça ?

Son visage est devenu sérieux. Je me mords les lèvres.

— Nous sommes... c'est un peu compliqué en ce moment.

J'entends un toussotement dans mon dos, et je découvre que Davina se tient à quelques pas derrière nous.

— Compliqué ?

— Oh ! Davina.

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement par *compliqué* ?

— Nous... Nous devons discuter de certaines choses.

— Mais vous êtes toujours ensemble ? aboie la réalisatrice.

— Je crois, mais... je ne peux pas en être complètement sûre.

— Vous n'en êtes pas *sûre* ? lance Davina en me foudroyant du regard. Sophia, sans Marc, vous n'êtes personne. Vous comprenez ça, j'espère ? Si votre relation est terminée, vous ne nous êtes plus

d'aucune utilité.

— Je ne sais pas quoi vous dire, dis-je, mortifiée. Je ne peux pas vous garantir que notre relation va continuer. Je comprendrais très bien que vous ne vouliez plus de moi... Je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper.

— Hey, intervient Leo en posant une main sur mon épaule. On se calme. On avait besoin d'une actrice principale, et on en a une. Où est le problème ?

Un pli soucieux apparaît sur le front de Davina.

— Elle est... Écoute, Leo, je ne veux pas être blessante, mais si nous avons fait appel à elle, c'est uniquement pour la publicité. À quoi sert-elle si elle ne peut plus nous l'apporter ?

— Tu n'as pas lu les articles ? répond l'acteur. Elle a été choisie parmi les milliers de candidats qui postulaient pour entrer à l'Ivy College. Tu peux en conclure que c'est une bonne actrice, et on a eu beaucoup de chance de trouver quelqu'un au dernier moment. Tu as passé toute la matinée au téléphone, et tu as fait chou blanc, je me trompe ?

Davina lève ses doigts aux ongles rouges à son front.

— Tu ne comprends pas, Leo. Dans notre cas, la communication est le nerf de la guerre. Sans publicité, on crève. Il faut qu'on trouve quelqu'un d'autre. Dernier moment ou pas.

Elle s'éloigne en direction de la scène et commence à tapoter quelque chose sur son smartphone.

— Merci de m'avoir soutenue, dis-je à Leo. Dire que je voulais prendre les bonnes décisions...

— Les bonnes décisions ?

Je secoue la tête.

— Oh... laisse tomber.

Leo se penche un peu vers moi. Ses yeux verts sont doux et amicaux.

— Tu peux me parler, Sophia. Je ne suis pas Davina. Je n'irai pas vendre une histoire sur toi. Tu penses avoir fait une erreur, c'est ça ?

— Peut-être. Marc pensait que je ne devais pas accepter ce rôle. Alors j'ai voulu lui montrer...

— Lui montrer qu'il avait tort ?

— Ça ne te paraît pas puéril ?

— Non. C'est un choix très compréhensible pour établir une relation sur de bonnes bases.

— Je suppose que ça n'a plus d'importance, maintenant... Je suis juste désolée d'avoir mis Davina dans l'embarras.

Leo entoure mon épaule de son bras.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Elle est moins terrible qu'elle en a l'air. Au début, elle me détestait, et maintenant elle veut m'inviter aux seize ans de sa fille. Bref... De toute façon, j'ai une idée.

— Vraiment ?

— Yep. Pour donner à Davina toute la publicité qu'elle cherche.

Le bras de l'acteur est tiède. Réconfortant. Je me demande ce que penserait Marc s'il nous voyait en ce moment, et mon estomac se noue de nouveau. Je me penche en avant.

— Quel genre de publicité ?

Une lueur maligne brille dans les yeux de Leo. Il est vraiment très mignon, dans le genre bronzé et *boys band*. Il faut vraiment que j'arrange une rencontre avec Jen.

— Tu vas voir, répond-il. Et tu as vraiment des yeux extraordinaires. On te l'a déjà dit ?

— Oh... (Je baisse les yeux, embarrassée.) Merci.

— Pas la peine d'être si modeste avec moi, je ne fais que constater la vérité. Attends-moi ici, ajoute-t-il en se levant pour remonter l'allée. Hé, Davina ! Hey !

Chapitre 45

— Oui, Leo ? répond Davina avec un sourire mielleux.

— J’ai réfléchi, répond l’acteur en m’adressant discrètement un clin d’œil. Tu veux de la publicité, c’est bien ça ?

— Oui.

— Alors que penserais-tu de ça ? Je sors du théâtre avec Sophia pour aller prendre un café. La presse nous voit, et nous mitraille de flashes. Le moulin à rumeurs commence à tourner. *Leo Falkirk et sa partenaire, très proches*. Et l’affaire est dans le sac. Présence en couverture de la presse people assurée.

Davina tapote pensivement le dossier d’un siège.

— Je suppose que ça peut marcher. C’est une option. D’autant que les choses ne se présentent pas au mieux pour trouver une remplaçante – à croire que toutes les actrices en vue sont en cure de désintox, cette année ! OK, très bien. Essayez ça. J’ai déjà signalé à la presse que Sophia était là.

Leo se tourne vers moi et esquisse ce sourire canaille qui lui attire tant de succès dans les comédies romantiques.

— Tu vois ? C’est réglé.

Je me mordille le pouce.

— Tu es sérieux ? Tu veux vraiment qu’on aille volontairement se jeter dans la gueule des paparazzis ?

— Yep. Bienvenue dans le monde du show-business.

— Mais... (Je repense à Giles Getty.) Ce n’est pas un peu dangereux ?

— Quand le vin est tiré, il faut le boire... Regarde les choses de cette façon : quelle autre option avons-nous ? J’ai besoin d’une partenaire de scène. Davina a besoin de publicité. Et tu as besoin de montrer à Marc de quoi tu es capable. Tu n’es pas d’accord ?

Tandis que Leo et moi nous dirigeons vers les portes vitrées du théâtre, mes pieds deviennent lourds.

— Tu es vraiment sûr de ce que tu fais ? je demande à l’acteur.

— Trop tard pour changer d’avis, de toute façon. Ils nous ont déjà vus.

Dans la direction qu’il m’indique, je vois une meute grouillante de photographes.

— Je suppose que Davina a dû les appeler dès l’instant où elle t’a vue arriver, dit Leo. Tu as de quoi être fière. Je n’intéresse pas assez la presse pour rameuter autant de photographes.

— Oh, mon Dieu, dis-je en m'accrochant à son bras. Qu'est-ce qu'on fait ? On ne peut pas avancer au milieu d'eux !

— Pourquoi pas ? Tout ce qu'ils veulent, ce sont des images.

— C'est juste que... je ne suis peut-être pas prête pour ce genre d'épreuve. Pas encore.

— Allez, viens. Tu vas vite t'y habituer. Ils ne sont pas si terribles.

— De ton point de vue, peut-être. Tu as vu les histoires qu'ils ont écrites sur moi ?

Je scrute la foule des paparazzis qui se bousculent les uns les autres et projettent leurs perches à caméras dans tous les sens en criant.

Leurs exclamations sont audibles à travers la porte vitrée.

« Sophia, Sophia ? Est-ce vrai que Marc vous attache, Sophia ? Est-ce qu'il aime vous dominer ? Vous lui obéissez en tout ? Sophia, où est Marc en ce moment ? Il sait que vous êtes avec Leo ? »

— Ils n'ont aucune pitié, souffle l'acteur. N'aie pas peur. Ils reculeront dès que nous sortirons.

— Tu en es sûr ?

— Quasi sûr. Et il n'y a qu'une seule manière d'en avoir le cœur net.

Il ouvre la porte, et nous faisons un pas à l'extérieur.

Les cris redoublent d'intensité, et je plaque mes mains sur mes oreilles. C'est trop. Trop intense. Tout bouge dans tous les sens, et j'ai envie de fuir tout de suite pour me réfugier à l'intérieur.

Je prends conscience que les portes se ferment derrière nous, et qu'on nous aspire vers l'avant. J'agrippe désespérément le bras de Leo.

— Eh... pas de panique, me chuchote-t-il. Joue le jeu quelques minutes, et on retourne à l'intérieur.

Il passe un bras autour de mes épaules, et je lâche brusquement son biceps.

Je sais que c'est uniquement pour obtenir un coup de pub. Je le sais. Il faudrait simplement que je joue la comédie, mais tout sonne faux. La seule personne qui devrait me tenir ainsi, c'est Marc.

Je recule d'un pas et me dérobe à son bras, mais j'oublie que nous nous trouvons sur un escalier ; je trébuche, bascule en arrière, et ma main agrippe une veste en cuir. Quelqu'un me relève, et on me pousse en avant au milieu la meute.

Des mains m'attrapent de toutes parts ; des appareils photo s'avancent jusque sous mon nez. J'essaie de protéger mes yeux des flashes, mais très vite ma vision se brouille.

Avant d'avoir eu le temps de comprendre, je suis noyée au milieu des paparazzis. J'entends Leo crier mon nom.

— Leo ! réponds-je à mon tour, mais je ne vois rien d'autre que les photographes.

L'un d'eux domine les autres de sa taille, il a des favoris et des cheveux bruns.

Oh, Seigneur.

Giles Getty.

Il est encore à quelques pas de moi, mais il écarte ses confrères à coups de coude pour se rapprocher.

Son visage exprime un mélange de furie et de triomphe, et sa mâchoire est bizarrement tordue.

Une main agrippe le col de mon sweat-shirt, et mes cheveux se coincent dans quelque chose – peut-être une fermeture Éclair, je n'en suis pas sûre. Je me débats et me tortille en voyant Getty se frayer inexorablement un chemin vers moi.

Le journaliste brandit son appareil et mitraille mon visage terrifié. Il a l'air amusé. Excité. L'idée d'être à la merci d'un tel homme me fait horreur.

J'essaie de me couvrir le visage, mais je perds à nouveau l'équilibre. Mes cheveux se décoincident et je trébuche en avant sur le trottoir.

C'est la chute. Je ferme les yeux en voyant le sol s'approcher. Mais le choc ne se produit pas. Au lieu de ça, quelqu'un me soulève en me saisissant sous les aisselles.

J'ouvre les yeux, et découvre le regard d'azur froid de Marc Blackwell.

Chapitre 46

Les flashes crépitent de toutes parts, mais les paparazzis reculent. Ils gardent leurs distances. Quelque chose, chez Marc, impose l'obéissance chez autrui – et l'expression de son visage est claire : débarrassez le plancher.

Une sombre lueur hante son regard bleu, ses pommettes semblent plus marquées que d'habitude, et la ligne de ses sourcils est presque horizontale. J'ai l'impression qu'il pourrait pétrifier les gens rien qu'en les regardant.

Je vois le ciel éblouissant au-dessus de moi, et les façades qui tournoient pendant que Marc me porte à travers la foule. Ses bras sont si forts... Il ploie un peu les genoux, et je découvre la carrosserie luisante et noire de sa limousine.

Les portières claquent. Marc me dépose, allongée, sur la banquette. La lumière éblouissante disparaît, et la limousine démarre.

Je me redresse, appuyée sur un coude, et ôte mes chaussures de la banquette en cuir. Marc est assis juste en face de moi. Il me regarde.

— Merci de m'avoir sortie de là, dis-je. C'était... c'était terrifiant.

— Tu peux m'expliquer à quoi tu jouais ? répond-il en collant les poings l'un contre l'autre d'un geste rageur.

Ses articulations sont blanches, et on distingue nettement les fines cicatrices qui les constellent.

Une fois assise, j'époussette mes cheveux d'une main tremblante.

— On... Leo a pensé... que ça pourrait faire de la publicité à la pièce.

— *Leo* a pensé ?

Le regard de Marc est devenu noir.

— C'était une comédie. Rien de plus.

— Il te tenait par l'épaule.

Sur son cou, je vois ses tendons saillir.

— Oui, mais... enfin, pas vraiment. J'ai voulu me dégager, et c'est comme ça qu'on a été séparés.

— Qu'est-ce que tu fichais là-bas ? Au théâtre ?

— Je... je répétais.

— Tu *répétais* ?

— Oui. J'ai accepté le rôle.

Une étincelle de colère scintille dans les yeux de Marc.

— Tu vois maintenant pourquoi c'était une mauvaise idée ?

Et voilà, c'est reparti.

— Je sais que ce que je viens de faire est stupide. C'était une erreur. Mais prendre le rôle...

— Ne t'obstine pas à me contredire, Sophia.

Je prends une longue inspiration, puis expire. Le ronronnement de la voiture me calme un peu, mais mes mains tremblent toujours.

— Ce n'est pas de l'obstination.

— Tu ne vois donc pas à quel point ton comportement était stupide ?

— Sortir devant le théâtre, oui, c'était stupide. Mais... tu n'as jamais commis d'erreurs ?

— J'ai commis un paquet d'erreurs. Quand je n'avais personne pour me guider, ajoute-t-il d'une voix plus douce. Laisse-moi te ramener chez moi. Ou au moins sur le campus.

— Comme ça, tu pourras me garder comme un oiseau en cage ?

Marc lâche un petit rire.

— Un oiseau *parfaitement en sécurité*.

Je tourne la tête vers la vitre. Londres est très belle, aujourd'hui. Nous traversons un quartier résidentiel, et les trottoirs sont couverts de feuilles mortes rouges et orangées.

Je soupire.

— Qu'est-ce qui se passera, tu crois, si je laisse tomber ce rôle et qu'on s'en va tous les deux vers le soleil couchant ?

— Tu seras en sécurité.

— Mais serai-je heureuse ?

Il y a de la douleur dans le regard de Marc. Je sais que je lui ai fait mal.

— Je ne suis pas en train de dire que tu ne me rends pas heureuse, reprends-je. Mais... si je décline finalement le rôle, ça se résumera toujours à « Marc sait mieux ce qui est bon pour toi ». Tu ne respecteras jamais mes décisions. Je suivrai toujours tes directives.

— Et c'est une si mauvaise chose ?

— Oui. Je veux être avec toi, mais je veux te montrer que je suis capable de faire mes propres choix, et que ces choix peuvent me faire avancer. OK, je viens de faire une chose vraiment stupide. Mais j'apprends. Et si tu ne me laisses pas apprendre, il n'y a pas d'avenir pour nous.

— Je ne peux pas rester sans rien faire et te regarder te mettre en danger. Je veux que tu abandonnes ce rôle.

— Marc, je ne peux pas vivre comme ça. En faisant toujours ce que tu me demandes. Je suis un être humain, pas un jouet.

— Je t'ai déjà donné l'impression que tu étais un jouet ?

— C'est... quelque chose que m'a dit Giles Getty.

— Oh, *vraiment*. Et tu préfères suivre les conseils de ce type plutôt que les miens ?

À présent, c'est de la fureur que je lis dans son regard. Son torse enfle, comme s'il respirait trop vite.

— Je n'ai pas spécialement envie de suivre les conseils de quelqu'un. Je veux vivre ma propre vie. Et j'ai envie de tenter ce rôle – c'est une opportunité incroyable.

— Maintenant que nous sommes apparus au grand jour, tu es en danger. J'ai besoin de te protéger. Je ne peux pas rester inactif.

— Pourquoi ça se passerait forcément mal ?

— Ça se passera mal. Je le sais. Tu seras en permanence exposée aux yeux du public. Là où Getty peut t'atteindre.

— Non. Je serai à l'intérieur d'un théâtre. Marc, nous devons former un couple. Le professeur et l'étudiante, c'est fini. Tu n'as pas à fixer les règles.

— Ah non ? Ça n'a pas l'air de te déranger tant que ça dans une chambre à coucher.

— C'est différent, dis-je en rougissant. Si tu as besoin de me dominer *en permanence*, ça ne marchera pas.

— Sophia, je veux juste garantir ta sécurité. Soit tu acceptes ça, soit...

— Soit ?

— Ce sera terminé entre nous.

Chapitre 47

Oh, ces quelques mots... Ils me font plus mal qu'aucune phrase que j'aie jamais entendue dans ma vie.

— Terminé ? balbutié-je. Tu es en train de me dire que si je ne laisse pas tomber le rôle, tu romps avec moi ?

Marc détourne les yeux vers la fenêtre. Je ne peux pas voir son expression.

— Si nous ne sommes plus ensemble, la presse te laissera tranquille. Je peux assurer ta sécurité au moins de cette façon.

— Tu ferais vraiment ça ? Si je refuse de suivre tes directives, tu mettras un terme à notre relation ?

— C'est le seul moyen qu'il me reste pour te protéger.

— Je ne peux pas abandonner cette pièce, dis-je. J'ai déjà dit oui. Ça reviendrait à mettre des tas de gens dans l'embarras.

— Alors, nous ne pouvons pas être ensemble.

Il ne me regarde toujours pas.

— Hein ? Tu... tu ne peux pas penser ça.

— Si. C'est ce que je pense. Je dois prendre en compte ta sécurité avant tout.

— Arrête la voiture.

Marc secoue légèrement la tête.

— Pas ici.

— Arrête la voiture !

Cette fois, j'ai crié. Je bondis en avant pour frapper sur la vitre teintée qui nous sépare du chauffeur. Le panneau coulisse, et je vois apparaître la tête de Keith.

— Il y a un problème ?

— S'il vous plaît, Keith, voulez-vous bien vous arrêter ?

— Bien, mamzelle. Je vais me garer.

Je refuse de regarder Marc tandis que la limousine ralentit.

— Sophia... attends !

J'actionne la poignée de la portière et pose le pied sur le trottoir. Les bâtiments semblent tourner autour de moi, et je me sens minuscule et très seule.

— Sophia.

Je me tourne enfin.

— Veux-tu bien, *s'il te plaît*, remonter dans cette voiture ?

— Pourquoi ? À quoi ça rime ?

— Je veux au moins m’assurer que tu rentres sans incident au campus.

— Je ne rentre pas au campus. Je retourne au théâtre. Pour répéter. Je t’en prie, Marc... ne rends pas les choses plus dures qu’elles ne le sont déjà.

Cette phrase semble l’atteindre. Il fait un pas en avant, puis recule, hésitant, une main passée dans ses cheveux.

— Je... Crois-moi, Sophia. Je n’ai jamais voulu que tu souffres. Je n’ai jamais voulu ça, pour toi. La dernière chose que j’aurais souhaitée était de te mettre en danger.

Je déglutis.

— Je sais. Mais je suppose que notre relation ne peut pas marcher dans le monde réel.

Je ne pense pas ces mots. Je les ai seulement prononcés parce que je veux que Marc me contredise. Qu’il me dise que j’ai tort.

Mais il n’en fait rien.

— Je ferai savoir à mon équipe que notre relation a... pris fin.

Marc contemple le trottoir un moment, puis fait volte-face et monte dans la voiture.

Ouch.

Je porte une main à mon ventre, l’autre à ma bouche. Je n’arrive pas à croire qu’il vient de dire cela. J’ai envie de lui crier d’attendre. De lui dire que je suis désolée, que je ferai tout ce qu’il voudra si ça peut nous permettre d’être ensemble. Mais je sais que je ne peux pas. Les larmes me brûlent les yeux.

En entrant dans la voiture, il se tourne une dernière fois vers moi.

— Laisse-moi juste te conduire au campus. Accorde-moi au moins ça.

Je secoue la tête, les joues mouillées de larmes.

— Si c’est vraiment terminé, nous ne pouvons pas faire ça.

— Alors prends un taxi.

— J’ai envie de marcher, dis-je en aspirant désespérément une goulée d’air.

Les poings de Marc sont serrés, et ses joues se sont creusées.

— Tu ne comprends pas ? Je veux juste que les paparazzis te laissent tranquille. Ça n’arrivera jamais si nous restons ensemble.

— Le choix n’a pas l’air si dur à faire, pour toi, dis-je en essuyant mes joues d’un revers de la main.

— Monte avec moi. S’il te plaît.

— *Non !*

Je me détourne de lui et me mets à courir sur le trottoir. Au bout d’une rue étroite, je débouche sur une large avenue commerçante qui grouille de monde, et me mêle à la foule. Je tremble et je pleure, et tout le monde me regarde, mais c’est le cadet de mes soucis.

Chapitre 48

Le maelström de douleur dans ma poitrine s'étend. C'est fini. Nous venons de rompre. Avant d'avoir vraiment eu le temps de commencer quoi que ce soit. Marc avait raison depuis le début.

Je continue à courir, assez vite et assez loin pour être certaine qu'il ne peut plus me suivre. Enfin, mes pas ralentissent et mes larmes cessent. Je me rends compte à quel point j'ai froid – quand je suis sortie du théâtre avec Leo, nous ne portions pas nos manteaux.

En frictionnant sans y penser mes doigts bleuis, je me mets à marcher au hasard. Les passants sont juste préoccupés par leurs soucis quotidiens, ignorant qu'un pan de ma vie vient de s'effondrer.

J'erre à travers les rues pendant un long moment. Plusieurs heures. Je passe devant des restaurants et des fast-foods, qui s'emplissent à mesure qu'approche l'heure du déjeuner. Je me sens totalement engourdie. Je pense d'abord que c'est à cause du froid, puis je comprends que cette sensation provient de l'intérieur de ma poitrine. Ça provient de mon cœur.

Brusquement, le Tottenham Theatre se dresse juste devant moi. Je n'ai aucune idée du chemin que j'ai pris pour y arriver. Ai-je volontairement suivi cette direction ? Je ne m'en souviens plus.

Il n'y a plus aucun photographe devant, et l'intérieur semble noir et vide.

Je pousse la porte. Elle est verrouillée.

Hein ?

Je me tourne vers la rue, et vois les passants et les touristes qui vaquent à leurs occupations. Tout d'un coup, mon téléphone vibre, et je le tire de ma poche. J'ai cinq appels manqués de Marc, et un SMS de Davina.

ILS ONT LA PHOTO ! En Une du *Daily Sport* demain matin. Trop compliqué de travailler au Tottenham. Marc Blackwell nous a proposé relocalisation au Queen's Theatre, sur le campus de l'Ivy College. La sécurité sera garantie. On se voit là-bas. Davina.

J'en reste bouche bée. J'ai peine à y croire.

Je compose le numéro de Marc en arpentant avec nervosité le macadam. Il répond à la première sonnerie.

— Sophia.

— Tu as déplacé la pièce à l'Ivy College ?

— J'ai pensé que ce serait une bonne idée, provisoirement. Mon équipe de com' laissera filtrer demain la nouvelle de notre séparation, mais il faudra encore quelques semaines avant que les journalistes lâchent l'affaire. Ils vont encore te traquer pendant un moment. Sur le campus, tu seras en sécurité, et ce sera plus pratique pour tes études.

— Merci, dis-je d'une voix hésitante. Je... j'apprécie ton geste.

Je brûle d'envie de l'entendre dire autre chose. Qu'après tout, nous pouvons nous remettre ensemble.

Mais il ne prononce pas les mots que j'attends.

— Je ne t'importunerai pas sur le campus. Tu continues ta vie, je continue la mienne. Ce sera comme si notre relation n'avait jamais eu lieu.

Jamais eu lieu.

Un nœud se forme dans ma gorge, et j'ai soudainement la nausée.

La communication se coupe.

Chapitre 49

Le Queen's Theatre. L'Ivy College. Là où Marc et moi avons échangé notre premier baiser. Mes jambes tremblent lorsque je franchis le seuil.

C'est vraiment très étrange de voir Davina et Leo sur la scène. Ils ont l'air à la fois chez eux, et... pas vraiment. Bien sûr, ils sont à l'aise dans n'importe quel théâtre, mais ce théâtre est différent.

— Sophia ! m'interpelle Davina de sa voix haut perchée. En scène, et tout de suite ! On a déjà perdu assez de temps comme ça.

Des images s'imposent à mon esprit alors que je grimpe sur l'estrade. Le beau visage de Marc et son corps puissant. Nous deux, balayés par la force d'un baiser qui n'aurait jamais dû avoir lieu.

— On se dépêche ! crie Davina.

C'est comme si je revivais les émotions du baiser tout en me dirigeant vers Leo. Marc, si sombre et intimidant, si séduisant et si sauvage. Moi, enserrée dans ses bras, perdue et émerveillée.

— Hey, me salue Leo en me prenant le bras. Désolé pour tout à l'heure. Tu étais à côté de moi, et l'instant d'après... *pouf* !

— Je crois que j'ai glissé. C'est comme ça qu'on a été séparés.

— Ne me lâche pas d'une semelle, la prochaine fois. Mais au moins, ils ont eu leurs photos. On sera dans tous les magazines people demain.

— Je crois qu'ils ont même eu plus que ce qu'ils espéraient, dis-je en pensant au moment où Marc m'a portée à travers la foule.

— OK, nous interrompt Davina. On commence. Tout de suite. Scène douze, la Bête fait visiter son château à la Belle. Allons-y.

Je fouille ma mémoire pour me souvenir des répliques. Mon cerveau est complètement hors d'usage.

— Non, non, non ! s'écrie Davina en m'attrapant par le bras. Pas ici. Là-bas. La Bête doit appeler la Belle.

Un silence.

— Réplique ! crie Davina.

— Oh... désolée. Je n'avais pas compris que vous vouliez que je commence déjà.

Elle lève les yeux au plafond.

— Nous avons affaire à une amatrice, Leo – c'est toi le professionnel. Tu vas commencer. Mlle Rose semble avoir des difficultés à s'exprimer.

— Je n'ai pas...

— Réplique !

Leo me lance un regard d'excuse, avant de commencer à jouer son texte.

— De ce domaine, vous êtes maintenant la maîtresse, dit-il en s'inclinant quasiment jusqu'au sol.

— Je n'ai nul désir de l'être, réponds-je. Seulement celui d'être libre.

— Stop, stop ! nous coupe Davina. Sophia, je veux de l'émotion. Montrez-moi vos tripes.

En deux lignes ?

J'essaie à nouveau, mais elle m'interrompt aussitôt.

— Bon sang, c'est la première fois que vous montez sur scène ? Il me faut de la grandeur. De l'audace. Vous êtes complètement à la masse, ma pauvre fille.

Les répétitions continuent ainsi, avec Davina qui critique le moindre de mes gestes.

Leo, quant à lui, reçoit tous les éloges. Elle ne lui trouve aucun défaut.

Lorsque arrive la fin de la journée, je suis épuisée, et malheureuse. Je n'en peux plus de subir des critiques, et Marc me manque de façon presque insupportable.

D'habitude, j'adore être sur scène. Je suis capable d'oublier toutes mes angoisses, lorsque je joue. Mais aujourd'hui, c'était l'enfer. Il faut que ça s'améliore.

— OK, aboie Davina. On va bientôt s'arrêter. Terminons juste par une chanson. Sophia. « Forever and You ». Montrez-moi ce que vous valez là-dessus.

Oh, non. La chanson de l'oiseau.

Fais-le, Sophia. Il faut le faire.

Davina lance la musique. Je me tapote la poitrine, lève le menton, et prends une grande inspiration.

Je commence à chanter, et ça se passe à peu près bien. Rien d'extraordinaire, mais ça va. Je trébuche un peu sur la phrase concernant « l'oiseau en cage », mais je me reprends vite.

— Atroce, commente Davina. C'était atroce. On aurait dit un karaoké en fin de soirée arrosée. Et la ligne sur cet oiseau en cage... vous l'avez complètement massacrée.

Je me raidis.

— Davina, je suis en train d'apprendre, d'accord ? Je ne suis pas une grande star hollywoodienne comme Leo. Je n'ai pas joué dans des centaines de films. Je suis jeune, inexpérimentée. Mais je sais travailler dur, et je ferai tout pour avoir le niveau.

— J'espère juste que vous y arriverez vite, persifle mon interlocutrice. Ou cette pièce va être un vrai four.

Je repense aux articles parus dans la presse. Les paparazzis auront un boulevard devant eux si le public se met à me haïr. Je veux être à la hauteur. Aussi bonne que possible. Mais rien de ce que je fais ne semble jamais trouver grâce aux yeux de Davina.

Je croise son regard, et je perçois tout l'ennui que je lui inspire.

— On devrait peut-être s'arrêter là, dis-je en tordant une mèche entre mes doigts.

Davina hausse ses sourcils épilés.

— Je suis du même avis. Débarrassez le plancher. Allez vous entraîner. Et Dieu fasse que vous soyez meilleure demain.

Chapitre 50

Je quitte le théâtre quasiment en larmes. Je m'en veux de réagir de manière si émotionnelle, mais je me sens piégée. C'est horrible d'être réprimandée sans relâche par Davina mais... elle a peut-être raison. Je ne suis pas une professionnelle. Je n'ai jamais joué dans une véritable production. Leo a tellement plus d'assurance que moi !

Je demeure un moment perdue dans mes pensées, jusqu'à ce que...

Oh, je n'y crois pas !

Tanya est juste devant moi. Elle m'attend, assise sur un banc, enveloppée dans une grande doudoune, une écharpe blanche autour du cou. Tom est juste derrière elle, son fauteuil calé sur la pelouse. Il est plus extravagant que jamais, coiffé d'un chapeau haut de forme et vêtu d'une veste de smoking sur un tee-shirt rose.

— Tanya ! Tom !

Je n'aurais pas imaginé être un jour aussi heureuse de voir mes amis. Je m'élance vers eux.

— Qu'est-ce que vous faites ici, dans le froid ?

— On t'attendait, répond Tanya avec un grand sourire.

Je les étreins chaleureusement tous les deux.

— Ça me fait tellement plaisir de vous voir. Tellement plaisir. Comment avez-vous su que j'étais là ?

— Tom a des talents de fouineur, dit Tanya. Il a entendu parler à la réception des préparatifs pour recevoir l'équipe du Tottenham Theatre. Nous avons deviné le reste. Alors ? Comment ça se passe ?

Je laisse échapper un long soupir.

— Pas très bien. Davina Merryweather me déteste. (Je m'assieds à côté de Tanya et plonge la tête dans mes mains.) Pour le moment, c'est quasiment un enfer.

— Je suis content de l'apprendre, dit Tom. Nous aurions été très jaloux si tu nous avais dit que tout se passait à merveille.

— J'ai été un peu jalouse, admet Tanya. Je trouvais injuste qu'on te propose un rôle aussi important seulement à cause de Marc. Mais ne t'inquiète pas. J'ai dépassé ça.

— Je ne t'en veux pas, dis-je. C'est injuste. Et Marc ne voulait pas que j'accepte le rôle. Il pensait que c'était trop dangereux. Et il avait peut-être raison.

— M. Blackwell était d'une humeur massacrant pendant le cours de cet après-midi, commente mon amie. Pas de petites blagues. Le boulot, rien que le boulot. Il m'a presque trucidée quand il a vu que je griffonnais des trucs sur mon cahier. Je n'y peux rien si j'ai du mal à rester concentrée très longtemps ! Je suis une créative. La rêverie fait partie de nos atouts.

— Parle pour toi, rétorque Tom. Je suis une personne extraordinairement organisée et concentrée.

Nous éclatons tous de rire.

— Alors... vous l'avez vu aujourd'hui ? dis-je d'un ton hésitant.

Tanya retrouve immédiatement son visage sérieux.

— Oui. Et il faisait une tête de six pieds de long, si tu veux tout savoir. J'imagine que c'est toujours tendu entre vous deux.

— Plus que tendu, dis-je. Nous avons rompu.

Mon amie porte la main à sa bouche.

— Oh ! Je suis vraiment désolée.

Tom fait rouler son fauteuil en avant pour pouvoir me tapoter le bras.

— Si vite ?

Je hoche la tête, sentant les larmes réapparaître.

— Comment est-ce possible ? continue le jeune homme. Vous étiez si beaux, tous les deux. Rien qu'avec l'alchimie sexuelle qu'on devinait entre vous, j'aurais parié qu'il y avait de quoi tenir des mois.

— C'est la décision de Marc, dis-je. Il pense que c'est la seule façon de me protéger.

Tanya passe un bras autour de mes épaules.

— Tu sais ce qu'on dit... Un de perdu, dix de retrouvés.

— Tanya, intervient Tom en secouant la tête. Tu sais très bien que c'est la pire chose à dire à une personne qui vient de vivre une rupture.

— Ne t'inquiète pas, dis-je. Il n'y a rien qui puisse me réconforter en ce moment, de toute façon.

Nous entendons un bruit de pas sur le gravier, et je vois Leo s'avancer vers nous.

— Sophia ? dit-il en s'approchant dans la pénombre du soir. C'est toi ?

— Oui, c'est moi.

— J'espérais te rattraper. (Il hoche la tête en direction de Tom et Tanya.) Des amis à toi, je suppose. Enchanté.

— Tom et Tanya, dis-je. Je vous présente Leo Falkirk.

— Nous savons *parfaitement* qui vous êtes, dit Tom en se redressant sur son fauteuil roulant. C'est un honneur de vous rencontrer, ajoute-t-il en esquissant un comique salut de théâtre.

Leo éclate de rire.

— Inutile de s'incliner devant moi. Je n'en vaud pas la peine.

— Bien sûr que si, réplique Tom. Je ne gaspille pas mes saluts pour les premiers venus.

— Hum... Sophia ? dit Leo en me scrutant de ses yeux verts étincelants. La journée a été longue et je me demandais... Tu n'as pas encore mangé ? Tu veux que je t'emmène casser la croûte quelque part ?

— Avec toi ?

— Bien sûr, avec moi, dit-il en m'adressant un sourire à fossettes. Je connais quelques chouettes endroits à Londres. Des endroits interdits aux paparazzis.

Chapitre 51

Je jette un regard à Tom et Tanya. Le visage de cette dernière ne laisse rien paraître, mais Tom sourit comme un idiot.

— Merci, dis-je. Mais je suis vraiment fatiguée. Je vais juste manger un sandwich et aller me coucher.

— Oh ! D'accord. Écoute, je reste sur le campus encore une ou deux heures. Ils m'ont fourni une chambre, et je vais monter prendre une douche. Appelle-moi si tu changes d'avis, OK ? Voilà mon numéro.

Il me tend une carte de visite avec une photo de lui en noir et blanc, tout en muscles et regard sombre.

— Ne fais pas attention à la photo, poursuit-il. C'est une idée de mon agent. On se voit peut-être plus tard, d'accord ?

— D'accord.

Il s'éloigne dans l'allée. Après qu'il a disparu, Tanya me donne un petit coup sur le bras.

— Pourquoi tu n'as pas dit oui ? Tu es aveugle ? Il ressemble à une statue grecque !

— Je... ça ne me semblait pas approprié.

— Tanya, ma chérie, intervient Tom. Tu ne vois pas qu'elle a encore Marc dans la peau ? Ce n'est pas comme si elle pouvait changer ses sentiments en appuyant sur un interrupteur.

— Mais il est si sexy ! réplique la jeune femme.

— Vraiment ? À ce point ? dit Tom en haussant un sourcil.

Elle sourit.

— Pas aussi sexy que toi. Mais sexy quand même.

La main de Tanya s'attarde un moment sur l'épaule de Tom, et soudain, je crois comprendre quelque chose.

— Qu'est-ce qui se passe entre vous deux ?

Mes amis échangent un regard, avant de tourner la tête chacun dans une direction opposée.

— Rien, dit Tanya en écartant discrètement sa main de l'épaule de Tom.

Ce dernier contemple fixement ses genoux.

Le visage si clair de mon amie a viré au rose vif. Je ne crois pas l'avoir jamais vue aussi embarrassée.

Un sourire s'étend sur mes lèvres.

— Est-ce que vous... Il s'est passé quelque chose ? Dites-moi !

Tanya se gratte le cou, et regarde Tom avec insistance.

— Oh, tu nous connais, lâche le jeune homme. La routine, rien de plus. La cafétéria. Le pub. Les cours. La cafétéria. Le pub. Une vie bien dure. Et notre amie Sophia nous manque.

— Vous voulez qu'on aille faire un tour au pub ? dit Tanya en une tentative de détourner la conversation.

— Vous êtes sûrs de n'avoir rien envie de me dire ? je demande.

Ils secouent la tête tous les deux, bien trop vite.

— D'accord. (Je me résous à laisser tomber le sujet.) Le pub, c'est une bonne idée. Mais il faut aussi que j'apprenne mon texte. Promettez-moi de ne pas me laisser trop boire, OK ? Je suis tellement stressée que je pourrais vider deux bouteilles de vin sans m'en apercevoir.

— C'est promis, me répondent-ils d'une seule voix.

Chapitre 52

Le pub du campus n’a rien perdu de son charme, avec ses tonneaux de bois et sa décoration rustique. Un feu crépite dans la cheminée, et la carte propose du vin chaud.

Tom et moi nous installons autour d’une table en bois dans un coin, pendant que Tanya va nous chercher trois verres fumants de vin chaud, avec des bâtonnets de cannelle.

La boisson est réconfortante, et c’est bon d’être de nouveau avec Tom et Tanya – comme au temps où nous découvrions tous les trois l’Ivy College, et où nous n’avions aucun souci en tête.

Tandis que je sirote mon vin, Tanya me lance un regard entendu :

— Regarde qui vient d’entrer.

Je me tourne vers la porte.

— Oh, non.

Cecile et Ryan, bras dessus, bras dessous.

Ryan me lance un bref coup d’œil puis détourne la tête, mais Cecile ne regarde même pas dans ma direction. Elle porte la même tenue que ce matin dans les locaux de GMQ : des bottes de cavalière, un jean et une tunique bleue fluide. Ses cheveux d’une blondeur glaciale sont attachés en chignon élégant ; une coiffure qui accentue les angles de ses pommettes.

— Seigneur, ils ne servent même pas de champagne dans ce bouge ? lâche Cecile. On se croirait dans un trou du Nord.

À côté de moi, je vois Tanya serrer rageusement les doigts sur la table, les joues empourprées. Elle se lève brusquement.

— Cecile. J’ai deux mots à te dire.

L’étudiante hausse les sourcils, avec une expression piquante parfaitement étudiée.

— Oh, notre petite indigène du Nord. Ne me blâme pas s’ils ne servent pas de *vraies* boissons par chez toi, Tanya. Je ne fais que constater les choses.

— Je me contrefous de ce que tu penses du Nord, répond mon amie en faisant le tour de la table. La seule chose qui m’importe, c’est Soph. Tu devrais avoir honte d’être allée raconter toutes ces saloperies.

Cecile esquisse un léger sourire insolent.

— C’était la vérité.

— Tout était faux, et tu le sais parfaitement.

— Je te prie de m’excuser, répond la jeune fille blonde en prenant Ryan par le bras, mais nous avons un événement à célébrer. Le *Daily Sport* vient de me faire un deuxième chèque à plusieurs zéros pour avoir révélé la *vérité* sur Sophia.

En voyant l'expression de Tanya, je devine qu'elle est sur le point de se ruer sur Cecile pour la cogner. Je lui saisis le bras.

— Non, Tanya. Ça n'en vaut pas la peine. Tu lui donneras juste une autre histoire à raconter aux journaux.

— Oh que si, ça en vaut la peine, grince mon amie, le regard rivé sur Cecile.

Elle lutte pour dégager son bras, et je sens que je ne vais pas tenir longtemps. Cecile a le bon sens de paraître effrayée.

— Arrête-la, Ryan. Elle est folle ! Tu sais comme ils sont dégénérés dans le Nord !

Ce n'était pas la bonne chose à dire.

Tanya libère brusquement son bras, et se rue vers Cecile, qu'elle empoigne par les épaules avant de la plaquer au sol.

— Espèce de sale petite menteuse snobinarde ! s'écrie-t-elle, le poing levé. On va voir si tu sais toujours jouer avec le pif cassé !

— Non ! hurle Cecile en essayant de se protéger le visage.

Je m'élance à travers la salle et attrape le poignet de Tanya.

— Non, Tanya, je t'en prie. Ne lui fais pas cette faveur... (J'arrive à la tirer en arrière et à la ramener vers notre table.) Je n'ai vraiment pas envie de voir ton nom apparaître demain dans les journaux.

Je la rassois de force, sans lâcher ses bras.

— S'il te plaît, Tanya. Fais-le pour moi. Ne t'attire pas d'ennuis à cause de cette vipère.

Cecile se relève et nous jette un regard meurtrier. Après quoi, elle s'installe sur un tabouret face au bar, époussette son jean et vérifie l'état de ses ongles.

La porte du pub grince.

— Sophia, regarde ! me chuchote Tanya, bouche bée.

Chapitre 53

Leo Falkirk se tient sur le seuil.

Pauvre Leo. Toute la salle a les yeux rivés sur lui. Mais j’imagine qu’il est habitué...

Il porte un épais duffle-coat vert, qui ne s’accorde pas vraiment avec son visage bronzé et sa chevelure de surfeur.

Je remarque que Cecile s’est immédiatement recomposé un sourire, et qu’elle a lissé ses cheveux. Elle glisse du tabouret haut, tout en longues jambes et dents éclatantes, et tend vers Leo sa main parfaitement manucurée.

— Leo, dit-elle avec un geste évaporé. J’ai entendu dire que vous étiez en visite sur le campus. Je suis Cecile. Je connais Duncan Granger, ajoute-t-elle avec un sourire suffisant. Le réalisateur de *Perfect Weddings*, vous savez ? Il vient à toutes les soirées organisées par mes parents, et ma mère joue parfois au tennis avec lui. C’est un vrai bouge, ici. Un repaire d’abrutis. Ça vous dirait que je vous fasse découvrir des endroits plus intéressants ?

— Vous connaissez Duncan ? dit Leo en me jetant un coup d’œil en biais. Eh bien, saluez-le de ma part la prochaine fois que vous le verrez. Ravi de vous avoir rencontrée, Kelly.

Il se détourne de l’étudiante. Je vois les lèvres de Cecile se serrer tandis qu’elle suit du regard Leo qui s’approche de ma table. Je peux quasiment lire dans ses pensées. *Qu’est-ce que cette fille a de plus que moi ?* Et de fait, je ne connais pas la réponse. Cecile est belle, blonde, riche et issue de la bonne société. Moi... je ne suis qu’une fille ordinaire.

— Hey, Sophia, me salue l’acteur en s’affaissant sur une chaise à côté de moi. (Il adresse un sourire à Tanya et à Tom.) Salut, les gars. Content de vous revoir.

— Vous... vous... vous voulez boire un verre, monsieur Falkirk ? demande Tom. Le vin chaud est une merveille.

— Pas de chichis, répond l’acteur avec un geste de protestation. Appelle-moi Leo. À vrai dire, je suis venu ici à tout hasard, en espérant trouver Sophia. Je me disais que j’arriverais peut-être à la convaincre de venir dîner avec moi, en fin de compte...

Cecile, postée derrière nous, suit toujours notre conversation, et à cet instant ses lèvres deviennent quasiment blanches. Je la vois murmurer d’un air furieux quelque chose à l’oreille de Ryan.

En face de moi, Tom articule silencieusement : « Dis oui. »

— On pourra discuter un peu plus de la pièce, poursuit Leo. Je sais que la journée n’a pas été facile. Je pourrai peut-être t’aider à entrer dans les petits papiers de Davina ! Tu as l’air vraiment trop triste ce soir... Laisse-moi essayer de te déridier un peu.

Je contemple un instant la grande main bronzée de l’acteur, posée sur la table, et songe aux mains de Marc – grandes et fortes elles aussi, mais avec des doigts pâles et longs. Je repense à ces mains

glissant le long de mon dos, caressant mes cheveux...

— Oui, dis-je en me levant brusquement. Oui, pourquoi pas ? Allons faire un tour.

Chapitre 54

Lorsque je quitte le pub en compagnie de Leo, le visage de Cecile vaut le détour.

Nous traversons le campus côte à côte, mais il ne tente pas de me prendre la main ou le bras, ce qui est une bonne chose. J'aurais probablement tout annulé s'il l'avait fait. J'ai envie d'un moment de détente, pas d'un rendez-vous galant.

Des paparazzis sont toujours postés devant le grand portail, Leo décide donc de nous appeler un taxi spécial VIP, doté de vitres teintées. Ce dernier vient se garer sur le parking du campus, et nous emmène pour une virée à Londres.

Je ne peux pas m'empêcher de vérifier l'écran de mon iPhone toutes les cinq minutes, mais Marc n'a pas rappelé, ni laissé de message.

— Ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas ? m'interroge Leo alors que notre taxi patiente à un feu rouge.

Il est affalé sur le siège, à quelques centimètres de moi, et il tapote distraitement son genou.

— Comment ça ? dis-je en laissant mon téléphone glisser sur mes cuisses.

— Ce n'est pas moi qui te rends si triste ?

— J'ai l'air triste à ce point ?

— Oui.

— Désolée, je soupire. Non. Ce n'est pas ta faute.

— Dois-je en déduire que c'est celle d'un certain Marc Blackwell ?

Stupidess larmes. Il suffit que j'entende prononcer ce nom pour qu'elles reviennent. Je les balaie d'un revers de la main.

— Hey. Hey ! (Leo déboucle sa ceinture et passe un bras autour de mes épaules.) J'ai dit quelque chose de mal ? Je suis désolé.

— Non, dis-je en cachant mon visage dans mes mains et en aspirant quelques goulées d'air pour me calmer. Non, ne t'inquiète pas.

Je baisse les mains et m'efforce de sourire.

— C'est mieux, commente Leo. Écoute... Je ne prononcerai plus le nom en « B ». OK ?

— Merci. Je m'excuse. Je me sens vraiment stupide.

— Ça n'a rien de stupide, répond-il en me serrant l'épaule. Changeons de sujet. Tu sais, c'est seulement la deuxième fois que je viens à Londres, mais j'adore cette ville. (Il désigne d'un geste les bâtiments qui défilent.) La cuisine est mauvaise, bien sûr, mais la vie nocturne est géniale.

— La cuisine est mauvaise ? dis-je en souriant.

— Oh, *come on* ! Elle est atroce. Du gras et du grillé. La nourriture californienne me manque. Tu as déjà été en Californie ?

Je secoue la tête.

— Tu devrais venir. J’ai une villa juste en face de la plage. Tu adorerais. La meilleure nourriture du monde. Des fruits frais, du poisson, des smoothies, de la glace au yaourt – ça me manque.

— Tu as conscience que nous allons dîner à Londres, hein ? dis-je en souriant toujours. Tu as l’intention de dire au chef à quel point tu trouves sa cuisine mauvaise ?

Leo éclate de rire.

— Pas un mot. C’est promis. Et de toute façon, nous allons dans l’un des rares restaurants qui servent de la *bonne* cuisine.

— Oh, vraiment ?

— Oui. Chez *Soba*. Un restaurant japonais. Tu connais ?

Je secoue la tête.

— Tu vas adorer.

Chapitre 55

Le restaurant *Soba* se trouve au premier étage d'un grand bâtiment brun qui surplombe Park Lane. La salle est vraiment tranquille – un peu trop tranquille pour moi. Je suis habituée à fréquenter des fast-foods grouillants de familles et d'enfants tapageurs.

Les sièges sont en cuir, et il y a plus d'employés que de clients.

— Sympa, non ? dit Leo.

Je lui souris, mais je me sens nerveuse. Je suis toujours en jean – mais Leo aussi, après tout.

— Puis-je prendre votre manteau, monsieur ? demande un serveur.

— Bien sûr, répond l'acteur en se débarrassant de son duffle-coat.

J'ignore si l'employé a tiqué en voyant la tenue dépareillée de Leo, mais en tout cas, il n'en a rien laissé paraître.

— Madame ?

— Oui ?

— Votre manteau ?

— Oh, bien sûr. Désolée. Merci.

On nous place à une table près de la baie vitrée, et nous restons silencieux un moment, à contempler la circulation. Leo est vraiment de bonne compagnie : l'absence de conversation ne me dérange pas avec lui.

— J'aime les villes, pas toi ? dit finalement l'acteur. Il se passe tellement de choses. C'est un bourdonnement permanent. J'ai grandi dans un petit bled du Texas où il ne se passait strictement *rien*. La première fois que j'ai été à Houston, ça a été... le trip total ! C'était là que je voulais être. Et puis, je me suis retrouvé acteur, et L.A. était comme Houston en dix fois mieux.

— Comment es-tu devenu acteur ? je demande pendant que le serveur nous présente des lingettes imbibées d'eau brûlante.

— J'ai joué dans des pièces à l'école. Le truc classique. Ensuite, j'ai bossé comme mannequin pour une société d'articles de sport, ce qui m'a amené à bosser en Californie. J'ai découvert le surf, j'ai adoré, et je me suis installé là-bas.

— Tu étais mannequin ?

Ça me surprend un peu. Leo semble trop... je ne sais pas. Trop spontané pour qu'on l'imagine arborer des poses et des sourires artificiels.

— Yep. Principalement pour des publicités sportives. Le surf, le fitness, ce genre de choses. Pourquoi, tu as été modèle toi aussi ?

J'éclate de rire.

— Je ne pourrais pas imaginer pire modèle que moi.

— Pourquoi ?

— Eh bien... Pour commencer, regarde mes ongles. Je ne suis pas très douée pour la beauté au quotidien. (Je lui montre mes ongles rongés.) Si je les laissais pousser, de toute façon, je ne pourrais plus jardiner.

— Tu aimes la nature, hein ?

— Je l'adore, dis-je en regardant par la baie vitrée. Il n'y a pas assez d'arbres à Londres.

— Pas assez de plages non plus ! taquine l'acteur en suivant mon regard. Mais c'est tellement vivant, tu ne trouves pas ? La ville...

Je hausse les épaules.

— Je pourrais m'en passer facilement.

Leo sourit.

— Tu n'es pas comme les autres actrices, tu sais ? Je n'ai jamais rencontré de comédienne comme toi.

— C'est une bonne chose ?

— C'est rafraîchissant. Ta conversation est rafraîchissante. Bien sûr, le fait que tu sois canon ne gâche rien.

Un serveur vient nous présenter deux menus.

— Voulez-vous commencer par du champagne ? Nous avons sinon un excellent mojito. Parfait avec les amuse-bouches.

— Sophia ? m'interroge Leo. Tu veux du champagne ? Un cocktail ?

Je jette un regard au serveur, avant de me pencher vers Leo pour chuchoter :

— Je crois que je préférerais une bière.

— Plutôt une bière ? reprend Leo à voix haute. OK !

Le serveur esquisse un sourire poli.

— Nous avons de l'excellente bière japonaise. Deux bouteilles de Kirin ?

— Ça me paraît bien.

J'ouvre mon menu.

— Il n'y a que du poisson cru ?

Leo éclate de rire.

— Non, pas que. Pourquoi ? Tu n'aimes pas ça ?

— Je n'en ai jamais mangé, admet-je en me mordillant le pouce.

— Vraiment ? C'est très bon.

Je fronce les sourcils en parcourant la carte. Il y a des tas de noms que je ne connais pas.

— Je prendrai une... langoustine, dis-je d'une voix incertaine. C'est un peu comme les crevettes, n'est-ce pas ?

Leo éclate à nouveau de rire.

— Sophia, c'est comme les tapas, OK ? Il faut que tu en commandes plusieurs.

— Oh... (Je rougis, et je tripote nerveusement le menu.) D'accord. Alors, le ceviche. C'est quel genre de poisson ?

— Ce n'est pas le nom d'un poisson, trésor. C'est un plat.

— Tu ne peux pas simplement commander pour moi ? dis-je en reposant le menu sur la table, les joues brûlantes. Ce sera beaucoup plus simple.

— D'accord.

Leo s'empare du menu, juste au moment où le serveur vient nous apporter nos bières. Il commande une suite de plats dont les intitulés ne me disent rien. Le seul mot que je reconnais est

« caviar ». Je prends une longue inspiration – je me souviens soudain de mon premier dîner avec Marc.

— Alors, comment tu as trouvé la journée ? demande Leo.

— Horrible, admetts-je avant de boire une gorgée de bière. D’habitude, j’adore jouer... mais pas quand quelqu’un me descend en permanence.

— Essaie de voir les choses du point de vue de Davina. Elle a l’habitude de travailler avec des professionnels.

— Merci, dis-je froidement.

— Excuse-moi. J’ai été maladroit. Mais je comprends ce qu’elle cherche à obtenir de toi, même si elle ne s’y prend pas de la meilleure façon. Il y a une énorme différence entre un étudiant en théâtre et un acteur de métier. Tu pourrais essayer de... t’endurcir un peu.

— M’endurcir ?

— Mmm, confirme Leo en avalant une gorgée de bière. De prendre les choses moins personnellement. Pour ne pas te sentir mortifiée à chaque critique.

— Mais plus elle me critique, plus je me sens fragile...

J’épluche pensivement l’étiquette de ma bière.

— Tu sais, quand on fait ça, ça signifie qu’on est frustré sexuellement.

Je lève brusquement la tête.

— Pardon ?

Leo désigne d’un geste nonchalant ma bouteille de bière.

— Éplucher les étiquettes. Signe de frustration sexuelle.

Je rougis jusqu’aux oreilles.

— Oh, regarde ! Nos plats arrivent.

Chapitre 56

Le repas est vraiment délicieux. Je pensais que le poisson cru aurait un goût très fort, mais ce n'est pas le cas. C'est frais, délicat, et si joliment présenté que j'ai envie de sortir mon smartphone pour prendre des photos.

Nous mangeons de fines tranches de saumon disposées sur un lit de cristaux de glace, des raviolis au bœuf cru avec une sauce au citron, et finissons avec du homard et une soupe de champagne.

— Tu veux sortir en ville avec moi après ? demande Leo en vidant sa deuxième bière. Découvrir quelques clubs londoniens ?

Je secoue la tête.

— Je dois apprendre mon texte.

— Parfait. On voit de qui tu as été l'élève. Pas étonnant que... oh, désolé. J'avais promis de ne pas aborder le sujet.

— Quand tu m'as dit qu'il fallait que je m'endurcisse, dis-je en décortiquant une langoustine avec ma fourchette, tu pensais à quoi, exactement ?

— Oh... juste au fait qu'il est évident que tu n'as encore jamais joué de façon professionnelle. Rien de plus. Tu accordes trop d'importance aux regards extérieurs.

— Qu'est-ce que je peux faire pour corriger ça ?

Leo hausse les épaules.

— Difficile à dire. Je crois que ça vient surtout avec la pratique.

— Alors, d'ici le lancement de la pièce, je serai peut-être meilleure ?

— Tu seras meilleure, mais j'ignore si tu atteindras le niveau que Davina attend de toi. Il faut des années pour faire réellement abstraction du public.

— Des années... dis-je en détournant les yeux vers la fenêtre.

— Tu vas finir ta bière ? demande Leo.

Je regarde la bouteille à demi vide à côté de mon assiette.

— Non.

Il tend la main et vide la bouteille en trois longues gorgées.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller faire un tour avec moi après le dîner ?

Je secoue la tête en souriant.

— Je crois que la presse a déjà obtenu assez de photos de moi aujourd'hui.

Mais il y a aussi autre chose, quelque chose que je ne dis pas. *De toute façon, je serai incapable de penser à autre chose qu'à Marc.*

— Ça va ? demande l'acteur. On dirait que tu réfléchis à quelque chose de sérieux.

— Ce n'est rien, dis-je en sortant machinalement mon téléphone de ma poche.

— Il n’a pas appelé, lâche Leo en faisant tournoyer une fourchette sur la table.

Mes doigts se figent sur l’écran noir de l’iPhone.

— Écoute... reprend l’acteur. Tu vérifies toutes les cinq minutes depuis le début de la soirée. Il n’a pas appelé. Tu aurais entendu la sonnerie.

Je laisse retomber ma main.

— Et moi qui croyais que j’étais discrète.

— Aussi discrète qu’un bulldozer. Mais j’avais promis de ne pas prononcer le mot en « B », alors...

Il hausse les mains en un geste d’impuissance. Je laisse échapper un soupir.

— Tu as raison. Il n’a pas appelé. Ni envoyé de message.

— Hey... ça pourrait être pire. Tu pourrais avoir un téléphone merdique comme le mien, et recevoir 500 messages par jour.

— Tu as 500 messages par jour ?

Leo hoche la tête.

— Parfois plus. C’est un bug. Mon téléphone me renvoie plusieurs fois les mêmes SMS.

— Je peux jeter un coup d’œil ?

— Bien sûr.

Il me tend un smartphone très fin et argenté.

Je vérifie les paramètres, trouve l’application que je cherchais, et l’active.

— C’est bien un bug, dis-je en rendant l’appareil à Leo. Mais j’ai téléchargé une mise à jour pour corriger le problème. Ça devrait marcher, maintenant.

Leo écarquille les yeux.

— Waouh. Une vraie *geekette*. Qui croirait que tu as de tels talents ?

— J’aime bien les gadgets, c’est tout, réponds-je en haussant les épaules.

— C’est vraiment dommage que tu ne veuilles pas venir danser avec moi. Je t’appelle un taxi ?

Je hoche la tête, tandis que mes pensées dérivent à nouveau vers Marc. Il aurait tenu à me déposer personnellement. Pour être sûr que j’étais bien rentrée. Mais Marc a choisi de rompre avec moi.

— Merci, dis-je. Ce serait parfait.

Chapitre 57

Le lendemain, je me réveille en entendant quelqu'un frapper à la porte.

— Soph. *Soph !*

— Tanya ?

Je frotte mes yeux gonflés, soulagée de constater que je n'ai pas trop la gueule de bois. Ma bouche est tout de même pâteuse, et j'attrape le verre d'eau sur ma table de chevet pour avaler quelques gorgées.

Après avoir reposé le verre, je m'enroule dans la couette et trébuche jusqu'à la porte.

— Quelle heure est-il ? dis-je en ouvrant la porte.

Tanya se tient dans le couloir avec un magazine à la main. Elle trépigne quasiment sur place.

— Tu as lu les journaux ?

Ses lunettes sont de travers, et ses cheveux hirsutes. Elle porte un pyjama à rayures bleu marine avec des rubans jaunes aux revers.

— Je viens de me réveiller, articulé-je en m'écartant pour la laisser entrer.

Elle va s'installer immédiatement sur le lit.

— Cette sale petite vipère. Cecile. Elle t'a encore fait un mauvais coup.

Je me frotte une nouvelle fois les yeux.

— Ça ne m'étonne pas vraiment. Elle était dans les locaux de GMQ hier matin.

Je m'assois à côté de Tanya. Je me sens oppressée.

— Regarde ça.

Mon amie étale le magazine sur le lit. Sur la couverture, il y a une grande photo de moi et Leo devant le Tottenham Theatre. Leo arbore son éclatant sourire hollywoodien, et mes yeux sont à moitié fermés tandis que j'essaie de m'éloigner de lui. Mes cheveux tombent n'importe comment, et on distingue une couche de sueur sur mon front. Mes paupières non maquillées semblent pâles et cernées.

En tout cas, ça ne ressemble en rien à une image romantique. C'est au moins ça.

Je cligne les yeux en voyant le titre de l'article.

Sophia trompe-t-elle Marc ?

Oh, génial. J'entame la lecture.

Sophia Rose, l'étudiante quelconque, a fait beaucoup parler hier en allant dîner avec le premier rôle masculin de La Belle et la Bête, le golden boy hollywoodien Leo Falkirk.

La nouvelle a dû représenter un choc pour Marc Blackwell, qui révélait officiellement hier son histoire d'amour avec Sophia.

Falkirk semble entiché de la jolie brunette ; sera-t-il le prochain à avoir le cœur brisé ?

« Marc avait l'air totalement dévasté durant son cours », déclare une camarade de Sophia, Cecile Jefferson. « Sophia s'est jouée de lui. Elle l'a manipulé, et l'a blessé. Elle est capable de coucher avec n'importe qui pour arriver à ses fins. C'est une personne totalement égoïste et sans cœur. La seule chose qui compte pour elle, c'est la célébrité. Elle est banale et débraillée, et personne ici ne comprend ce que Marc lui trouve. Je me demande bien ce que lui ou Leo voient en elle. »

Ma première réaction est de rire. Un rire un peu hystérique, certes, mais spontané.

— Bon sang... elle n'a vraiment aucune morale.

— Tu n'es pas furieuse ? demande Tanya. Moi je le suis.

— Ce n'est pas la peine, dis-je. C'est juste pathétique. Je m'interroge juste sur le temps qu'il faudra pour réparer les dommages qu'elle a causés.

— Il faut qu'on l'arrête.

— Je sais... Mais je ne sais pas comment. Pas encore.

— Tu as dit que tu l'avais vue hier matin dans les bureaux de GMQ ? À cette heure-là, le cours de Marc n'avait pas encore eu lieu. Et comment ont-ils appris que tu étais allée dîner avec Leo ?

— Elle les a peut-être appelés dans la soirée pour leur donner de nouveaux détails.

— Quelle sale petite catin !

— Elle finira par se lasser.

— Et si ça n'arrive jamais ? insiste Tanya. Tu vas la laisser continuer à traîner ton nom dans la boue comme ça ?

— C'est en partie ma faute... J'ai accepté de jouer la comédie avec Leo pour obtenir un coup de pub. Et Cecile a simplement entendu notre conversation au pub... Et comme dit Leo, quand le vin est tiré, il faut le boire.

Chapitre 58

Après le départ de Tanya, j'enfile un legging, un sweat-shirt, et vais me laver les dents. Je reste en arrêt devant mon reflet dans le miroir, avec mes yeux cernés.

L'étudiante quelconque.

Je fais un bain de bouche, et fouille mes affaires à la recherche de mon nécessaire de maquillage. Je finis par trouver la trousse qui contient mon crayon à khôl, mon mascara, et d'autres produits de beauté usagés.

J'applique le khôl et le mascara sur mes yeux, puis je passe à la poudre et au fond de teint, avant de m'épiler les sourcils. Voilà. C'est mieux comme ça ? Moins quelconque ?

En voyant le résultat dans le miroir, je détourne rapidement la tête.

Banale et débraillée.

Je retire mes fringues usées et enfille une longue robe verte étroite et des bottes en cuir à semelles plates.

Est-ce qu'ils me laisseront tranquille, comme ça ?

— Eh ! C'est quoi, tout ce maquillage ? m'interroge Leo quand je grimpe sur la scène du Queen's Theatre.

Je lève instinctivement la main à ma joue.

— Rien. Je me suis juste dit que... je devrais faire plus d'efforts.

— Pour quelqu'un en particulier ?

— Non. Juste pour moi. Ça ne me va pas ?

— Si... mais ça ne te correspond pas vraiment.

Je jette un coup d'œil discret à Davina, assise au premier rang en train de tapoter son téléphone. Elle a posé un gobelet de café par terre, à côté de ses bottes à talons.

Elle me lance un bref regard, puis retourne à son téléphone.

— Ça fait plaisir de vous voir arriver à l'heure, pour changer, Sophia.

— Je m'excuse encore pour hier, réponds-je. Ça ne m'arrive jamais d'habitude.

— Pour l'instant, c'est une fois sur deux.

Je jette un coup d'œil à Leo, mais il est occupé à relire son texte.

— Bien, lâche Davina en laissant tomber le smartphone dans son sac. Espérons que votre voix sera moins calamiteuse aujourd'hui. On peut toujours rêver.

— Je trouve que Sophia a une très belle voix, intervient Leo. Parfaite pour ces chansons. Très subtile.

— Eh bien, nous ne sommes pas du même avis.

— Je sais que je n'ai pas beaucoup de puissance vocale, marmonné-je. J'ai besoin de m'entraîner encore. J'en ai l'intention.

— Des nouvelles de vous et Marc ? C'est toujours aussi *compliqué* ?

— Je... Non. Je ne l'ai pas vu depuis hier.

Et il n'a pas appelé. Ni donné signe de vie.

Davina lâche un soupir.

— Tant pis. Au moins, l'article de ce matin n'était pas trop mal. Bon ! ajoute-t-elle en claquant les mains. Au travail !

Chapitre 59

Les répétitions sont encore plus éprouvantes que la veille. Davina fait pleuvoir les critiques et pour couronner le tout, Marc n'a toujours pas appelé. Ça fait deux jours, à présent. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Après tout, nous avons rompu... Mais une partie de moi espère encore que tout n'est pas perdu.

Je rentre le soir dans ma chambre, apprends mon texte et me mets au lit. Et avant que j'aie vu le temps passer, c'est de nouveau le lendemain et l'heure de la répétition.

Les jours et les semaines s'enchaînent de cette façon. Chaque matin, je me lève à sept heures, prends un petit déjeuner rapide avec Tom et Tanya, puis me dirige vers le Queen's Theatre pour répéter toute la journée.

Nous ne finissons jamais avant dix-neuf heures, et en général je suis trop épuisée pour faire autre chose qu'apprendre mon texte pour le lendemain. Parfois, Tom et Tanya viennent regarder un film avec moi, mais je m'endors presque toujours avant la fin.

Je n'ai pas le temps de rendre visite à ma famille ou à Jen, ce qui m'attriste. Je me débrouille pour les appeler de temps en temps. Tenir Sam sur mes genoux et jouer avec lui me manque vraiment. Mon père lui fait toujours gazouiller quelques mots au téléphone, mais ce n'est pas pareil.

Un soir, après une répétition épuisante, il m'a interrogée au sujet de Marc.

— Les journaux disent que vous avez rompu. Tu n'es pas trop triste, j'espère ?

— Non, ai-je répondu. Ça va.

La dernière chose dont j'avais envie, c'était de l'inquiéter.

Marc a tenu sa promesse. Je ne l'ai pas vu, et il n'a interféré en aucune façon dans ma vie, mais son absence me fait souffrir plus que jamais. M'a-t-il déjà oubliée ? Est-ce qu'il m'a vraiment aimée ? Ça devient de plus en plus dur de croire que nous avons réellement été en couple un jour.

Le campus s'illumine de décorations à l'approche de Noël, mais ça ne fait qu'accentuer ma tristesse et mon sentiment de solitude. D'ordinaire, j'adore Noël. Mais pas cette année. Cette année, j'ai juste envie que les fêtes passent le plus vite possible et que Marc cesse de m'obséder.

Leo et moi continuons à travailler sur la pièce, mais les progrès sont lents. Davina ne se montre pas plus indulgente avec moi, et j'ai souvent l'impression de régresser, de multiplier les erreurs. J'ai peur avant d'entamer chaque réplique. Elle me tance vertement à chaque fois qu'elle en a l'occasion.

« Redresse-toi, Sophia. Il me faut plus de conviction. Plus de charisme. Mon Dieu, tu n'es même pas capable de faire ça ? C'est tellement amateur qu'il faudrait me payer pour venir te voir sur scène. »

Le pire, c'est que je sais qu'elle a raison – au moins en partie. Évidemment, elle s'y prend de la pire des façons pour faire passer le message, mais ça ne signifie pas qu'il n'y a pas un fond de vérité dans ce qu'elle dit.

Leo n'a pas le talent de Marc, mais c'est un bon acteur. Sûr de lui. Expérimenté. Avisé. À côté de lui, je me sens insignifiante, et ça se voit. Plus Davina me dénigre, plus ça empire, et plus je commets d'erreurs.

Chapitre 60

Après une matinée de répétition particulièrement horrible, au bout d'un mois de travail, Davina me qualifie de « totale perte de temps », et c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je suis nerveusement épuisée.

Lors de la pause de midi, je descends droit vers le premier rang où elle est assise.

— Davina, on peut parler ?

Elle est en train d'annoter le script au stylo-bille d'un air soucieux.

— À quel sujet ?

Ses lunettes rouge vif glissent au bout de son nez.

— Je sais que je n'étais pas ton premier choix pour le rôle principal.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Mais je fais vraiment de mon mieux.

Elle laisse tomber son stylo sur les pages du script et me contemple d'un regard dur.

— Tu fais de ton mieux. Eh bien... félicitations, demoiselle, lâche-t-elle avec un petit applaudissement ironique. Je suppose que tant que tu *essayes*, ça n'a pas d'importance que tu ruines cette pièce.

— Je n'ai pas envie de ruiner quoi que ce soit. Je t'en prie, dis-moi ce que je peux faire !

— Sois meilleure.

Elle parle en détachant les syllabes, comme si elle s'adressait à un enfant de cinq ans, et recommence à scruter le script.

— Gagne cinq ans d'expérience d'ici demain, poursuit-elle. À présent, si ça ne t'ennuie pas, j'ai mieux à faire que jouer les baby-sitters.

J'avale ma salive.

— Merci de m'avoir accordé ton temps.

Impuissante, je me rue hors du théâtre, les larmes aux yeux. Je n'ai aucune idée d'où je vais, et me retrouve au milieu du parc, les joues ruisselantes.

Je ne peux pas y retourner. Je ne peux juste pas. Pas avant un moment. Il faut que quelque chose change, ou je vais m'effondrer complètement.

Mes pas me portent au gré des allées, jusqu'au parking qui borde le petit bois. Le macadam laisse la place au gravier, puis à la terre, et je sens des feuilles mortes crisser sous mes semelles. L'air est frais et odorant, mais cette fois, la tranquillité des arbres ne m'apaise pas. J'ai beau essayer d'inspirer lentement, je n'ai d'autre horizon que le désespoir.

Je suis piégée si je continue, et piégée si j'arrête. Il est bien trop tard pour démissionner – aucune actrice ne pourrait reprendre le rôle alors qu'il reste si peu de temps pour répéter. Mais si je

persévère, Davina réduira à néant le peu d'auto-estime qu'il me reste encore. Je finirai par m'effondrer. Elle a déjà largement entamé mon amour-propre, et il n'en faudrait pas beaucoup plus pour le briser. Il ne tient plus qu'à un fil.

Adossée contre un tronc d'arbre, je sanglote sans retenue. J'ai déjà presque épuisé ma réserve de larmes quand j'entends une brindille craquer non loin de moi.

Je me tourne, les yeux et le visage bouffis, et porte la main à ma bouche.

C'est Marc. Il se tient à quelques pas de moi, et on croirait qu'il vient de recevoir un coup de poignard dans la poitrine. Une cigarette se consume dans sa main ballante.

Je n'ai nulle part où fuir, et je n'en ai pas la force, de toute façon.

— Sophia ? Ça ne va pas ?

Il porte sa tenue habituelle, jean et tee-shirt noir, insensible au froid comme toujours. Il se penche pour écraser sa cigarette au sol, puis recouvre le mégot de poussière d'un coup de semelle.

— Tu as recommencé à fumer ?

— J'ai remplacé une drogue saine par une autre plus nuisible.

— Je croyais que tu voulais rester loin de moi.

— J'essaie, crois-moi. Mais je t'ai vue courir vers les bois, et j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Je ne suis pas Superman. Je ne suis pas capable de te voir éplorée et de passer mon chemin.

— Tu avais raison. Je n'aurais jamais dû accepter ce rôle.

Il fait un pas vers moi, et je perçois son parfum frais et naturel.

— Sophia, dit-il doucement. Parle-moi. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je n'arrive pas à détacher mes yeux des siens. Mon cœur bat à tout rompre, mes mains sont moites, et je me sens gauche et maladroite. Ça fait plus d'un mois que nous ne nous sommes pas vus, mais il me fait toujours le même effet.

J'expire lentement, essayant de calmer mes sanglots.

— C'est mon problème, dis-je enfin.

— Bon sang... répond-il en passant nerveusement la main dans ses cheveux. Sophia, dis-moi ce qui ne va pas. Laisse-moi t'aider.

Je secoue la tête.

— C'est trop tard. Rien ne peut arranger les choses. Je n'ai pas le niveau pour jouer dans cette pièce.

— Ne dis jamais ça.

La voix de Marc est grave. Sérieuse.

— Mais c'est la vérité. Je ne suis pas assez bonne. Je n'ai pas assez d'expérience.

Il ferme les yeux un instant. Lorsqu'il les rouvre, ils semblent plus clairs.

— Je peux t'aider. T'apprendre à être meilleure. À paraître plus expérimentée.

— M'apprendre ? balbutie-je. C'est possible ?

— Si ton problème, c'est la qualité de ton jeu, alors oui, répond-il en souriant. Lorsque tu m'as dit que tu avais accepté le rôle, je n'ai jamais pensé que ce serait ça qui te poserait souci. C'est un problème bien plus facile à résoudre que celui de Getty.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir prendre le risque de te revoir. Pas si nous sommes toujours séparés.

— Tu as bien réussi à tenir jusque-là, non ?

J'éclate de rire.

— Plus ou moins.

Mon cœur tambourine si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression que les oiseaux peuvent l'entendre.

— Davina a une certaine réputation, dit Marc. C'est une femme dure. Il faut que tu aies davantage confiance en toi, c'est tout. Que tu lui tiennes tête. Je peux t'aider pour ça.

— Les répétitions sont un véritable enfer, reconnais-je. Elle me déteste. Je suis incapable d'être à la hauteur de ce qu'elle attend de moi, et plus elle me critique, plus je m'effondre.

— Eh bien... tu as le choix. Tu peux te noyer dans tes larmes, et continuer comme ça. (Marc fait un pas supplémentaire vers moi.) Ou tu peux me laisser t'aider.

— Marc... dis-je en regardant fixement le sol. Tu sais combien ce serait difficile.

— Tu as montré assez de caractère pour accepter le rôle... (J'entends les feuilles craquer sous ses pas. Il est près de moi, à présent. Trop près.) C'est à toi de décider. Prendre sur toi, et accepter que je te guide. Ou te débrouiller toute seule.

— C'est juste que... ce ne serait sans doute pas très sain que tu redeviennes mon professeur.

Marc reste silencieux un moment.

— Comme tu veux.

J'évite toujours son regard. Mes yeux restent rivés au sol.

— C'est si difficile de te revoir... murmuré-je.

— Alors, je ferais mieux de m'en aller.

Un vent froid balaie soudain les feuilles mortes, et je frissonne. Ma poitrine s'engourdit, et mes mains se refroidissent.

Quand je lève la tête, Marc a disparu.

Chapitre 61

Seule à l'orée des bois, je songe au Queen's Theatre et à ce qui m'attend à l'intérieur. Soudain, le froid devient insupportable et mes frissons se transforment en tremblements. Je ne veux pas retourner là-bas et être lentement mise en pièces. Je veux aller mieux. Être meilleure.

Je m'élance dans l'allée, faisant voler la terre et les feuilles mortes sous mes pas.

Marc se dirige vers le parking à longues enjambées rapides. Sa Ford Mustang est garée sous un arbre.

— *Marc !*

Il se fige, et je vois ses épaules se raidir brusquement. C'est aussi difficile pour lui que pour moi.

— Attends, dis-je d'une voix essoufflée. Je... tu as raison. J'ai besoin d'aide. Il faut que je m'améliore. Tu veux bien m'aider ?

Il se tourne vers moi, et la beauté de son visage sous le pâle soleil d'hiver me fait presque l'effet d'un coup de poing au ventre.

— Tu as vraiment besoin de poser la question ?

J'ai tellement envie de le toucher. De sentir ses bras autour de moi. Mais non. Ce n'est pas de ça dont il est question, et si nous nous revoyons, je devrai être forte.

— Ça veut dire oui ?

— Bien sûr que ça veut dire oui. Retrouve-moi au théâtre ce soir. À vingt et une heures.

Chapitre 62

Le soir venu, les semelles de mes Converse crissent sur le givre tandis que je me dirige vers le Queen's Theatre. Il gèle, mais cette fois j'apprécie le froid. Depuis que j'ai vu Marc, mon esprit n'a pas trouvé le repos, et un temps glacial a toujours pour effet d'engourdir mes pensées.

Je porte un legging noir et une longue tunique pourpre – une tenue que j'espère simple et décontractée. Comme si ce rendez-vous n'avait rien d'extraordinaire.

J'avance d'un pas résolu. Pas le temps de réfléchir, pas le temps de se laisser aller aux émotions. C'est juste une leçon comme une autre. Marc m'a déjà donné des leçons...

Non, me dis-je en secouant légèrement la tête. *Ne commence pas à penser à ça.*

La porte du théâtre se rapproche ; plus sombre et plus imposante que jamais.

Mes pas ralentissent et... s'arrêtent.

Je ne suis plus certaine de vouloir faire ça. Mon cœur palpite bruyamment, et ma gorge se noue.

Je fais brusquement volte-face, faisant crisser les gravillons sous mes semelles.

Derrière moi, j'entends la porte s'ouvrir.

— Sophia.

Je me statufie. La voix de Marc semble vibrer jusque dans mes os.

— Où est-ce que tu vas ?

— Je ne sais pas, dis-je sans me retourner. Je me demande si j'ai pris la bonne décision.

Je lève les yeux et contemple le disque argenté de la lune. Mes yeux commencent à me brûler.

Le gravier crisse dans mon dos, et je sens que Marc s'approche.

— Entre dans le théâtre.

Je perçois son souffle contre ma nuque. Oh, cette voix ! Il sait forcément quel effet elle a sur moi. Il sait qu'il est capable de faire trembler mes genoux et palpiter mon cœur.

— Je ne suis pas sûre d'en être capable, admets-je.

À présent, je l'entends respirer – une respiration rauque et contenue. Mes cheveux se dressent sur ma nuque ; je ferme les yeux et prends une grande inspiration. Je sens son odeur. Cette odeur fraîche et masculine qui affole mes sens.

— Tu es plus forte que ça, dit Marc d'une voix ferme, comme s'il était déjà redevenu mon professeur.

— Je ne crois pas, dis-je en secouant la tête et en sentant venir les larmes.

— Si, tu l'es. Tourne-toi.

— Marc...

— J'ai dit : tourne-toi.

J'avale ma salive et me tourne vers lui, les yeux rouges et humides. J'arrive à la hauteur de son menton lisse et carré.

— Il y a quelque chose dont tu as envie, dit l'acteur.

Je garde les yeux fixés sur sa mâchoire et ses épaules. Il porte une chemise noire boutonnée jusqu'en haut, sans cravate.

— Quelque chose dont j'ai envie ? bredouillé-je.

— Tu as envie d'être plus forte. Meilleure actrice.

— Oui, mais...

— Ce soir, c'est ça que je vais t'apprendre. Regarde-moi.

Il claque des doigts à quelques centimètres de mon visage, et je lève la tête malgré moi.

Son expression est sévère. Sérieuse.

— Tu en es capable, Sophia.

— Je...

— Si, poursuit-il d'un ton sans réplique. Tu en es capable. Viens à l'intérieur avant d'attraper la mort. Remue-toi. Mets fin à cette absurdité.

Je ferme les yeux quelques instants. Il a raison. Tourner les talons maintenant serait pathétique.

— Très bien. D'accord.

Chapitre 63

— Après toi, dit Marc en maintenant la porte ouverte.

— Merci.

Je franchis le seuil sans le regarder, et m'avance à l'intérieur. La lumière est tamisée. Intime. Je marche jusqu'à la scène et grimpe l'escalier.

Derrière moi, la porte se ferme en grinçant. Le son résonne dans le théâtre vide, et j'entends les pas félins de Marc le long de l'allée.

Une fois sur l'estrade, je me tourne vers lui. Il se tient au milieu de la salle, les mains sur les hanches.

— Hâte de commencer, mademoiselle Rose ?

Même dans la pénombre, il est impossible de ne pas remarquer à quel point il est séduisant. Il bouge avec tant de fluidité, la tête haute, les pommettes marquées... J'ai envie de plonger la main dans ses cheveux, de sentir sa peau sous mes mains.

Non.

Il faut que je maîtrise mes instincts.

— Pas vraiment, admetts-je. C'est... c'est plus difficile que je ne l'imaginais.

— C'est dur pour moi aussi, répond Marc.

Il s'est avancé de quelques pas vers moi, et la lumière blanche de la scène inonde désormais son visage, accentuant les lignes de son nez, de ses pommettes, le léger creux de ses joues...

— Mais je me suis promis d'être fort. Et tu peux l'être aussi. Je sais que tu le peux.

— Je vais essayer.

— Non. (Marc est juste en dessous de l'estrade à présent, son farouche regard vrillé au mien.) Tu ne vas pas *essayer*. Tu vas *faire*. Tu vas *réussir*. C'est clair ? Il n'y a pas de place pour l'échec, dans mes leçons. Si un de mes élèves échoue, c'est moi qui échoue. Et l'échec n'est pas une option pour moi.

J'avais oublié à quel point il pouvait être strict. Sévère. Et combien il était bon professeur. Ses mots engendrent un regain d'inspiration en moi – comme une vague qui enfle dans ma poitrine. Oui. Je vais réussir. J'en suis capable. Nous en sommes tous les deux capables.

— J'ai lu le script de *La Belle et la Bête*, reprend Marc en s'asseyant au premier rang, les jambes croisées. Je l'ai mémorisé. Il me plaît. Il est plus riche que je ne l'avais imaginé. Et je sais exactement quelle scène je veux que tu travailles. La scène cinquante, lorsque la Belle dit à la Bête qu'elle est tombée amoureuse de lui.

— Tu plaisantes ! dis-je en secouant la tête. Tu essaies de rendre les choses encore plus compliquées qu'elles ne le sont ?

— Crois-moi, Sophia. C'est la scène que tu as besoin de répéter.

J'inspire profondément et me remémore le texte.

— OK. Comme tu veux. Je suis prête.

— Vas-y.

Je décrispe mon visage et m'éclaircis la gorge.

— Vous êtes si beau, dis-je en tendant les mains vers l'invisible Bête. Si sage et si aimable. Je ne le voyais pas, mais tout est clair maintenant. Je vois l'homme en vous, et cet homme est un prince.

Je joue le reste de la scène, surprise de constater qu'elle coule bien plus facilement que devant Davina. Quand j'ai terminé, c'est comme si une petite lueur s'était rallumée en moi. J'avais presque oublié combien j'aimais jouer.

— OK, commente Marc en se levant. C'est bien, Sophia. De l'émotion, de la sincérité. Si j'étais ton metteur en scène, je serais satisfait.

— Mais... Davina n'est jamais satisfaite, avec moi. Il faut que je sois plus sensuelle, ce genre de choses ? Comme ce vers quoi tu me tirais au début ?

L'acteur secoue la tête.

— Ce n'est pas un rôle sensuel. C'est beaucoup plus subtil. Tu es parfaite pour l'incarner, à plus d'un titre.

— Cette fois, je me suis bien débrouillée. Mieux que je ne l'ai jamais fait avec Davina. Je ne comprends pas pourquoi.

— Parce que tu te sens plus en confiance.

— Alors, qu'est-ce qui cloche ? Qu'est-ce qui m'empêche de ressentir cette confiance avec elle ?

— Tu manques d'expérience.

— C'est aussi ce que dit Leo.

— Leo ?

Les yeux bleus de Marc s'étrécissent.

— Marc... je tiens quand même à te dire qu'il n'y a rien entre Leo et moi.

— Pour le moment, je me fiche de ta vie personnelle, m'interrompt Marc. Continuons avec une autre scène. La quinze.

Je joue mon texte avec déjà plus d'assurance. Les compliments de Marc résonnent dans mon esprit.

— Bien, commente-t-il à la fin de la scène.

Il me dévisage pendant un moment, et je me sens comme un cobaye piégé sous la lumière des projecteurs.

— Qu'y a-t-il ? dis-je.

— Je réfléchissais. Sur la façon dont mes expériences pourraient t'aider.

Il fait distraitemment courir ses doigts le long de l'accoudoir du fauteuil. Je ne peux m'empêcher de les contempler.

Non ! Concentre-toi, Sophia.

— Tes expériences ?

— Oui, répond-il sans cesser de tapoter le fauteuil. La première fois que j'ai joué dans un film important, j'étais terrifié. Comme tu l'es avec Davina, je suppose. C'était un rôle difficile, et je savais que je n'avais pas le niveau. Mon père avait menti sur mon expérience, et comptait sur moi pour donner le change, comme d'habitude.

Un élan de compassion m'envahit. C'est si étrange d'imaginer Marc jeune garçon... un garçon vulnérable. Ça me brise le cœur.

— Tu devais vraiment haïr ton père, murmuré-je.

— Je n'ai pas pleuré à sa mort. Disons les choses comme ça. Mais... revenons à toi.

Il se lève brusquement, et monte sur la scène.

— J'étais en train de parler d'une de mes expériences. Plus je me sentais nerveux, moins je jouais bien. C'est ce que tu ressens avec Davina ? De la nervosité ? De la peur ?

Je hoche la tête, et l'anxiété me noue la gorge à mesure que Marc s'approche.

Chapitre 64

Non. Je t'en supplie. Pas plus près. Je ne pourrai pas le supporter.

— Tu manques d'expérience, Sophia, dit-il en commençant à tourner en rond autour de moi, ce qui m'oblige à pivoter en permanence pour le regarder. C'est pour ça que tu n'oses pas t'imposer. Il faut que tu t'imposes. Tu comprends ce que je fais en ce moment ?

— À part me faire tourner la tête ?

Un sourire retors apparaît un instant sur ses lèvres, et mon estomac se contracte.

— Je te fais tourner la tête ?

— Oui, dis-je en continuant à pivoter sur moi-même.

— Et pourtant, tu continues à suivre le mouvement que je t'impose.

Je baisse les yeux au sol.

— C'est... une sorte d'automatisme.

— Exactement. Tu ne le fais pas exprès. Tu ne penses même pas à ce que tu es en train de faire. Je dirige la danse. Et tu suis ma cadence. Je fais en sorte que tu regardes ce que je *veux* que tu regardes... Ce genre de pouvoir ne s'obtient qu'à partir du moment où tu cesses de t'inquiéter de ce que vont penser les gens : c'est toi qui leur *dictes* quoi penser.

— Mais comment as-tu appris ça ? dis-je en me risquant à lever les yeux.

Marc s'est immobilisé. Il se tient devant moi, les mains dans les poches.

— J'ai eu la chance d'avoir un bon mentor.

Il sort un mince portefeuille en cuir noir de sa poche et en sort une carte de visite usée annotée d'une inscription au stylo-bille bleu.

— J'ai toujours la carte qu'il m'a donnée. « *Montre-leur qui est le boss et mets-leur la pâtée, gamin ! Baz.* »

— Qui est Baz ?

— Baz Smith, répond Marc en souriant.

— Baz *Smith* ? L'acteur de films de gangsters ?

Marc hoche la tête.

— C'était ton mentor ? Il t'a aidé ?

— Les gens ne sauront jamais à quel point... répond-il en rangeant la carte. Il a rencontré un adolescent en lutte contre le monde entier, et en a fait un homme.

— Comment ?

— Oh... de bien des façons. La plus mémorable, c'est le jour où il m'a embringué dans une bagarre de rue contre un punk, à Manchester. J'ai pris la raclée de ma vie.

— Il a fait *quoi* ?

— Baz a un faible pour la castagne. Les combats d'homme à homme, à mains nues. Un jour, il m'a emmené à son club de boxe et m'a balancé sur le ring. Il m'a roué de coups, jusqu'à ce que je me décide enfin à riposter. Après ce jour, tout a été différent.

— Différent de quelle manière ?

— J'ai compris que c'était à moi de m'imposer. Que j'avais le choix entre me laisser maltraiter par mon père, ou riposter.

J'ai désespérément envie de le prendre dans mes bras, mais je résiste.

— Tu ne m'avais jamais raconté ça.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores sur moi.

— Comme au sujet de ta sœur ?

— Oui.

— Comment va-t-elle ?

— Elle s'en sort bien. Elle vient d'intégrer une clinique qui l'aidera à reprendre le dessus, psychologiquement. Ici, à Londres. C'est bon signe. Les gens là-bas sont très compétents.

— Je suis contente de l'apprendre. J'aimerais bien la revoir un jour. Et l'aider, si je peux. Tu aurais dû me parler d'elle plus tôt.

Marc sourit.

— C'est bien toi, de penser à ma sœur dans un moment comme ça. Revenons à ton cas.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais.

Ça ne sert à rien de discuter, et nous le savons tous les deux.

— Tu vas me balancer sur un ring de boxe ? (Je plaisante, mais l'expression grave de Marc me rend nerveuse.) Marc ?

Il vérifie sa montre.

— C'est assez pour ce soir. Rendez-vous demain matin, très tôt. J'enverrai Keith te prendre à 6 h 30, et tu seras à l'heure pour ta répétition.

— Me prendre ? On ne revient pas ici ?

— Non. À demain.

Sur ces mots, il tourne les talons et quitte le théâtre.

Chapitre 65

— Je vous en prie, Keith, dites-moi où on va ? je demande au chauffeur alors que la voiture file à travers Londres.

Il est 6 h 40 du matin, et il fait nuit noire. Je me sens nerveuse.

— J’ai pour consigne stricte de ne rien vous dire, répond Keith. Mais je pense que ça va vous plaire.

— Je n’en suis pas si sûre, dis-je en pensant à l’histoire de ring de boxe que m’a racontée Marc.

Mes mains sont si serrées sur mes genoux que mes articulations deviennent blanches.

Les façades de Londres laissent peu à peu place à la banlieue, puis les derniers bâtiments s’éloignent. Nous roulons en pleine campagne.

Lorsque la voiture ralentit devant un ensemble de bâtiments en briques rouges, je presse le visage contre la vitre pour mieux voir. On dirait une grande résidence de style géorgien, flanquée d’écuries et d’une étable.

L’aube commence à rosir l’horizon, créant des ombres splendides sur les édifices. J’interroge Keith à nouveau :

— C’est une ferme ?

— En effet. La ferme de Marc. Il possède plusieurs propriétés dans la campagne anglaise.

La voiture s’engage sur un chemin de terre boueux ; elle dépasse la résidence, et s’arrête devant les écuries. Marc est planté devant la porte.

Mon cœur bondit dans ma poitrine, mais je me morigène aussitôt.

N’oublie pas, Sophia. Aujourd’hui, c’est ton professeur.

Pourtant, je ne peux m’empêcher de noter à quel point il est beau dans la lumière du petit matin. Il porte un treillis noir, et un tee-shirt à l’encolure en V. À ses pieds, je vois un sac en papier avec le logo d’une marque de sport.

— Nous y sommes, lâche Keith en coupant le contact.

— Merci.

Je m’enveloppe dans mon manteau avant de sortir du véhicule, et je m’avance vers Marc. Je sens les cailloux du sol à travers les fines semelles de mes tennis.

— Bonjour, mademoiselle Rose.

— Bonjour, monsieur Blackwell. Alors...

— Alors ?

— Qu’est-ce qu’on est censés faire au beau milieu de la cambrousse ?

— Je vais te montrer. Viens avec moi, ajoute-t-il en ramassant le sac.

— Qu’est-ce qu’il y a là-dedans ?

— Patience, mademoiselle Rose.

Marc déverrouille l'énorme porte métallique des écuries. Elle produit un crissement sinistre en frottant le sol de briques nues.

J'entends un autre bruit. *Bang, bang*. Comme si quelqu'un donnait des coups dans un panneau métallique.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je en reculant d'un pas.

— Vois par toi-même.

L'acteur s'avance dans l'allée centrale. Il fait froid, et je distingue des nuages de buée au-dessus des box.

Chapitre 66

Prudemment, je m'engage derrière lui, passant devant des bottes de foin et quelques box vides. Marc s'arrête devant une stalle, et une énorme tête noire de cheval apparaît au-dessus du portillon. L'acteur lève la main pour lui caresser les naseaux.

L'animal secoue brusquement la tête, mais au bout d'une minute ou deux, Marc parvient à le calmer.

— Il est magnifique, chuchoté-je en m'approchant un peu – mais pas trop près.

Les grands chevaux me font peur.

— Ma mère m'emmenait souvent faire de l'équitation, ajouté-je.

Marc pose avec assurance la main sur le chanfrein du cheval, qui lâche un hennissement d'approbation.

— Oui. Je sais.

— Comment le sais-tu ?

— J'ai vu une photo de toi en cavalière. Dans la maison de ton père.

Il déverrouille avec précaution le portillon, se positionnant de manière à dissuader l'animal de se ruier à l'extérieur. Ce dernier piétine furieusement le sol et secoue sa crinière.

Marc soulève alors le sac en papier, et me le donne.

— C'est pour toi, dit-il. Une tenue d'équitation.

— Oh, non. Tu me fais marcher ! Tu veux vraiment que je monte *ce* cheval ? Il est immense. Et il a l'air d'avoir un sale caractère.

— Qui te dit que c'est un *il* ?

— C'est une jument ?

Marc sourit.

— Non. Un étalon. Il s'appelle Taranu. C'est un mot gallois qui signifie « tonnerre ». Il est puissant et capricieux.

— Marc... Je ne peux pas le monter.

— Tu peux, et tu vas le faire. Et ça t'apprendra beaucoup, ajoute Marc en donnant une claque amicale au flanc luisant et noir de l'étalon. Avec Taranu, il te faudra être forte. Si tu ne parviens pas à le contrôler, il aura tôt fait de te désarçonner.

Je repense à mes souvenirs d'équitation avec ma mère. Je montais un poney du nom de Daisy. C'était la plus gentille créature qu'on puisse imaginer. Ma mère et moi trottions côte à côte à travers les bois et les chemins de campagne... Ces samedis matin étaient magiques.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, dis-je.

— Tu n’as pas le choix, rétorque Marc en laissant sa main posée sur la croupe du cheval. Tu m’as accepté comme professeur, tu dois faire ce que je te dis sans discuter. Va te changer.

Chapitre 67

Taranu hennit et fait claquer ses sabots sur le sol de ciment, devant l'étable. Je le regarde avec circonspection, en me disant que ce serait peut-être le bon moment pour tout laisser tomber.

Marc a déjà sellé le cheval. Je porte le pantalon d'équitation beige, le polo noir moulant et les bottes noires qu'il m'a achetés. Je tremble à la fois de froid et de peur.

Vas-y, Sophia. Vas-y. Tu peux le faire.

— Prête ? demande Marc en tenant Taranu par les rênes.

Je hoche la tête et glisse mon pied dans l'étrier sans me laisser trop de temps pour réfléchir. Je m'agrippe au pommeau de la selle, et l'étalon réagit par un sursaut qui me fait presque basculer en arrière.

Marc me rattrape. J'essaie d'ignorer l'onde électrique qu'engendre le contact de ses mains, et campe fermement les pieds au sol.

— Calme. Calme, mon ami, dit Marc en tapotant les flancs du cheval.

Je remarque qu'il évite de me regarder, et je devine qu'il a senti lui aussi la tension sexuelle entre nous.

Sophia... il faut vraiment que tu arrêtes de penser à ça.

— OK.

Je remets le pied à l'étrier, m'accroche au pommeau et me hisse en selle.

Waouh.

Je suis à plus d'un mètre cinquante de haut. C'est *loin* du sol.

Je prends les rênes en essayant de paraître calme et confiante, mais en réalité, je suis malade de trouille. Taranu fait un pas en avant sans prévenir, me faisant vaciller une nouvelle fois.

— Eh ! Attends ! Non. Ne bouge pas.

Mes paroles nerveuses n'apaisent en rien l'étalon, qui part d'un petit trot rapide sur le macadam.

Je me fige, agrippée aux rênes, le corps rigide. Chaque mouvement brusque du cheval m'envoie valser à droite ou à gauche, et je finis par me courber en avant, empoignant le pommeau des deux mains.

— Redresse-toi, dit Marc. Maintenant. Domine-le, ou il se débarrassera de toi. Fais-le *maintenant*, Sophia. Ce n'est pas un jeu.

Oh, mon Dieu. Il est vraiment sérieux.

— D'accord, dis-je en me redressant et en tirant plus fort sur les rênes.

En réaction, Taranu cesse de tourner en cercle et s'éloigne de l'écurie.

— Eh ! Marc ! Qu'est-ce qu'il fait ?

— Tant que tu ne prendras pas le dessus sur lui, il ira là où il a envie d'aller.

Oh, seigneur.

Taranu se dirige vers le champ qui borde le domaine. D’abord au trot – puis, dès qu’il sent l’herbe sous ses sabots, au galop.

Je suis toujours crispée à l’extrême, ballottée dans tous les sens, et Taranu accélère encore.

Non !

Je tire aussi fort que je peux sur les rênes, mais ça ne fait aucune différence. Le vent siffle sur mes joues. Taranu file à toute allure, et j’arrive à peine à me maintenir en selle.

Je n’y arriverai pas. D’un instant à l’autre, il va me faire voler au sol. Si je tombe à cette vitesse, je vais me rompre les os.

Je tire encore.

— Stop, Taranu ! Non !

Malgré mes efforts désespérés, il ne ralentit pas. La terreur m’envahit. Il est en train de foncer vers une clôture. S’il tente de sauter, je tomberai, et il s’égarera dans le champ voisin.

Bump, bump, bump – je suis tellement secouée que mes fesses décollent chaque fois de plusieurs centimètres de la selle. La clôture n’est plus qu’à quelques mètres, et mon instinct me hurle de me protéger le visage avec les bras en prévision de la chute.

— Stop. *Stop* !

Je tire encore une fois désespérément sur les rênes. Taranu pousse un hennissement mais ne dévie pas, et je sens à la modification de son galop qu’il s’apprête à sauter la barrière.

— Tourne. *MAINTENANT*.

Je ne me suis jamais entendue parler avec cette voix. Elle vient des profondeurs de mon ventre, grave et rauque. Mes mains glissent vers l’avant des rênes et tirent. Pas désespérément. Pas avec frayeur. Mais avec force.

— *TOURNE*. Non, tu ne vas *pas* me faire tomber. Tu vas tourner. Tu vas tourner.

Je lâche mes dernières forces dans la bataille pour faire virer sur le côté l’encolure de l’étalon et...

Il tourne.

Juste à temps.

Le cuir commence à me brûler les doigts, mais je les garde serrés sur les rênes. Le cheval rebrousse chemin vers l’écurie, à une allure plus lente cette fois. Taranu finit par repasser au trot, puis au pas.

Chapitre 68

Je me penche en avant et caresse l'encolure de l'étalon, qui hennit d'approbation.

— Calme, calme !

C'est seulement en rejoignant Marc devant l'écurie que je me rends compte à quel point je tremble. Après avoir intimé à Taranu l'ordre de s'arrêter, je me laisse glisser au bas de la selle. Mes genoux manquent céder sous mon poids lorsque mes pieds atteignent le sol, et je m'appuie un moment contre le flanc du cheval, le temps de reprendre des forces. Mes bras tremblent aussi, maintenant que mes muscles sont au repos.

— Bonne balade ? demande Marc avec un sourire en prenant les rênes.

Taranu frotte la tête contre son épaule, et réclame avec avidité les caresses de son maître.

Je foudroie Marc du regard en posant les mains sur mes hanches pour faire cesser leur tremblement.

— Tu es dingue ! Qu'est-ce qui t'a pris de... Ce cheval était complètement incontrôlable, et tu m'as laissée le monter ?

Marc hausse les sourcils.

— Incontrôlable ? À l'évidence, non. Tu as réussi à le dominer.

— Et si j'avais échoué ? dis-je avec des larmes de colère dans les yeux.

— J'aurais utilisé ceci, répond l'acteur en sortant un petit sifflet noir de sa poche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un sifflet d'arrêt. Taranu est dressé pour s'immobiliser complètement lorsqu'il l'entend.

— Mais... il fonçait vers cette clôture...

— Il aurait tourné instantanément s'il avait entendu ce sifflet. En dépit des apparences, c'est un cheval extrêmement bien dressé.

— Il n'avait vraiment pas l'air d'être prêt à se tourner.

— Fais-moi confiance. C'est ce qu'il aurait fait. Mais tu l'as maîtrisé toi-même. Je ne te lâchais pas des yeux. Si je t'avais vue ne serait-ce qu'un instant sur le point d'être désarçonnée, j'aurais sifflé.

Je regarde toujours Marc fixement, le cœur battant, mais mes mains se détendent sur mes hanches.

— Tu veux dire... que je n'ai jamais eu le contrôle sur lui ?

— Tu as gagné le contrôle. Mais tu avais un filet de sécurité, sans le savoir. Comment te sens-tu ?

— En colère.

— Tu as l'air euphorique.

— Peut-être un peu, admetts-je en posant une main sur mon cœur tambourinant.

— Tu t'es bien débrouillée, dit Marc avec un hochement de tête. Extrêmement bien. Maintenant, les répétitions t'attendent. Tu as compris le but de ce petit exercice ?

— Oui... je crois. Enfin... je vois ce que tu fais. Tu me forces à prendre le contrôle de la situation. Pour me donner confiance en moi. Tu me fais prendre le dessus dans des circonstances où cela semble impossible.

Marc range le sifflet dans sa poche.

— Je pense que ça te ferait du bien de suivre aussi les cours de Denise.

— Je n'ai pas le temps. Les répétitions durent toute la journée.

— Tu ne m'as pas laissé terminer, rétorque-t-il en fronçant les sourcils. Je sais que tu es occupée toute la journée. J'ai demandé à Denise de te donner des cours particuliers le soir.

Je baisse les yeux sur le macadam.

— Je sais bien que je devrais m'entraîner avec elle. Mais... en ce qui concerne le chant, je ne suis peut-être tout simplement pas assez douée.

— Absurde. Si tu *crois* ne pas être assez bonne, tu n'as aucune chance de le devenir. Tu iras à ces leçons.

— Marc...

— On ne discute pas. Si tu veux que je t'aide, tu suis mes règles.

J'enroule nerveusement les rênes de Taranu autour de mes doigts.

— Alors, on en est revenus là ? Tu commandes, j'obéis ?

— Tu m'as dit que tu avais besoin de mon aide.

Marc fait un pas en avant. Son regard est pensif. *Bon sang*. Comment peut-il encore me faire tant d'effet ? Je commençais juste à reprendre mon souffle, et voilà que mon cœur bat de nouveau la chamade.

— Montre-moi tes mains, reprend-il.

— Mes mains ?

— Oui. Tout de suite.

Il me prend les mains, et les tourne pour inspecter mes paumes. Des marques rouges barrent la chair de ma main gauche, là où les rênes ont brûlé ma peau.

— Tu es blessée. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Je... ce ne sont que quelques écorchures.

— Qui nécessitent d'être nettoyées.

— Mais... ma répétition ?

— Attends-moi à l'arrière de la limousine. Je te rejoins dans cinq minutes.

Chapitre 69

Je suis dans la voiture depuis à peine une minute quand Marc ouvre la portière pour venir s'installer en face de moi. Il amène des bandages et une crème antiseptique, et son visage est toujours inquiet.

— Je vais bien, dis-je. Tu n'as pas besoin de t'en faire.

Après avoir étalé un peu de crème sur une bande de coton, il prend avec précaution ma main gauche dans la sienne.

— Ça va peut-être piquer un peu, dit-il en tapotant les lignes rouges sur ma paume d'un geste comparable à celui d'un artiste en train de peindre un détail extrêmement délicat. Je n'ai jamais voulu que tu te fasses mal.

— Ce n'est rien. Vraiment. (Je le regarde un moment nettoyer les écorchures.) Marc... je peux te demander quelque chose ?

Il poursuit sa tâche sans ciller, le front plissé, tandis que la voiture démarre.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Quand on était... ensemble. Est-ce que tu aimais me faire mal ?

Il s'interrompt, sans lâcher ma main.

— Je ne peux pas supporter l'idée de te faire mal.

— Mais...

— Non, continue-t-il en secouant la tête. Je t'apprenais à prendre du plaisir d'une nouvelle façon. La douleur et le plaisir sont étroitement liés. Et ça marchait pour moi, parce que j'ai besoin de dominer.

— Tu as *besoin* de dominer, je répète lentement. Ce n'est pas seulement quelque chose que tu *aimes*.

— Tu y as trouvé du plaisir, dit-il en enroulant délicatement le bandage autour de ma main.

— Oui. Les fois où nous avons... quand nous étions... C'est resté gravé dans ma mémoire. Je n'ai jamais rien ressenti de comparable. Tu penses que... qu'il peut rester une chance pour nous deux ?

Marc serre étroitement le bandage, puis soulève doucement ma main.

— J'ai toujours envie de toi, répond-il. Rester à l'écart est de la torture, pour moi. Tu as conscience de ça, n'est-ce pas ? Mais ma priorité est de te protéger. Et pour le moment, ça signifie rester séparés.

— Tu me manques, Marc. J'aimerais tant être avec toi.

Il tient toujours ma main, et je perçois la tension électrique qui crépite entre nous et remonte le long de mon bras. Nous sommes semblables à deux aimants qui luttent contre la force qui les attire.

— Je n'ai *jamais* été aussi proche d'une femme que je l'ai été de toi. Tu n'imagines même pas à quel point la situation me fait souffrir. Tu crois que je ferais ça sans une bonne raison ?

— Mais... tu ne vois pas ? C'est en restant loin de moi que tu me fais souffrir. D'une certaine façon, j'ai toujours su que ça arriverait. J'aurais dû le comprendre en voyant notre vie sexuelle.

Les doigts de Marc se crispent autour de mon poignet.

— Tu... tu penses que j'aimais te faire mal ? Que te voir éprouver de la souffrance m'apportait du plaisir ?

— Ce n'était pas le cas ?

Il se laisse aller en arrière, contre la banquette.

— Non. Ce n'était pas ça que j'aimais. J'aimais tenir les rênes. J'aimais te voir impuissante et offerte. J'aimais te dominer, contrôler ton plaisir... et te montrer des choses que tu n'avais jamais expérimentées.

— Et tu... tu as toujours été comme ça ? Avec les femmes ?

— Tu es en train de me demander si je suis intéressé par les hommes ? réplique Marc avec un petit sourire.

— Quelque chose me dit que non.

Il éclate de rire.

— Bien vu. Et... non. Je n'ai pas toujours été comme ça. Plus jeune, j'étais différent. Effrayé... imprévisible.

— Tu ne ressentais pas le besoin de dominer tes partenaires ?

— En effet.

— Mais je n'étais pas la première, n'est-ce pas ? La première femme que tu as... dominée.

— Il y en a eu d'autres avant toi. Des femmes avec qui... j'ai eu ce genre de rapports. Mais ma vie sexuelle n'a pas commencé de cette façon. Je n'ai pas toujours été dominateur. (Marc plonge la tête entre ses mains.) Quelque chose... *quelqu'un* est arrivé.

Un long silence s'ensuit.

— Oh... dis-je au bout d'un moment. Est-ce que... est-ce que tu aimais cette femme ?

Cette question a franchi mes lèvres malgré moi, mais Marc éclate de rire.

— Ce n'était pas une *femme*. C'était juste un ami, qui m'a montré le chemin, d'une certaine manière. (Il me dévisage attentivement, avec cette mine concentrée et ce léger sourire si caractéristique.) Tu ne sais vraiment pas, hein ?

— Je ne sais pas quoi ?

— Il ne te l'a pas dit ?

— Quoi ? Je ne comprends rien.

— Cet ami. La personne qui m'a initié, pour le meilleur et pour le pire. Tu n'as pas deviné de qui il s'agit ?

Je contemple Marc, interloquée.

— Je n'en ai aucune idée.

— C'était Giles Getty.

Chapitre 70

— *Giles Getty ?*

Marc hoche la tête.

— Il m’a introduit dans ce milieu. Là où l’on pouvait trouver des femmes qui aimaient être dominées.

J’en ai quasiment la nausée.

— Tu ne parles pas sérieusement ? Giles Getty ? (Le simple fait de prononcer son nom me répugne.) Il... il m’a dit que vous aviez été amis, mais j’ai pensé que...

— Qu’il exagérerait ? Non.

Les yeux de Marc sont plus clairs et intenses que jamais. Autour de nous, la campagne anglaise a laissé place aux faubourgs de Londres.

— Ça... ça remonte à combien de temps ? je demande, confuse.

— C’était il y a longtemps. Ce n’était pas encore un salaud complet, à l’époque, même s’il était en bonne voie. Mais je ne l’ai pas compris. Pas avant qu’il soit trop tard.

Il plonge la tête dans ses mains, et ses doigts pâles glissent dans ses épais cheveux noirs. J’ai tellement envie de le toucher. De le serrer contre moi. De lui dire que tout va bien. Mais... je ne suis pas certaine que tout aille bien.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Marc pousse un long soupir.

— J’étais jeune, stupide, et je n’ai pas compris dans quoi je mettais les pieds avant qu’il soit trop tard. Lorsque Getty m’a introduit dans ce milieu... ça a éveillé quelque chose en moi. Dans ce monde, je voyais enfin qui j’étais vraiment – ou du moins, qui je voulais être. Un homme sûr de lui. Dominant. Calme et imperturbable. J’ai découvert aussi le plaisir que je pouvais apporter en étant cet homme-là. Getty a décelé en moi quelque chose qui lui... ressemblait.

Je secoue la tête.

— Vous ne vous ressemblez pas.

— Si, rétorque Marc. Bien plus que tu ne le crois. Getty m’a enseigné la... domination sexuelle. Il m’a invité dans des clubs, m’a présenté des femmes.

J’ai envie de vomir. En partie parce que je ne supporte pas d’imaginer Marc avec d’autres femmes, mais surtout à l’idée que Getty ait joué un rôle déterminant dans un aspect aussi intime de sa vie.

— Quand j’ai commencé à fréquenter ce milieu, poursuit Marc, toutes les émotions négatives que je traînais, la rancune et les angoisses qui venaient de ma vie passée avec mon père... tout ça a disparu. D’un seul coup. Et j’ai ressenti une merveilleuse sensation de puissance.

Je me rends compte que nos deux corps se sont instinctivement écartés l'un de l'autre. Marc continue à dérouler son récit.

— La première fois que je me suis retrouvé seul avec une femme dans un des clubs de Getty, elle m'a demandé de l'attacher. Plus je la dominais, plus je l'entravais, et plus elle prenait du plaisir. Et moi, je me sentais vivant. Je me sentais moi-même – le *vrai* moi-même.

— Alors, toi et cette femme...

Il ébauche un geste vague.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle est devenue. Elle n'importe pas en elle-même. C'est en *moi* qu'il s'est passé quelque chose. J'ai rencontré beaucoup d'autres femmes, après elle. Et j'ai appris à déceler les signes.

— Tu as décelé les signes, en moi ?

Marc n'hésite pas un instant avant de répondre.

— Oui.

— Tu savais que tu pourrais m'apporter du plaisir en me faisant mal ?

— Pas en te faisant mal. En te dominant. C'est ce dont tu avais besoin. Ce dont tu as toujours besoin.

Il étend ses longues jambes et appuie un coude contre la vitre avant de poursuivre :

— Getty était malin. Il ne m'a pas montré exactement *qui* il était dès le départ. Nous fréquentions des endroits où l'on pouvait trouver des femmes qui aimaient être dominées, et j'ai pensé que Getty appréciait les mêmes choses que moi. Mais il voulait plus. Il aimait regarder des femmes souffrir – des femmes qui n'y prenaient pas nécessairement du plaisir. Ça l'excitait. Il existe des endroits confidentiels où l'on peut assister à ce genre de choses. Et y prendre part.

J'avale péniblement ma salive, prise de nausée.

— Et... tu as participé aussi ?

Marc secoue la tête sèchement.

— Je te l'ai déjà expliqué. Ce n'est pas la douleur qui m'excite. C'est d'apporter du plaisir par la domination. Il arrive que la domination soit synonyme de douleur, mais c'est loin d'être la règle. Ma mère et ma sœur ont été battues toutes les deux par un homme qui était censé prendre soin d'elles. La simple idée de faire mal à une femme sans qu'elle y consente me rend malade.

— Alors, que s'est-il passé finalement ? je demande. Entre toi et Getty ?

— Quand j'ai découvert dans quoi il était impliqué, j'ai coupé les ponts avec lui, et j'ai informé la police de ses activités. Il s'est vengé en harcelant ma sœur et en vendant des dizaines d'histoires sur elle à la presse de caniveau.

— La pauvre, dis-je avec tristesse.

— Ça a bousillé sa vie.

La voiture ralentit maintenant que nous atteignons le centre de Londres, et Marc tourne les yeux vers la fenêtre.

— Si elle n'avait pas été constamment poursuivie par les paparazzis, elle aurait pu se ressaisir. Mais ils ne lui ont laissé aucune chance.

Nous demeurons silencieux un moment, puis je me décide à reprendre la parole :

— Merci de m'avoir raconté ça. J'aurais aimé que tu me le dises plus tôt... même si ça n'a plus d'importance maintenant. Mais je suis soulagée de savoir.

— Je suis soulagé aussi que tu connaisses la vérité. En tout cas, une part de la vérité. (Le visage de Marc se raffermi, et il tire son Blackberry de sa poche.) Retour aux affaires. Tu as un cours ce soir avec Denise, et tous les soirs suivants après tes répétitions. Nous nous reverrons ensuite. OK ?

— OK, réponds-je avec une légère impression de tournis – je ne sais pas vraiment quoi penser ni quoi éprouver.

Chapitre 71

Je suis à l'heure pour la répétition, et sans surprise, je joue mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps. J'ignore si c'est à cause de mon aventure à cheval, des compliments de Marc ou du simple fait que nous ayons discuté, mais je me comporte sur scène avec assurance et conviction.

Je vois Davina ouvrir et fermer la bouche à plusieurs reprises, mais il semble bien qu'elle ne trouve rien à me reprocher aujourd'hui.

À la fin de la journée, radieuse, je me dirige d'un pas léger vers la salle où doit avoir lieu mon cours avec Denise. Bien sûr, je n'ai pas cessé de penser à Marc depuis ce matin, et le souvenir de notre discussion me hante encore plus depuis la fin de la répétition. En traversant le parc gelé, je songe à toute la souffrance qu'il doit endurer. Combien sa vie a été difficile. Je suppose qu'après une telle existence, n'importe qui pourrait développer une addiction à la domination.

Il fait vraiment très froid, et de petits tourbillons de neige volettent autour de moi. Des guirlandes lumineuses ont été accrochées aux arbres et aux toits des bâtiments, ce qui donne au vieil édifice un air encore plus magique et mystérieux.

Lorsque j'atteins la salle de Denise, je distingue des bougies allumées derrière les vitres. Les fenêtres sont décorées de motifs en forme de flocons de neige, et une douce musique s'élève à l'intérieur. L'enseignante m'attend, assise sur un fauteuil à bascule, en train de feuilleter le magazine *Stage*.

Je frappe à la porte.

— Sophia ?

— Bonjour, dis-je en franchissant le seuil et en époussetant la neige sur mon manteau et sur mes cheveux.

Denise se lève.

— Ma chère ! Plus belle que jamais. Et bientôt à l'affiche dans le West End, rien de moins ! Et cependant... ajoute-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres. Il y a toujours quelque chose qui vous tracasse, mon chou. Ou peut-être devrais-je dire *quelqu'un* ?

Je souris.

— Le *quelqu'un* habituel.

— Oh ? Notre M. Blackwell ?

— Qui d'autre ?

— Vous m'avez manqué, ces dernières semaines.

— Je suis désolée, dis-je en déposant mon manteau sur le dossier d'une chaise en plastique. Vous m'avez manqué aussi. Mais les répétitions me prennent tellement de temps !

— Comment ça se passe ? demande Denise en allant allumer sa bouilloire. Un peu de thé ?

— Volontiers, merci, dis-je en posant mes doigts frigorifiés sur le radiateur. Ça se passe... bien. En tout cas, bien depuis aujourd'hui. Avant, c'était l'enfer.

— L'enfer, vraiment ?

Je hoche la tête.

— Marc avait raison. Je n'aurais jamais dû accepter ce rôle. On me l'a offert pour de très mauvaises raisons, et maintenant il est trop tard pour faire marche arrière.

— Ah, ce cher Marc, dit Denise en versant l'eau brûlante dans des tasses. J'ai entendu dire que vous étiez allés faire du cheval tous les deux ce matin.

— *J'ai* fait du cheval. Il m'a regardée.

— Où en êtes-vous, tous les deux ? C'est toujours compliqué ?

— On peut dire ça comme ça.

— Aucun espoir de retrouvailles pour les amants célestes, alors ?

Je m'assieds lourdement sur une des chaises en plastique orange.

— Je ne pense pas. J'aimerais que ce soit possible, mais Marc a l'air déterminé.

— Je suis désolée de l'entendre, répond l'enseignante en me tendant une tasse de thé embaumant la cannelle. Vous voulez une goutte d'eau-de-vie avec ? Après tout, c'est Noël, non ?

— Oui, s'il vous plaît. J'en ai bien besoin en ce moment, je crois.

Denise ouvre un placard, en tire une petite flasque colorée, et verse une bonne rasade d'alcool dans mon thé.

Je sirote une première gorgée. Le breuvage a un goût de cerise, d'épices et de cassonade.

— C'est délicieux, dis-je avec chaleur.

— Donc, vous et Marc... Vous êtes de nouveau son élève, c'est bien ça ?

— Oui. Il m'aide beaucoup. En fait, être simplement de nouveau près de lui... ça m'a beaucoup soutenue, aujourd'hui.

— J'imagine bien. C'est un excellent professeur. Très strict, mais doté d'une telle foi en ses étudiants ! Une foi qui vous porte plus loin. Lorsqu'on sent que quelqu'un place une absolue confiance en nous, on ne peut que croire en nous-même.

— C'est peut-être pour ça que j'ai tant de mal avec Davina. Elle n'a aucune confiance en moi.

— Davina la diva ? Ne vous laissez pas faire. Elle a une certaine réputation dans le milieu des comédies musicales – d'après ce que j'ai entendu, elle est connue pour prendre plaisir à tyranniser ses acteurs. D'un autre côté, c'est une grande metteuse en scène, mais elle ne sait pas contrôler ses humeurs.

— Avec Leo, elle n'a pas de problème.

— Rien d'étonnant. Leo est une vedette de Hollywood. Elle sait de quel côté se trouve le pouvoir, et quels sont ses intérêts dans l'affaire. Elle tient à cultiver son réseau.

— Elle n'a pas entièrement tort, cela dit. Je suis loin d'être aussi bonne que Leo. Je ne suis encore qu'une étudiante.

— Une étudiante incroyablement talentueuse. N'oubliez jamais ça. Leo a sans doute des années d'expérience, mais il ne possède pas votre talent. Vous avez juste besoin d'un peu d'entraînement, c'est tout.

J'éclate de rire.

— C'est ce que dit Leo.

— Et qu'en dit Marc ?

— Que je dois me montrer plus assurée.

— Très bien vu. Eh bien, ma chère, nous pouvons commencer ? Échauffez-vous d’abord un peu la voix, et nous pourrons passer ensuite directement à ces scènes de *La Belle et la Bête*.

— Très bien.

Chapitre 72

Le cours de chant avec Denise m’apporte exactement ce dont j’avais besoin, et je quitte la salle en me sentant plus légère que jamais depuis ma rupture avec Marc. Il est tard, mais j’aime me promener dans la nuit, sous la neige tourbillonnante, perdue dans mes pensées.

Je ne croise pas le moindre étudiant. Tanya a parlé d’un examen prévu pour demain ; je suppose qu’ils sont tous à l’intérieur en train de réviser. Pourtant, en approchant de l’internat, j’entends une voix d’homme.

— Tu m’avais promis un accès. Je n’ai pas eu ce que je voulais.

Oh, mon Dieu. Je reconnais cette voix. Elle me frigorifie bien plus que la neige.

Je me colle contre le mur, le cœur battant. Une autre voix résonne alors – féminine, cette fois.

— Comment aurais-je pu savoir qu’elle ne serait pas là ?

La voix d’homme, à nouveau :

— Je te conseille de ne pas jouer à ces petits jeux avec moi.

Oh, Seigneur. Seigneur.

L’homme, c’est Giles Getty.

Chapitre 73

La gorge nouée, je plaque les paumes contre la pierre rugueuse du mur. Mon instinct me hurle de courir, de fuir. Mais si je bouge, il me verra.

La voix nerveuse de Getty s'élève à nouveau :

— Tu as tout fait foirer. Elle doit être avec lui. Il va falloir que je revienne une autre fois.

Je perçois un bruit de pas sur les gravillons. Quelqu'un se dirige dans ma direction.

Toujours collée contre la paroi, j'essaie de m'éloigner des voix. J'ai les pieds au beau milieu d'un parterre de fleurs, et je grimace en pensant aux jolies pensées d'hiver que je suis en train de massacrer. Mais je n'ai pas d'autre choix que de me fondre autant que possible dans la paroi, me déplaçant lentement vers un petit bosquet situé au coin du bâtiment.

Getty apparaît de l'autre côté, juste au moment où j'atteins le bosquet et où je sens les brindilles effleurer mon visage. Il se fige d'un coup et regarde dans ma direction, mais il doit faire trop noir pour qu'il m'aperçoive, car il reprend son chemin au bout de quelques secondes.

Je retiens mon souffle. Il semble agité, et en colère. C'est un homme visiblement hanté par quelque chose. Je me souviens de ce que m'a dit Marc à son sujet – qu'il aimait voir des femmes souffrir – et une sensation de nausée m'envahit.

Toujours cachée, trop terrifiée pour bouger, j'entends soudain un bruit qui me fait frémir. De longs sanglots tremblants et ininterrompus. Un son déchirant qui me fend littéralement le cœur.

Très prudemment, je fais un pas hors du bosquet pour essayer de voir de qui il s'agit. Je n'ai jamais entendu quelqu'un sangloter ainsi, et au milieu de la nuit, cela semble presque surnaturel.

Je risque un coup d'œil prudent, au coin du bâtiment.

Oh, mon Dieu. C'est... Cecile.

Elle est adossée contre le mur, la tête dans les mains, et tout son corps tressaute de souffrance. C'était à elle que Getty parlait.

Elle laisse échapper un long cri perçant qui me fait sursauter. Par réflexe, je resserre mes doigts sur mes bras... quelques instants plus tard, Cecile a disparu.

Je reste stupéfaite, frissonnant de froid sous la neige qui s'épaissit.

Chapitre 74

Je rejoins ma chambre à la hâte et allume toutes les lumières. Assise sur le lit, j'enroule la couette autour de mon corps tremblant.

Est-ce que Getty est venu pour moi ? Il est peut-être encore là, peut-être voit-il les lumières allumées à mes fenêtres ?

Je me lève pour tout éteindre, mais je ne peux pas rester assise ainsi dans le noir. C'est bien trop flippant. Les épaules toujours couvertes par ma couette, je sors de la chambre et descends à pas de loup vers celle de Tanya.

Je frappe à la porte – aucune réponse. Je frappe à nouveau, plus fort cette fois.

Toujours rien.

Il fait froid et sombre dans le couloir. Je ne veux pas rester là toute seule. J'essaie d'appeler Tanya au téléphone, mais je tombe directement sur son répondeur.

Qu'est-ce qui se passe ? Où peut-elle être ? Nous sommes en pleine semaine, au beau milieu d'une période d'examens.

Je tente une dernière fois de frapper à sa porte, puis abandonne. J'ai toujours le téléphone à la main. Je devrais appeler Marc... et pas seulement parce que j'ai envie d'entendre sa voix. Je devrais l'appeler, parce que j'ai besoin de quelqu'un pour me protéger, tout de suite.

Non. Il a été très clair sur ses intentions, ce matin. Il veut que nous restions séparés. Une relation uniquement de professeur à élève.

Alors que je suis sur le point d'appeler Tom, mon appareil émet un *bip* et je vois que j'ai reçu un SMS.

Je songe : *Tanya ?* Mais c'est un message de Leo.

Hey, honey ! Ton cours de chant est fini ? Ça te dit de boire un verre ?

Je colle immédiatement le téléphone à mon oreille et appelle Leo.

Il répond à la troisième sonnerie.

— Salut, Sophia. Je...

— Leo ! Il est arrivé quelque chose. Tu es sur le campus ?

— Holà ! Calme-toi. Qu'est-ce qui se passe ?

Je lève les yeux au milieu du couloir sombre.

— Je ne peux pas parler ici. Je peux te rejoindre ?

— Bien sûr. Je suis dans ma chambre ; viens tout de suite. La 203, au deuxième étage. Ça va ? Tu as l'air essoufflée...

— Non. Juste... effrayée.

Je raccroche et me dirige à pas pressés vers l'escalier.

Chapitre 75

Leo ouvre la porte avant même que j’aie eu le temps de frapper.

— Enchanté, dit-il avec un petit salut. Bienvenue au palais des plaisirs.

J’entre aussi vite que je peux, et ferme soigneusement la porte derrière moi.

— Qu’est-ce qui se passe ? reprend Leo.

— J’ai vu... Il y avait quelqu’un sur le campus.

Je balaye rapidement la pièce du regard. Il y a une cheminée, et un beau lit ancien en bois, exactement comme dans ma chambre. La pièce est plus grande, mais il n’y a pas de balcon – juste une belle salle de bains, et un énorme frigo argenté.

— Une seconde, dit l’acteur en sortant une Budweiser du frigo. Calme-toi un peu et raconte-moi ce qui s’est passé. Tu en veux une ? ajoute-t-il en me tendant la bière.

— Pas maintenant.

D’un geste nonchalant, Leo ouvre la bouteille en cognant la capsule contre le linteau de la cheminée.

— *Qui* as-tu vu sur le campus ? dit-il en portant le goulot à ses lèvres.

— Giles Getty.

Leo manque s’étrangler avec sa bière, tousse et s’essuie la bouche.

— Tu plaisantes. Le paparazzi ?

— Je pense que Cecile l’a laissé entrer.

— Qui est Cecile ?

— Tu l’as rencontrée une fois, au pub du campus. Une blonde.

— Oh, je me souviens. La copine du réalisateur. Visage pointu. L’air supérieur.

— Elle a vendu à la presse des histoires sur moi, et je crois qu’elle et Getty ont d’autres projets.

— Tu l’as vraiment vu ici ? Sur le campus ?

Je me mordille nerveusement le pouce.

— Oui. Et je crois... Il essayait peut-être d’obtenir une nouvelle photo de moi. Ou autre chose. Mais j’étais sortie pour mon cours de chant, et ma chambre était vide.

— Tu es vraiment sûre d’avoir bien vu ? Tu sais, quand la presse commence à te traquer, tu peux devenir un peu parano...

Leo s’installe en tailleur sur son lit et pose sa bière en équilibre entre ses genoux.

— Dis-moi *exactement* ce qui s’est passé, reprend-il. Où est-ce que tu as vu ce type ?

— Juste devant l’internat. Il était en train de discuter avec Cecile. J’ai entendu « Elle n’est pas là », ou quelque chose de ce genre.

— Tu es certaine que c’était bien Getty ?

— Je l’ai vu. Il faisait sombre, mais je crois... je suis quasiment sûre que c’était lui. J’ai surtout reconnu sa voix – il a une manière très particulière de parler. Il prononce tous les mots trop vite.

Leo avale une gorgée de bière.

— Tu travailles vraiment très dur, ces temps-ci. Tu dois être très fatiguée. Tu ne penses pas qu’il puisse s’agir de... d’une sorte de rêve éveillé ?

— Je ne crois pas.

— Je trouve quand même que tu as l’air nerveuse. Hypertendue. Tu devrais peut-être juste faire un break de quelques jours. Quand j’ai joué dans *Everlasting*, on a passé des nuits et des nuits à tourner sur Hollywood Boulevard, et, bon sang, j’étais tellement crevé que j’ai commencé à voir des trucs. Des silhouettes dans la nuit.

Mon téléphone sonne à ce moment-là, et je sursaute comme une condamnée à mort. Je tire l’appareil de ma poche et vois s’afficher le nom de Tanya.

— Tu as l’intention de répondre, ou juste de regarder l’écran ? demande Leo.

Je hausse les sourcils, et prends l’appel.

— Tanya ?

— Hey... Qu’est-ce qui se passe ?

Elle a l’air de s’éveiller tout juste. Je l’imagine précisément, avec ses yeux gonflés et ses cheveux roux dressés sur sa tête.

— Je suis désolée d’appeler si tard, dis-je. J’ai... j’ai juste eu une frayeur.

J’entends un froissement de draps, suivi d’un *bang* et d’un « merde ! ».

— Tout va bien ? poursuis-je d’une voix hésitante.

Chapitre 76

- Ça va, répond Tanya. Mais *toi*, tu n’as pas l’air bien. Qu’est-ce qui t’arrive ? Ce n’est pas encore à cause de Marc, j’espère ? Il t’a encore fait un sale coup ?
- Non, non, rien de ce genre.
J’entends un autre *bang*.
- Tanya ? Où es-tu ?
Un silence.
- Euh... dans ma chambre, répond-elle au bout d’un moment d’une voix gênée.
Je suis certaine qu’elle ne me dit pas la vérité.
- Mais... J’ai frappé à ta porte il y a cinq minutes. Tu n’as pas répondu.
- Oh, bon sang. Je ne sais vraiment pas mentir. OK, Soph. Je suis dans la chambre de Tom. Et par rapport à la question que tu t’apprêtes à me poser, la réponse est oui.
- Vous deux, vous êtes...
- Oui. On est ensemble. Attends... Tom veut te dire bonjour. Je branche le haut-parleur.
J’entends un crépitement.
- Soph ! s’exclame une voix familière. Ça va ?
- Salut, Tom.
- Pardon de ne t’avoir rien dit. On ne voulait pas en parler autour de nous au cas où... où ce serait juste une passade idiote. Qu’est-ce qui t’arrive ? Tu as l’air tendue.
- Je viens d’assister à un truc vraiment flippant.
- Qu’est-ce qui se passe ? demande Tanya.
Je jette un regard à Leo.
- Giles Getty était devant l’internat il y a quelques minutes. En tout cas, je pense l’avoir vu.
- Qui a bien pu le laisser entrer ? s’exclame mon amie. On devrait appeler la sécurité !
- Je crois que c’était Cecile, dis-je.
- Raison de plus pour donner l’alerte, poursuit Tanya. Si elle se fait choper, elle sera renvoyée de l’école sur-le-champ. Où est ma robe de chambre ? Ça caille ici !
- Tu l’as accrochée à la porte, répond la voix de Tom.
- Il y a aussi autre chose, poursuis-je. Après le départ de Getty, j’ai entendu Cecile pleurer.
- Et... ? lâche Tanya.
- Et... je n’avais jamais entendu quelqu’un pleurer d’une façon aussi déchirante. Elle était désespérée. Totalement désespérée. Je crois qu’elle a besoin d’aide.
- On sait tous qu’elle en a besoin, rétorque la rouquine. Une aide psychiatrique.

— Tu crois qu'elle a sciemment laissé entrer Getty sur le campus ? intervient Tom. Ou qu'il s'est introduit ici d'une autre façon ?

— Je crois qu'elle l'a fait entrer. C'est juste... une impression. Ils discutaient comme deux vieilles connaissances. Je pense même qu'elle savait qu'il voulait monter jusqu'à ma chambre – sauf que, heureusement, je n'y étais pas.

— Ça me paraît crédible, dit Tanya. La prochaine fois que je la croise, elle va comprendre sa douleur.

— Je la plains... admets-je. Lorsque je l'ai entendue pleurer, toute ma colère est tombée. Elle a des ennuis, j'en suis sûre.

— Bien mérités, commente mon amie. Elle ne fait que récolter ce qu'elle a semé.

— On dirait qu'elle a conclu un pacte avec le diable, et qu'il réclame son paiement, dit Tom. Il me semble que tu l'avais déjà croisée dans les locaux de GMQ, non ?

— Tu vas me laisser appeler la sécurité ? implore Tanya.

— Je devrais appeler Marc en premier, dis-je en me rongéant nerveusement un ongle.

— Oui, appelle-le. La sécurité du campus est une priorité pour lui. Tu veux qu'on te rejoigne dans ta chambre ?

— Non, ça ira... (Je jette un coup d'œil en coin à Leo.) Je suis... je suis dans la chambre de Leo.

— Ooooh ! s'exclame Tom.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez, dis-je en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Bon, tu sais qu'on est là si tu as besoin de nous, reprend Tanya. S'il t'arrive quoi que ce soit, tu nous appelles, compris ? Je vais régler ma sonnerie au maximum.

— Merci, dis-je. Et... Tanya ? Je suis vraiment très heureuse pour toi et Tom.

Chapitre 77

— Bon, dit Leo en croisant les doigts autour de sa bouteille de bière. Le chevalier Marc Blackwell va donc arriver sur son blanc destrier ?

J’esquisse un sourire.

— Il n’est pas vraiment du genre « blanc destrier ». Plutôt Aston Martin.

— Mais tu comptes bien l’appeler ?

Je m’assieds sur le lit, à côté de Leo.

— Oui.

— Tu es bien sûre d’avoir vu ce que tu penses avoir vu ?

— À peu près certaine. Je sais que je suis fatiguée, mais... non, j’en suis sûre. Et Marc veut être informé de ce genre de chose.

— Eh bien, c’est toi qui vois.

Je sélectionne le numéro de Marc, les doigts crispés sur la couette de Leo.

Ding, dring.

Est-ce qu’il pensera que je l’appelle pour discuter de nous ? Lui demander qu’on se remette ensemble ?

Dring, dring.

C’est peut-être une mauvaise idée. Rien que l’idée qu’il décroche me donne des frissons. De bons frissons – un peu trop bons.

Dring, dring.

Je deviens trop nerveuse – je suis sur le point de raccrocher, quand...

— Sophia ?

Sa voix est si grave et si familière que j’en ai la chair de poule. J’ai l’impression qu’il est assis là, à côté de moi. L’estomac noué, je réponds :

— Salut. Je... je ne m’attendais pas à ce que tu répondes si tard.

— Quelque chose ne va pas. Qu’est-ce qui se passe ?

Une vague de panique monte dans ma poitrine.

— Oh, Marc ! J’ai vu Giles Getty. Sur le campus.

— *Quoi ?*

— Il était juste devant l’internat.

— Tu sais comment il est entré ?

J’hésite, sachant que Tanya me tuera si je ne mentionne pas Cecile. Mais après avoir entendu ses terribles sanglots, je ne peux pas la dénoncer comme ça. Il faut que je sache pour quelles raisons elle

est bouleversée.

— Je n'en suis pas sûre.

C'est la vérité, juste tronquée.

Il y a un silence, puis j'entends la respiration oppressée de Marc.

— Où es-tu en ce moment ? Tu es seule ?

— Toujours à l'Ivy College. Et... non. Je ne suis pas seule.

— Qui est avec toi ?

J'hésite un instant, et crispe les doigts sur le téléphone.

— Sophia ?

— Je suis... avec Leo en ce moment.

Je perçois un sifflement sourd, presque semblable à un grondement.

— D'accord. Reste là où tu es. Je vais appeler la sécurité pour qu'ils prennent des mesures.

— Marc, ce n'est pas ce que tu crois. Je...

Mais il a déjà raccroché.

Chapitre 78

— Pas ce que tu crois ? répète Leo d'un ton narquois en souriant. (Il vide sa bouteille de bière d'un trait, et la lance négligemment dans une corbeille à papier.) Tu as toujours le béguin pour Blackwell, hein ?

— Je ne voulais pas qu'il s' imagine des choses.

— Quel genre de choses ?

— Il est tard, et je suis dans ta chambre. Ce simple fait suffit pour faire travailler l'imagination. Je n'aimerais pas du tout l'appeler et me rendre compte qu'il est avec une femme.

— Vraiment ?

Je hoche la tête, dégoûtée par cette pensée, et une interrogation me vient soudain à l'esprit... Est-ce que je guérirai *un jour* de Marc ? Son ombre planera-t-elle derrière mon épaule pour le restant de ma vie ?

— On dirait que tu l'as dans la peau, lâche Leo. Mais, hey ! Tu es avec moi, là. On est seuls, dans une chambre avec un lit double. Si tu donnais une chance au challenger ?

Il hausse les sourcils de manière comique, et je ne peux m'empêcher de sourire.

— Merci pour la proposition, Leo. C'est très flatteur.

— Je ne plaisante pas. C'est une offre on ne peut plus sérieuse. Je serais *ravi* de coucher avec toi ce soir, et d'essayer de te faire oublier un peu Marc Blackwell. Je ferai de mon mieux, parole de scout.

— Très chevaleresque de ta part.

— Quelque chose me dit que tu n'es pas d'humeur à me faciliter les choses. Les histoires d'une nuit, c'est pas vraiment ton genre, hein ?

— Pas jusqu'ici. (Je me laisse tomber sur le dos et contemple fixement le plafond.) Quelle soirée, hein ?

Leo s'approche de moi, et s'allonge lui aussi.

— La vie réserve parfois de sales surprises.

Nous scrutons tous les deux le plafond en silence pendant un long moment. Enfin, Leo reprend la parole :

— Tu vois cette fissure à droite ? Je trouve qu'elle a une forme de vague. Et toi, qu'est-ce que tu vois ?

— Un arbuste.

— Tu veux rester simplement dormir ici ? demande l'acteur en tournant le visage vers ma joue. Je dormirai sur le canapé. J'ai l'impression que tu n'as pas du tout envie de retourner dans ta chambre.

— Effectivement, admetts-je. Ça me fait trop peur.

— Hey... tout va bien se passer. Tu réfléchis trop. Regarde-toi ! Tu as des cernes jusqu'en bas des joues.

— Désolée... dis-je en me tournant à mon tour vers lui. La soirée a été éprouvante.

— Je préfère ça. Tes yeux sont plus beaux lorsque ton front est détendu. (Il dépose un baiser sur ma joue, puis se lève brusquement.) À demain, belle au bois dormant. Une grosse semaine nous attend – dans quelques jours, on retourne répéter au Tottenham Theatre.

Il attrape une couette et un oreiller dans une grande armoire, et les étale sur le sofa.

— Bonne nuit, Sophia.

— Bonne nuit, Leo.

Le lendemain, ce sont les ronflements de Leo qui me réveillent. Il est vautré sur le canapé, un bras pendant vers le sol, l'autre posé sur sa poitrine. Ses cheveux blonds tombent en désordre sur son front bronzé, et ses lèvres sont légèrement entrouvertes.

Je me rends compte que je suis en sueur, et je me souviens que je me suis couchée tout habillée dans le lit de Leo. Émergeant de sous la couette, je me dirige silencieusement vers la kitchenette pour prendre un verre d'eau, et passe ensuite à la salle de bains.

Des produits de beauté sont éparpillés sur le rebord du lavabo, dans l'anarchie la plus complète. Une crème baptisée « Snake Peel », à base de granules noirs, a laissé une longue trace sur la céramique, et un pot d'onguent hydratant semble avoir perdu son couvercle.

Je souris malgré moi. Leo est encore plus désordonné que moi.

Après m'être rincé le visage à l'eau froide, je me lave les dents avec mon index et le dentifrice « fraîcheur sauvage » de Leo.

Les ronflements de l'acteur s'élèvent toujours dans la pièce adjacente. J'envisage de le réveiller mais... Il y a autre chose que je dois faire, tout de suite. Et ça me rend nerveuse rien que d'y penser.

J'asperge une dernière fois mon visage d'eau froide, et sors à pas de loup.

Chapitre 79

Cecile loge dans la chambre 132. Je le sais parce que je l'ai entendue se plaindre à ce sujet le lendemain de ma rentrée à l'Ivy College. Elle agitait ses clés devant le nez de Wendy en vociférant à propos d'une fenêtre qui laissait passer l'air.

En traversant le couloir du premier étage, j'entends des bruits de douche et de plomberie. Je suppose que tout le monde est en train de se lever, et j'espère que Cecile sera éveillée aussi.

Une fois devant la porte, j'hésite. Dois-je vraiment faire ça ? D'habitude, je ne recherche pas les confrontations, mais il arrive qu'on n'ait pas le choix. Et, d'une certaine façon, il ne s'agit pas vraiment d'une confrontation : j'ai effectivement envie de découvrir si c'est bien elle qui a laissé entrer Getty, mais ce qui m'importe le plus est de connaître la raison de ses larmes.

Toc, toc, toc.

Je recule d'un pas en me mordillant le pouce. Je commence à regretter de n'être pas passée dans ma chambre pour me changer, mais il est trop tard pour y penser.

La porte s'ouvre lentement.

Cecile se tient devant moi avec un maintien impeccable. Elle porte une longue chemise de nuit froufroulante, et un masque de nuit bordé de dentelle est encore accroché à sa chevelure blonde attachée en chignon lâche.

Sans maquillage, elle a l'air plus jeune, et même plus jolie. Mais elle a les paupières battues d'une personne qui a passé la nuit à pleurer. En me voyant, elle écarquille les yeux.

— Sophia ! s'exclame-t-elle d'une voix étranglée.

— Il faut qu'on parle. Je t'ai entendue hier soir. Tu discutais avec Getty.

L'étudiante hausse les sourcils, et détourne le regard d'un air paniqué.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

Je lève une main.

— Nous savons toutes les deux que c'était bien toi. Et donc, je peux entrer ?

Elle jette un coup d'œil inquiet dans le couloir, puis recule :

— Je suppose qu'il vaudrait mieux.

Je découvre une chambre totalement différente de la mienne, ce qui ne manque pas d'ironie – toutes les pièces sont censées se ressembler.

Ses draps blancs, qui semblent extraordinairement délicats, sont ornés de dentelle. En plus des oreillers blancs, des coussins décorés d'animaux dorés ornent la tête de lit. Au dos de la porte, une plaque automobile fantaisiste porte l'inscription « Cecile 1 », et les murs sont couverts d'affiches de cinéma en noir et blanc. Tout est en ordre parfait : pas un grain de poussière n'est visible, comme si on se trouvait dans un décor pour un magazine de déco.

Je reste plantée au milieu de la pièce, l'air gauche, sans savoir quoi faire de mes mains. Il y a un siège en osier près de la fenêtre, mais il semble bien trop fragile et parfait pour qu'une personne s'y assoie réellement.

— Alors ? m'interroge Cecile en faisant soigneusement son lit. De quoi voulais-tu me parler ?

— Je sais que Getty est venu te voir hier soir.

Elle cesse un instant de tapoter les coussins, puis reprend sa tâche comme si elle n'avait rien entendu.

— Je pense que c'est toi qui l'as laissé entrer, poursuis-je.

— Tu n'as aucune preuve, répond Cecile en gardant les yeux fixés sur un coussin brodé de girafes dorées.

— Je n'en ai pas besoin. Si je raconte ça à Marc, il me croira sur parole.

J'obtiens enfin son attention.

— Tu ne ferais pas ça ! s'exclame-t-elle en se tournant brusquement vers moi.

— Je pourrais... si tu ne me dis pas ce qui se passe. (J'ai du mal à la prendre en pitié en cet instant, mais je repense à ses sanglots de la veille, et ma voix s'adoucit.) Tu avais l'air... bouleversée.

— Ce n'était rien, répond-elle bien trop vite.

J'avance d'un pas vers elle.

— Écoute... Je sais que nous ne sommes pas amies. Je sais que nous ne le serons probablement jamais. Mais s'il t'arrive quelque chose de grave, il faut que tu me le dises. Sinon, je n'aurai pas d'autre choix que de dire à Marc que je t'ai vue avec Getty.

Elle s'écarte vers la fenêtre et contemple le parc du campus, les mains sur les hanches. Dans sa chemise de nuit, elle paraît très frêle.

— Donc, tu as l'intention de me faire chanter.

— Non, dis-je en secouant la tête. Je suis venue pour te donner une chance.

— Tu crois que j'ai besoin que quelqu'un comme toi me donne une chance ?

— En ce moment ? Oui. (Je mets moi aussi mes mains sur mes hanches.) Écoute... ça devient ridicule. Je suis venue te voir pour que tu m'expliques ton point de vue. Si tu refuses, tant pis. J'appellerai Marc, et je lui raconterai simplement ce que j'ai vu.

— Non ! s'exclame Cecile en se tournant vers moi, les larmes aux yeux. *Je t'en prie*. Ne lui dis pas. Si... si je me fais virer de l'Ivy College, ma vie sera fichue.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? C'est toi qui as fait entrer Getty ?

Sans rien dire, elle esquisse un infime hochement de tête.

— Pourquoi ?

— Oh, tu sais pourquoi, répond-elle en agitant vers moi ses ongles parfaits. Pour qu'il puisse prendre des photos de toi. Mais tu étais sortie.

— À quel point es-tu proche de Getty ?

— Qu'est-ce que tu insinues ? s'offusque-t-elle.

— Réponds simplement à ma question.

— Ma vie privée ne te regarde pas.

Je fronce les sourcils.

— Ta vie privée ?

Cecile lève une main à son front.

— Oublie ça. Disons que je le connais bien, d'accord ? Un peu trop bien.

— Tu es au courant que... enfin, qu'il peut être dangereux ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu as Marc Blackwell pour te protéger.

— Je ne m'inquiète pas pour moi, mais pour toi. Getty est... je veux dire... Il aime voir les femmes souffrir.

Les lèvres pâles de Cecile s'entrouvrent, dévoilant ses jolies dents blanches.

— Comment le sais-tu ?

— Cecile, est-ce qu'il t'a fait du mal ?

Elle cache soudainement son visage entre ses mains. Je remarque une ecchymose bleue sur son poignet gauche.

— C'est lui qui t'a fait ça ? je demande d'une voix calme.

Comme un enfant pris la main dans le pot de confiture, elle écarte un peu les doigts de ses yeux... Ses épaules se mettent à trembler, puis sa poitrine. Les bras serrés autour d'elle, elle s'effondre en sanglots.

— Oui, murmure-t-elle.

Je m'avance rapidement vers elle et passe un bras autour de son dos, la laissant pleurer tout son soûl sur mon épaule.

— Ça va aller, dis-je. Calme-toi. Ça va aller.

— Non ! proteste-t-elle en secouant la tête, avant d'aller se jeter sur son lit. Ça ne va pas aller. J'ai tout gâché. Vraiment tout gâché. Tu ne peux pas comprendre. Je suis tellement jalouse de ta vie !

— Toi ? Jalouse de moi ? J'aurais aimé naître dans une famille riche... mon existence serait mille fois plus facile.

— Tu plaisantes ? répond Cecile en écarquillant les yeux. Ma famille... ils contrôlent tout ce que je fais. La seule chose qui compte pour eux, c'est ma réputation.

Ses sanglots redoublent de vigueur.

— Quel que soit le problème, je suis sûre qu'il y a une solution, dis-je en lui caressant les cheveux. Je t'aiderai.

— Personne ne peut m'aider. Je suis désolée, Sophia. Je n'ai jamais voulu que les choses aillent si loin.

— Si loin ?

— Tu ne peux même pas imaginer ! sanglote-t-elle en cachant de nouveau son visage dans ses mains.

Je la laisse pleurer. Je sais que les larmes font du bien. Au bout de quelques minutes, elle reprend lentement sa respiration, et lève les yeux vers moi.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? dis-je d'une voix douce.

— Je suis enceinte, répond Cecile d'une voix brisée. Getty est le père.

Chapitre 80

Involontairement, je porte une main à ma bouche.

— Oh, mon Dieu !

Cecile contemple ses genoux.

— J'ai été stupide. C'est une personnalité plutôt en vue, alors... je me suis sentie flattée quand il m'a demandé de sortir avec lui. Mais tout ce qu'il voulait, c'était un moyen d'accéder à toi, dit-elle en cachant son visage entre ses mains. Je ne peux pas être mère célibataire... ce n'est pas possible.

— Ce n'est pas si terrible... Tu peux obtenir beaucoup d'aide, ici. Et plein de filles y arrivent.

— Peut-être là d'où *tu* viens, mais dans ma famille, c'est juste impensable. Mes parents ne m'adresseront plus jamais la parole si j'ai un enfant hors mariage...

Elle recommence à sangloter – des sanglots longs et douloureux qui me fendent le cœur.

— Getty sait, pour le bébé ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'il en pense ?

— Il s'en fiche totalement, répond-elle en crispant ses doigts sur l'oreiller. La seule chose qui lui importe, c'est que ça lui permet de me manipuler encore plus.

— Te manipuler ?

— Il m'a dit qu'il m'épouserait. Un vrai mariage, en public. Mais évidemment, il y a un prix...

— Que tu lui donnes l'accès au campus pour qu'il puisse vendre des histoires sur moi.

Cecile se mord la lèvre.

— Ça n'a pas commencé de cette façon... Au début, c'était mon choix. Je voulais vendre une histoire sur toi. Je t'en voulais à cause de Marc. Ce n'est pas juste, la façon dont tu l'as eu ! Mais ensuite... Giles et moi... Il peut se montrer vraiment charmant, et je n'avais aucune idée de qui il était vraiment. Pas au début.

— Et maintenant ?

— Maintenant je sais, répond-elle en frottant son poignet meurtri.

— Cecile, tu ne vas quand même pas épouser un type comme ça ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Si je ne le fais pas, ma famille me reniera.

— Tu es totalement sûre de ça ?

— Oh, oui, j'en suis sûre, répond-elle en faisant la moue. Avant, j'avais une cousine. Je n'en ai plus. Elle a épousé un homme d'origine indienne contre l'avis de ma famille, et aujourd'hui, plus personne ne lui parle. C'est comme si elle n'avait jamais existé. Je suis piégée. Complètement piégée. Si j'interromps la grossesse, Giles m'a dit qu'il publierait un papier sur l'Ivy Drama College, « école

des avorteuses ». Je serai traînée dans la boue. Ma vie sera fichue, achève-t-elle avec un tremblement de la lèvre.

— Il doit y avoir une solution, dis-je en sentant un élan de pitié monter en moi.

Tom avait raison. Elle a pactisé avec le diable, et maintenant, elle en paye le prix.

— Crois-moi, il n’y en a pas, rétorque Cecile. Getty est un monstre. Bon sang, comment ai-je pu être aussi stupide ?

— Cecile... Comment vas-tu faire dans l’immédiat ? Tu ne peux pas continuer à le faire entrer ici en douce. C’est trop risqué. Pour moi, et pour toi.

— Si tu avertis la sécurité que tu l’as vu sur le campus, il ne pourra plus revenir. Mais je t’en prie, ne dis pas à Marc que c’est moi la fautive. Je suis tellement désolée... pour tout. Je me suis comportée comme une salope, parce que j’étais jalouse. Maladivement jalouse.

— Je ne le dirai pas à Marc. Il sait déjà que Getty a été vu sur le campus, et il va renforcer les mesures de sécurité.

— Très bien, approuve Cecile.

Nous nous dévisageons pendant un bref moment, et Cecile fait ensuite quelque chose de totalement inattendu – elle me prend la main.

— Je ne m’attends pas à ce que tu me pardonnes. Mais sache quand même que je regrette d’avoir vendu ces histoires à ton sujet. C’était... indigne de moi. Et j’en paye le prix, un prix élevé. (Elle serre ma main plus fort.) Il faut que tu sois très prudente, Sophia. Getty est... Il ne recule devant rien. C’est un monstre. J’étais *obligée* de le laisser entrer sur le campus. Il m’a fait chanter. Sans ça, je ne l’aurais jamais aidé, je te le jure. S’il contacte mes parents...

— Ils finiront par l’apprendre d’une façon ou d’une autre.

— Mais d’ici là, nous serons mariés.

— Alors tu seras mariée à un monstre.

L’étudiante ferme les paupières durant un long moment. Elle les rouvre enfin, et dit :

— Le sacrifice en vaut peut-être la peine.

Lorsque je quitte la chambre de Cecile, j’ai encore l’estomac noué. La vérité, c’est qu’il m’était plus facile de la détester que d’éprouver de la compassion pour elle. À présent, je dois admettre le fait que, d’une certaine façon, elle aussi est une victime de Getty.

Chapitre 81

Je me présente à la répétition les yeux un peu rouges, l'esprit hanté par le récit de Cecile. Mais je joue bien. Je chante haut et clair, et j'évolue sur scène avec assurance.

Évidemment, à chaque pause, je vérifie mon téléphone pour voir si je n'ai pas de message de Marc au sujet de Getty et du renforcement de la sécurité. Leo me taquine tant à ce sujet que je me débrouille pour filer en douce aux toilettes afin de consulter mon smartphone. Mais la journée s'achève sans nouvelles – ni SMS, ni appel manqué, ni message sur mon répondeur.

Je suppose qu'il a dû prendre les choses en main, mais qu'il ne voit aucune raison de me donner les détails.

À la sortie du Queen's Theatre, Leo me propose d'aller prendre un verre.

— Je ne peux pas, dis-je. J'ai un cours de chant avec Denise.

— Et après ça ?

— Peut-être. Mais je serai probablement fatiguée.

Le cours de chant se passe bien ; je sens ma voix devenir de plus en plus forte et assurée. Mais toujours aucun signe de Marc – je décide de prendre le taureau par les cornes et de l'appeler. Il faut que je sache quand doit se dérouler ma prochaine séance avec lui... et, pour être honnête, je veux aussi lui faire comprendre clairement qu'il n'y a rien entre moi et Leo. Juste au cas où il y aurait encore une petite chance pour nous deux.

Je sélectionne son numéro et appelle, le cœur battant. Il répond au bout de plusieurs sonneries.

— Sophia.

— Marc... J'espère que ça ne t'ennuie pas que j'appelle.

— Pas du tout.

— Je me demandais... Tu as prévu de me donner d'autres leçons ?

— Bien sûr. Mais tu es déjà très occupée avec Denise cette semaine. Je ne veux pas t'épuiser.

— Oh, très bien. Écoute, Marc... je voulais aussi te dire. Au sujet de Leo et moi... Ce n'est pas ce que tu crois.

— Tu pensais que je serais jaloux ?

— Eh bien...

— Mes sentiments n'ont aucune importance. Je t'ai promis de t'aider, et je tiendrai parole. Repose-toi autant que tu peux ce week-end. J'ai prévu des choses la semaine prochaine.

— Mais, Marc, je ne suis pas avec Leo...

— Sophia, ta vie privée ne me regarde pas.

Il raccroche sur ces mots, et je vois que j'ai reçu un message de Leo.

Leçon terminée ? Toujours pas envie de traîner avec moi ?

Oh, et puis merde. Dieu sait que j'ai besoin de me détendre, et Marc m'a clairement fait savoir qu'il ne se passerait plus rien entre nous.

Je renvoie :

D'accord. Où es-tu ?

La réponse de Leo arrive presque instantanément.

Au *Greens*, à Soho. On se retrouve là-bas !

Chapitre 82

La salle du *Greens* est surpeuplée. Une meute de fans énamourées entoure Leo, et je souris en le voyant signer des autographes sur des sous-bocks.

Je me fraye un chemin à travers la foule.

— Salut, Leo.

— Hey ! Sophia ! Tu prends quelque chose ?

— Euh... oui. Du vin blanc, s'il te plaît.

— Petite nature ! Je suis sûr que tu peux encaisser quelque chose de plus fort. (Il s'adresse directement au barman.) Deux shots de vodka, un verre de vin blanc et un whisky-coca.

Puis, se tournant vers moi :

— Alors, des nouvelles de notre cher Marc ?

— Non. J'ai fini par le rappeler moi-même, en fait.

— Vous remettez le couvert tous les deux ?

— Pas du tout. Il m'aide juste à améliorer mon jeu. Ce n'est plus que mon professeur.

Leo hoche lentement la tête.

— J'ai entendu dire qu'il était sacrément bon.

— Oui. Mais nous deux, c'est fini.

— Tu es sûre de ça ?

— Absolument sûre.

Mon téléphone se met à vibrer, et Leo hausse un sourcil.

— C'est peut-être lui. Un simple appel de professeur à étudiante.

Je secoue la tête en souriant, et vois le numéro du domicile de mon père s'afficher sur l'écran. Il est vingt-trois heures passées... pour quelle raison peut-il m'appeler à cette heure ?

— Désolée, Leo, il faut que je réponde.

Je sors rapidement du bar et m'éloigne un peu, sur le trottoir.

— Papa ?

— Sophia, il faut que tu viennes tout de suite !

Ce n'est pas mon père. C'est Genoveva.

— Genoveva ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'entends Samuel hurler en arrière-fond. Je ne l'ai jamais entendu pleurer comme ça, et ça me vrille les nerfs.

— Est-ce que Sammy va bien ? reprends-je.

— C'est ton père. Il... il a eu un accident.

Le sang se glace dans mes veines.

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je ne peux pas... NON, Samuel, pas maintenant. Je ne peux pas gérer tout ça ! Il faut que tu viennes tout de suite !

— D'accord, d'accord. Mais je t'en prie, calme-toi. Où es-tu ? J'arrive tout de suite.

Les cris de Samuel s'intensifient. Je sens la nausée monter en moi.

— Je suis au cottage, répond ma belle-mère d'une voix plaintive. Je ne m'en sortirai pas sans toi !

— Je pars tout de suite. Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est papa ?

— À l'hôpital. Je suis seule. Je n'y arriverai pas.

— Genoveva, qu'est-il arrivé à mon père ?

— Il a eu un accident. Dans son taxi. Ils l'ont emmené à l'hôpital du coin. Ils disent... ils disent que son état est critique.

— J'arrive dès que possible.

— À la maison, ou à l'hôpital ?

— À l'hôpital. Tu pourras me retrouver là-bas avec Samuel.

Sonnée, je cours en direction d'Oxford Street. Quelques paparazzis sont postés sur ma route, mais je les remarque à peine. En me voyant passer devant eux à toute vitesse, les joues mouillées de larmes, ils doivent penser que c'est leur jour de chance. Ils auront leurs photos, mais je m'en fiche complètement.

Je grimpe dans le premier taxi que je trouve.

Chapitre 83

Lorsque j'arrive à l'hôpital, mon visage est déjà ravagé par les larmes. J'énonce en bredouillant le nom de mon père devant la réceptionniste, qui m'envoie vers le bloc chirurgie.

À l'entrée du service, une infirmière me demande d'aller patienter dans la salle d'attente jusqu'à ce que le docteur vienne me voir. Je crois un instant que je vais m'évanouir, mais je parviens tant bien que mal à garder mes esprits.

— Je ne peux pas faire ça, réponds-je à l'infirmière. Ce serait de la torture. Je vous en prie... J'ai besoin de le voir maintenant. Ou au moins, qu'on me dise ce qu'il a.

L'infirmière, une blonde corpulente avec d'énormes lunettes rondes, me dévisage d'un œil méfiant.

— Vous êtes Sophia Rose, c'est ça ?

— Oui, je...

— C'est bien ce que je me disais. Je vous ai vue dans les journaux, ajoute-t-elle. Vous avez pris votre temps, hein ? Votre père est là depuis des heures. Vous aviez un engagement plus important ?

Je reste stupéfaite, et la colère se mêle aux larmes.

— Non, non, je viens seulement de l'apprendre...

— Ah, vraiment ?

— J'adore mon père. Je ferais n'importe quoi pour lui. Il ne faut pas croire ce que les journaux disent de moi. J'ai besoin de le voir.

— Il est inconscient.

— *Je vous en prie.*

Ma voix oscille entre le sanglot et le cri.

— Nous le préparons au transfert.

— Un transfert ?

— Il doit subir une IRM, et nous n'avons pas l'équipement nécessaire dans cet hôpital. C'est risqué de lui faire subir le voyage, mais nous n'avons pas le choix.

Ma gorge se noue.

— Je peux le voir quand même ?

L'infirmière acquiesce en soupirant.

— Venez par ici.

En arrivant dans la chambre, je reconnais à peine mon père... Cela ne peut pas être lui. L'homme inconscient sur ce lit ne lui ressemble pas. Il semble tellement plus vieux et usé !

Je m'avance malgré tout en essayant de réprimer mes sanglots. Sa main est chaude, mais inerte.

— Papa, c'est moi, Soph. Ça va aller, papa. Tu vas t'en sortir. Tu vas t'en sortir.

J'essuie mes larmes avec le bord de sa couverture, et sens le regard de l'infirmière peser sur moi.

Je me tourne vers elle.

— Quand va-t-il s'éveiller ?

— Je ne peux pas vous dire. Certaines personnes se rétablissent entièrement, mais tout dépend de ce que révélera l'IRM. Nous saurons alors quelles sont ses chances... Pour l'instant, nous ignorons s'il existe ou non des dommages internes. Nous avons réussi à stabiliser son état, mais maintenant, c'est surtout une affaire de patience. Il faut que vous partiez, maintenant, je dois le préparer pour le voyage en ambulance.

Je crispe les doigts sur la main de mon père.

— Juste quelques minutes...

— Je suis désolée, répond l'infirmière en posant une main sur mon épaule. Venez, il y a une salle d'attente spéciale pour les proches des personnes en état critique.

Je contemple fixement le distributeur de sandwiches qui trône dans la salle d'attente, en me demandant comment il me serait possible d'avaler quoi que ce soit. Je me sens vide. Épuisée. J'ai tant prié que j'ai dû finir par lasser Dieu...

Au bout d'un moment, j'essaie d'appeler Jen et Genoveva, mais je m'aperçois que je n'ai aucun réseau. Ils le coupent sans doute pour ne pas perturber leurs machines. Alors que j'envisage d'acheter une boisson énergétique à la machine, j'entends un bruit de pas feutrés dans le couloir. Le docteur. Enfin.

La porte de la salle d'attente s'ouvre.

Je lève la main à ma bouche.

Marc se dresse sur le seuil.

Chapitre 84

— Marc !

Je m'avance vers lui... non, je cours vers lui. Je saute dans ses bras et enfouis ma tête contre son épaule tiède. Il ne prononce pas un mot. Il me serre simplement pendant que je tremble, et pleure, et bafouille un flot de paroles incohérentes au sujet de l'infirmière qui est horrible, et de mon père qui a l'air si vieux, et du fait que personne ne peut me dire s'il va s'en sortir ou non.

Marc me caresse les cheveux, maintenant l'étau de ses bras autour de mon corps. En fait, je n'ai pas besoin qu'il dise quelque chose. Juste qu'il m'étreigne... Au bout d'un long moment, mes larmes et mes mots se tarissent, et je reste inerte contre lui, à essayer tant bien que mal de reprendre ma respiration.

Il me conduit vers la rangée de chaises en plastique, et nous nous asseyons l'un à côté de l'autre.

— J'ai discuté avec le médecin, dit-il. Il m'a expliqué l'état de ton père. Il y a de l'espoir, Sophia. Je te promets qu'il y en a.

— Merci, murmuré-je contre l'étoffe douce de sa veste.

Rien ne me surprend, au fond. Ni le fait que Marc soit au courant de l'accident de mon père, ni qu'il se soit déjà entretenu avec le médecin. C'est tellement typique de lui. Et je l'aime pour ça – je l'aime spontanément, profondément. Personne d'autre ne serait capable de me réconforter ainsi durant un tel moment.

— Ils ont décidé d'annuler son transfert, en fin de compte, m'annonce-t-il d'une voix grave et vibrante. Il reste là.

— Comment est-ce possible ? L'infirmière m'a dit qu'ils n'avaient pas l'équipement nécessaire ici.

— Eh bien... maintenant, ils l'ont. Tu as besoin de quelque chose ? Un casse-croûte ? Un chocolat chaud ?

Je secoue la tête.

— Non, ça va. Mais... tu veux bien rester avec moi ? C'est tout ce dont j'ai besoin.

— Tu crois que je t'abandonnerais dans un tel moment ?

— Non, réponds-je en secouant la tête d'un air farouche. Jamais.

Chapitre 85

La nuit passe lentement. Je reste assise à côté de Marc, les yeux fixés sur l'horloge et l'aiguille qui décompte les secondes, attendant des nouvelles. C'est insupportable.

À deux heures du matin, un médecin en blouse blanche passe la tête à travers l'embrasure de la porte. Il porte des lunettes noires à monture épaisse et il est vraiment petit – presque de la taille d'un enfant.

— Sophia Rose ?

— Oui, dis-je en me levant d'un bond, imitée immédiatement par Marc.

— Je viens vous donner des nouvelles de votre père. Ça... ça ne s'annonce pas très bien.

Mon visage se décompose, et je vacille contre le torse de Marc. Il passe un bras autour de mes épaules.

— Pouvez-vous préciser ce que vous entendez par « pas très bien » ?

Le médecin remonte ses lunettes sur son nez.

— Il est inconscient depuis un long moment. Considérant cela, je pense que vous devriez vous préparer au pire.

Marc le foudroie du regard.

— Nous préparer au pire ? Ce n'est pas un terme médical, à ce que je sache. Vous êtes censé essayer de sauver des vies, non ? Si vous abandonnez avant même d'avoir eu le résultat de l'IRM, il y a un sacré problème.

— Je voulais juste vous tenir informés de...

— Nous apprécions l'intention. Mais un minimum d'optimisme ne serait pas de trop.

— Oui... eh bien... lâche le docteur d'un ton penaud avant de quitter la salle.

Marc sort son téléphone de sa poche et compose un numéro.

— Qui appelles-tu ?

— Je vais faire venir des spécialistes. Les meilleurs qu'on puisse trouver. Je sais bien que les médecins de l'hôpital font ce qu'ils peuvent, mais ils n'ont qu'une expérience limitée. Il faut faire appel à un médecin qui a déjà traité avec succès un cas similaire à celui de ton père.

Je m'effondre sur une des chaises.

— Se préparer au pire... dis-je à mi-voix.

Marc fronce les sourcils et pose une main sur mon épaule.

— Ne pense jamais de cette façon. Ça n'aidera ni toi, ni ton père. Il faut que tu restes positive – un état d'esprit que ce médecin n'a pas l'air de comprendre. Bon sang ! jure-t-il en scrutant l'écran de son smartphone. Pas de réseau. Sophia, tu veux bien que j'aille téléphoner à l'extérieur un moment ?

Je hoche la tête avec raideur.

— Ce ne sera pas long, promet Marc en soulevant ma main pour déposer un baiser sur mes doigts. Je te le promets.

Cinq minutes plus tard, postée à la fenêtre, je vois Marc arpenter de long en large le parking de l'hôpital, visiblement en train de donner des ordres par téléphone. Je lève ensuite les yeux vers le ciel nocturne en priant de toutes mes forces pour que mon père s'en sorte.

J'ignore par quel miracle, mais je finis par m'assoupir quelques heures contre l'épaule de Marc. Lorsque je reprends conscience, l'aube grise pointe déjà à l'horizon.

Je me tourne vers Marc. Il est totalement éveillé, droit sur sa chaise, et me regarde. Il n'a même pas l'air fatigué.

— Sophia. Tu es éveillée.

— Tu n'as pas dormi du tout ? balbutié-je d'une voix éraillée par les sanglots de la veille.

Il secoue la tête.

— Je peux me passer de sommeil. Mais je suis content que tu aies pu te reposer un peu. Il y a des bonnes nouvelles.

— Des nouvelles ?

Je me redresse d'un coup en m'accrochant au bras de Marc.

— Ton père a repris conscience. L'IRM a révélé un caillot de sang au cerveau qu'on a pu lui retirer. Il est tiré d'affaire.

Je me lève d'un bond.

— Oh, mon Dieu... Il va s'en sortir ? Vraiment ? Il est réveillé ?

Marc esquisse un sourire.

— Apparemment, il arrive même à parler un peu. Tu peux aller le voir.

Chapitre 86

Mon père est assis dans son lit, le dos appuyé contre quatre oreillers. Il semble étonnamment alerte et frais pour un patient qui vient de sortir du coma. Je savais à l'avance que j'allais m'effondrer en le voyant, et ça ne rate pas.

— *Papa !* m'écrié-je en m'élançant vers lui.

— Salut, ma chérie.

Sa voix est un peu fatiguée, mais c'est bien la sienne, si familière, et les larmes jaillissent de mes yeux.

Je prends sa main dans la mienne.

— Comment tu te sens ?

— Comme si j'avais eu un accident de voiture, répond-il en ébauchant un sourire.

La couverture glisse un peu tandis qu'il se redresse, révélant une énorme ecchymose noire sur son épaule.

— C'est bien toi, de blaguer dans un moment pareil, dis-je en lui retournant son sourire. Je me suis fait un sang d'encre... et je m'inquiète toujours.

— Ne t'inquiète pas pour moi, trésor. Je vais bien. Frais comme un gardon. Il faut que je remercie ton compagnon, je crois. Il est dans le coin ?

— Marc ? dis-je en me tournant vers la porte. Il est dans la salle d'attente.

— Eh, tu peux lui dire que sans lui, je n'aurais peut-être pas survécu. Dis-lui ça. Sans l'équipement qu'il a acheté...

— L'équipement ?

— Il a fait don d'un appareil IRM neuf à l'hôpital. Il ne te l'a pas dit ? Les choses auraient pu tourner très différemment si on avait dû me transférer...

Je secoue la tête.

— Non. Il ne me l'a pas dit.

— Modeste, et généreux. On ne trouve plus beaucoup d'hommes de ce genre, de nos jours.

Une quinte de toux le saisit soudain, et il grimace de douleur.

— Hey... dis-je en serrant sa main. Tu dois te reposer.

— Je ferais sans doute bien de dormir un peu, effectivement. Il faut laisser le temps à mon corps de récupérer. Ça ne t'ennuie pas, ma chérie ?

— Bien sûr que non, réponds-je avec un sourire. Rendors-toi. Je vais essayer de joindre Genoveva, pour lui dire que tu vas bien.

— Elle n'est pas là ? (Le visage de mon père se décompose d'un coup.) Et Sam ?

— Pas encore, dis-je d'un ton apaisant. Je suis certaine qu'ils sont en route. Je vais te laisser dormir.

Chapitre 87

Marc m'attend dans le couloir.

— Merci, dis-je. Merci infiniment. Sans toi...

— Tu n'as pas à me remercier, me coupe-t-il.

— Je suis tellement soulagée ! Le voir simplement éveillé, capable de parler... oh, mon Dieu ! (Je tire mon téléphone de ma poche.) Il faut que je descende au parking pour appeler Genoveva.

Nous sortons tous les deux devant le hall. Genoveva décroche presque instantanément, ce qui est à mettre à son crédit.

— Il a repris conscience, balbutié-je sans lui laisser le temps de dire un mot. Je lui ai parlé. Il va s'en sortir sans aucune séquelle, c'est ce qu'ont dit les médecins.

— Quand est-ce qu'il rentrera ? lâche ma belle-mère.

— Je ne sais pas.

— Je ne peux pas attendre ! Je suis à la maison toute seule, avec Samuel !

J'ignore si c'est à cause du manque de sommeil, ou de tout ce qui vient d'arriver, mais une réaction inhabituelle se produit dans mon cerveau.

— Genoveva, dis-je d'une voix à la fois forte et mesurée. Mon père est toujours très faible. Il aurait pu mourir. Arrête de ne penser qu'à toi, pour changer, et préoccupe-toi de lui, OK ? Il aimerait vous voir, toi et Sam. Si tu n'as rien de mieux à faire dans l'immédiat, saute dans un taxi et viens à l'hôpital. Tout de suite.

J'entends une sorte de gémissement étouffé, et miraculeusement, Genoveva reprend d'une voix contrite :

— OK. D'accord, j'arrive tout de suite.

Elle se présente au bloc de réanimation peu de temps après, et s'effondre en sanglots sur l'épaule de mon père endormi.

À son réveil, je demande à Genoveva de ne pas le harceler au sujet de problèmes domestiques, et à ma grande surprise, elle respecte cette consigne. Elle l'interroge sur l'accident, lui demande comment il se sent, et n'évoque pas une seule fois les difficultés qu'elle a à gérer la situation.

Marc reste avec moi. Il ne dit pas grand-chose, mais il est là. Comme un roc. Il joue même avec Sam, et l'emmène un moment hors de la chambre acheter des bonbons au distributeur. C'est tellement touchant de le voir s'occuper d'un petit garçon... Je ne peux m'empêcher de l'imaginer avec moi, s'occupant de notre propre enfant.

Non, Sophia. Arrête de rêver.

Genoveva nous quitte à dix-sept heures pour donner son goûter à Samuel, et je retourne voir mon père. Il a l'air plus en forme que ce matin. Plus éveillé. Les médecins songent à le laisser partir demain matin.

— Tu devrais y aller, ma chérie, dit mon père. Tu as l'air épuisée. Il n'y a plus à s'inquiéter, maintenant. Va te reposer. Je t'aurais bien reconduite en taxi mais... (Il désigne son lit d'un geste, et nous éclatons tous les deux de rire.) Ton petit ami est toujours là ?

— Oui. Mais ce n'est plus mon petit ami.

— Quel dommage.

— Je sais.

— Rentre chez toi, mon cœur. J'ai juste besoin de dormir, maintenant. L'infirmière a dit que tu pourras appeler quand tu voudras. Va te reposer.

Je me frotte les yeux et prends conscience qu'il a raison. Je suis complètement lessivée.

— OK, réponds-je en déposant un baiser sur son front. Je reviens te voir très vite, d'accord ?

Chapitre 88

De retour dans la salle d'attente, je trouve Marc devant le distributeur de boissons, en train d'insérer pièce après pièce dans la fente. Cinq gobelets de café fumant trônent déjà sur une table basse.

— Pour qui est tout ce café ? je demande.

Marc continue à insérer ses pièces.

— L'équipe médicale. J'ai pensé que ça leur ferait probablement plaisir.

— C'est très gentil, dis-je avec un sourire fatigué. Mon père pense que je devrais rentrer me reposer.

Il se tourne vers moi.

— Oui, je trouve que c'est une excellente idée. Tu as besoin de souffler. Je vais appeler Keith, il te reconduira à Londres.

— Merci.

Marc esquisse un infime sourire.

— Je vois avec plaisir que tu ne cherches plus à discuter mes conseils.

— Je suis trop fatiguée pour discuter.

Nous sortons sous la pluie, et nous dirigeons vers le parking.

— Je peux rester avec toi si tu veux, lâche Marc alors que nous atteignons la voiture. Tu n'es pas obligée de rester seule.

Je lève les yeux vers lui, offrant mon visage à la pluie.

— Tu ferais ça ? Tu resterais avec moi ?

— Tant que Leo n'a rien à y redire...

Je secoue la tête.

— Nous sommes juste amis.

Marc sourit.

— Entre dans cette voiture avant d'être complètement trempée.

Chapitre 89

L'intérieur de la voiture me semble chaud, rassurant, et familier. Je ressens un pincement au cœur. Nous avons connu tant de moments intenses, Marc et moi, dans cette voiture... Les souvenirs m'assaillent tandis qu'il s'installe à côté de moi.

— Mets ta ceinture.

— Oh. Je ne l'ai pas mise ?

— Non.

Marc tend le bras pour tirer à ma place la ceinture de sécurité et la boucler. Il frappe ensuite au panneau de verre qui nous sépare du chauffeur, et la tête de Keith apparaît.

— Direction la résidence, Keith.

— C'est comme si vous y étiez, répond ce dernier avant de fermer le panneau.

— Ta résidence ? dis-je en frictionnant mes bras humides.

— Je pourrai prendre soin de toi, là-bas.

— D'accord.

— Toujours trop fatiguée pour discuter ?

Je hoche la tête.

— Il faut que je me souvienne de l'effet que la fatigue a sur toi, reprend Marc avec un sourire taquin.

Nous restons silencieux durant le trajet. Je regarde le paysage défiler sans vraiment le voir. Je pense à mon père. Je suis infiniment soulagée qu'il soit sauvé, mais avec l'émotion des dernières vingt-quatre heures et le manque de sommeil, j'ai l'impression d'évoluer dans un rêve. Tout me semble irréel, en particulier la présence de Marc à côté de moi.

Je finis par m'assoupir. Quand je reprends conscience, je suis dans les bras de Marc, en train de gravir un escalier. Quelques secondes plus tard, il me dépose avec délicatesse sur son lit.

— Ça fait longtemps que je ne suis pas venue ici, murmuré-je alors qu'il rabat la couette sur moi. Tu as eu des invités notables, durant cette période ?

Marc sourit.

— Aucun. Annabel est toujours à la clinique, et elle fait de grands progrès. Je vais rester avec toi jusqu'à ce que tu t'endormes.

— C'est vraiment une bonne idée ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce que tu es prête à me pardonner.

Je me redresse d'un coup sur les coudes.

— Te pardonner ?

— J'ai compris quelque chose, aujourd'hui. Je ne pourrai jamais te garder totalement en sécurité. L'existence nous enverra toujours des épreuves et des obstacles imprévisibles. Mais je peux bien mieux te protéger en restant à ton côté.

J'écartere les yeux.

— Marc ? J'ai bien compris ce que tu viens de dire ?

Sans rien dire, il hoche la tête.

— Mais... et les paparazzis ?

— Il y aura toujours des obstacles. Des risques. J'ai commis l'erreur de céder à ma peur, parce que je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il t'arrive quelque chose. Mais cette peur n'a pas disparu quand nous nous sommes séparés.

— Alors, tu me laisseras faire mes propres choix ? Même si tu penses qu'ils comportent des risques ?

— Ce sera dur pour moi de te voir évoluer dans ce monde impitoyable, mais rien ne peut être plus dur que d'être loin de toi. J'ai eu tort d'essayer de prendre des décisions à ta place. J'aurais dû te faire confiance.

Malgré ma fatigue, un sourire lumineux s'épanouit sur mon visage.

— On peut... Tu penses qu'on a une chance, alors ?

— Oui, répond-il en déposant un baiser sur mon front. Si tu veux bien de moi. Mais je refuse que tu prennes une décision tout de suite. Tu es épuisée, à bout de nerfs, et ce ne serait pas un choix réfléchi.

Je contemple son merveilleux visage. Nos regards se croisent, et le temps se fige.

Instinctivement, je me redresse, plonge les doigts dans sa chevelure épaisse, et attire sa bouche vers la mienne. Nos lèvres se retrouvent, et mon corps réagit avant même que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrive. Je m'agrippe au cou de Marc, emportée par le désir.

Il fronce d'abord les sourcils, mais il répond vite à mon élan et m'embrasse profondément, passionnément... Sa bouche pressée contre la mienne, il m'attire contre lui.

Un frisson m'envahit et je sens mes cheveux se dresser sur ma nuque. J'entends un léger gémissement, et je m'aperçois qu'il provient de ma gorge.

Marc respire très vite, et je sens les veines pulser sur son cou.

— Arrête-moi maintenant, souffle-t-il d'une voix rauque. Avant que j'aie trop loin. Ce n'est pas le bon moment.

— Je n'ai pas envie que tu arrêtes, murmuré-je en crispant les mains sur ses épaules.

C'est si bon de sentir ses muscles sous mes doigts... Je plonge de nouveau une main dans ses cheveux pour l'empêcher de s'éloigner de moi.

Il m'embrasse à nouveau, et me fait basculer sur le matelas. Je devine à son regard qu'il se contient à grand-peine.

— Fais-moi l'amour, Marc... dis-je en enroulant mes jambes autour de ses hanches.

Il laisse échapper un soupir et son baiser se fait plus sauvage ; ses mains viennent se plaquer contre mes fesses. En sentant son érection contre mon bassin, je me mets à respirer encore plus vite.

Soudain, Marc arrache ses lèvres aux miennes, haletant, et inspire profondément.

— Non.

Rien qu'au pli apparu sur son front, je comprends à quel point ce moment lui est douloureux.

— Marc ?

— On ne peut pas faire ça. Pas maintenant. Pas de cette façon. Tu n'es pas dans ton état normal, et j'aurais l'impression d'abuser de toi.

— Non ! Je sais que j'ai envie de toi.

— Tu es encore sous le coup de l'émotion. Je n'ai pas le droit de profiter de la situation.

— Je t'en prie...

Marc se rassoit sur le lit.

— Je... Je ne peux pas. Je serais incapable de me contrôler, et ce ne serait pas bien. Pas après ce que tu viens de traverser. Il faut que je parte.

— Ne me laisse pas !

Je secoue la tête, les larmes aux yeux.

— Je n'ai pas le choix, répond-il en me baisant le front. Ne t'inquiète pas, tu ne seras pas seule. Je m'occupe de ça.

— Quoi ? Tu quittes la *maison* ? Où est-ce que tu vas ?

— Juste... quelque part, réplique-t-il d'une voix embarrassée. Disons simplement qu'il faut que je fasse quelque chose qui m'aidera à devenir l'homme que tu veux.

— L'homme que je veux resterait avec moi.

— C'est impossible pour le moment. S'il te plaît... fais-moi confiance, dit-il en se levant brusquement. Je dois y aller. Rodney est là pour s'occuper de toi, et je vais faire venir Jen pour qu'elle te tienne compagnie.

— Où est-ce que tu vas, bon sang ?

— J'ai quelque chose à faire.

— Et tu ne peux pas me dire ce que c'est ?

— Il n'y a rien à dire, encore. (Il rajuste sa chemise et la reboutonne.) Je vais appeler Jen. J'ai son numéro et son adresse.

— Hein ?

Il esquisse un petit sourire.

— J'aime bien me tenir au courant de certains détails concernant ton bien-être et tes proches.

Je secoue la tête d'un air incrédule.

— Et comment as-tu obtenu ces *détails* ?

Marc ouvre la penderie et enfile une veste de costume.

— Ne me pose pas trop de questions, Sophia. Surtout en ce moment.

Sur ces mots, il quitte la pièce, me laissant seule sur le lit, en sous-vêtements. J'ai à moitié envie de le poursuivre, mais je sais que si je le fais, j'aurais encore plus l'impression d'être une enfant qu'on vient de gronder.

Ainsi, nous voilà revenus à la case départ – un moment d'intimité suivi immédiatement par une mise à distance.

Chapitre 90

Une demi-heure plus tard, je reçois un appel de Jen.

— Qu'est-ce qui se passe, Soph ? Tout va bien ?

J'entends un bruit de circulation en arrière-fond, et je devine qu'elle est dans une voiture. Probablement la limousine de Keith.

Le simple fait d'entendre la voix de mon amie fait rejaillir mes larmes, et je bafouille au téléphone :

— Je... J'ai eu quelques jours difficiles.

— Je te rejoins. Marc m'a appelée.

— Directement ?

— Directement. Il m'a dit que je devais venir m'occuper de toi. Que c'était urgent. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ?

J'avale ma salive.

— Mon père a eu un accident grave. Mais il est tiré d'affaire, maintenant.

— Ton père ? répète Jen d'une voix tremblante. Bon Dieu, Soph... Je suis désolée. Il va mieux ?

— Il... C'était un accident de la route. Avec son taxi. La nuit dernière a été terrible, mais il a repris conscience et les médecins disent qu'il se remettra complètement.

— Oh, mon Dieu. Mon Dieu. Soph, je ne savais pas... Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ?

— Je l'ai fait, mais il n'y avait quasiment pas de réseau à l'hôpital. Et puis... Marc a fini par venir.

— Attends. Marc était avec toi à l'hôpital ?

— Oui. Il... Sans lui, je ne sais pas comment les choses auraient tourné. Il a fait don d'un appareil IRM à l'hôpital pour qu'ils n'aient pas à transférer mon père.

— Waouh. Eh bien... super. Je suis soulagée.

— Mais il vient de partir.

— Ça a l'air de t'attrister.

— Nous nous sommes rapprochés à nouveau. Il m'a dit tout ce que j'avais envie qu'il me dise. Et puis... il est parti sans explication. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est allé, et j'ai l'impression qu'il me cache sciemment quelque chose.

— Attends... (J'entends un froissement.) On arrive à Richmond. Est-ce que c'est l'endroit où Marc vit ? Il a dit que tu étais chez lui.

— Oui. Tu dois être tout près.

— Une seconde. La voiture ralentit. Est-ce que la maison de Marc a quatre étages ? Comme un hôtel particulier ?

— Oui.

— Le portail s’ouvre. Je suis là.

La ligne commence à grésiller.

— On descend dans le parking, lâche Jen d’une voix incrédule. Waouh, c’est complètement...

La communication est coupée ; je me lève d’un bond et quitte la chambre pour descendre à toute vitesse le grand escalier. Lorsque j’arrive dans le grand hall, j’entends Jen parler avec Keith à travers la porte du garage.

— Merci. Je suis vraiment nulle avec les marches.

— Aucun problème. À votre service.

Une seconde plus tard, la porte s’ouvre et Jen apparaît, toujours aussi pimpante, avec ses cheveux blonds luisants qui cascadenent le long de son dos. Elle a l’air de sortir tout droit d’une page « mode » d’un magazine avec son look décontracté et élégant – jean noir moulant, bottes noires et tunique de créateur fluide dénudant savamment les épaules.

— Mon chou ! s’exclame-t-elle en s’élançant pour me prendre dans ses bras et me couvrir de baisers et de parfum. Quel palace ! On doit pouvoir s’y perdre !

— Oui. Ça m’est arrivé une ou deux fois.

— Où est la cuisine ? Je vais te faire un café.

Chapitre 91

Avant même d'entrer dans la cuisine, je sens l'odeur du café frais. Une cafetière à filtre achève de s'emplir lentement de liquide noir et fumant. Deux grandes tasses à rayures bleues et blanches sont déjà posées sur la table, à côté d'un récipient de crème et d'un bol de sucre roux.

— La maison est hantée ? demande Jen.

— D'une certaine façon, réponds-je en souriant. Il y a un intendant, Rodney. Il a une sorte de sixième sens quand on a besoin de quelque chose. Et il sait aussi se faire discret. Il doit être quelque part dans la maison, mais il a dû juger qu'il ferait mieux de nous laisser discuter seules.

Jen verse le café dans les deux tasses et ajoute de la crème et du sucre dans la mienne. Elle laisse le sien tel quel, ce qui veut dire qu'elle est de nouveau au régime.

Nous nous installons toutes les deux sur les tabourets de bar.

— Comme ça a dû être dur pour ton père ! dit Jen. Et plus encore pour toi. Tu as dû le vivre comme une épreuve terrible.

— Oui. C'était la pire nuit de ma vie.

— Je regrette de ne pas avoir été là.

— Ce n'est pas grave, réponds-je. Honnêtement. Marc a été extraordinaire.

— J'avoue que je le vois sous un nouveau jour, lâche mon amie. Enfin... n'interprète pas ce que je dis de travers : je ne l'ai jamais trouvé antipathique. S'il avait été le salaud sans cœur que décrivent les médias, tu n'aurais jamais été attirée par lui. Je le sais. Mais tout de même... ce n'est pas exactement un type chaleureux.

— J'en ai conscience. Mais à l'hôpital, il a tout fait pour me réconforter. Il commençait à s'ouvrir à moi et puis... il est parti. Disparu d'un coup, comme si tout ça n'était jamais arrivé. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il a pu aller...

— Il ne te l'a pas dit ?

Jen fronce les sourcils, ce qui signifie habituellement qu'elle a une idée en tête.

— Non. Pourquoi, tu sais quelque chose ?

— Peut-être. Enfin, je *pourrais* savoir quelque chose, disons. J'ai discuté avec Ben, de ma boîte, avant de t'appeler. La rumeur court que Marc a été vu en train de se diriger vers l'est de Londres.

— La banlieue est ?

— C'est ce que disent les paparazzis. Deux d'entre eux l'ont pris en filature.

Je sirote une gorgée de café brûlant, essayant de rassembler mes pensées.

— Je l'aime, Jen.

— Je sais.

— Notre relation a peut-être une chance de redémarrer... mais pas s'il continue à se dérober à moi.

— Pourquoi tu ne l'appelles pas ?

Je sélectionne son numéro et tente de le joindre, mais je tombe directement sur son répondeur. Fébrile, je serre le téléphone contre ma poitrine.

— Il faut que je le trouve. Il a dit qu'il voulait redonner une chance à notre couple, mais comment ça pourrait réussir s'il me cache toujours des choses ?

J'en pose sa main aux ongles vernis de gris sur la mienne.

— Tu veux que je rappelle Ben, pour lui demander s'il a du neuf sur la localisation de Marc ?

Je hoche la tête.

— Il faut reconnaître une chose aux paparazzis, reprend Jen. Ils peuvent parfois être utiles. On n'a jamais trouvé meilleurs chiens de chasse pour pister les célébrités. (Elle ouvre son téléphone à clapet orné de paillettes et sélectionne un numéro.) Allô ? Ben ? J'ai besoin d'une faveur. Marc Blackwell. Tu sais où il se trouve en ce moment ? Oui ? *Vraiment* ? C'est super.

Elle sort un petit carnet de notes rose de son sac et griffonne une adresse.

— Merci, Ben, ajoute-t-elle. Je te revaudrai ça. Oui, toi aussi. À très vite.

Elle ferme le clapet du smartphone, et je scrute le papier qu'elle m'a tendu. L'adresse se situe effectivement dans l'est londonien.

— Alors, on fait quoi maintenant ? insiste mon amie. On rapplique là-bas ?

— J'y vais. Seule. Je ne veux pas te mêler à tout ça.

— Oh, non ! Pas question que tu y ailles seule. Je viens avec toi.

— Je ne peux pas te laisser faire ça, Jen. Et ton boulot ?

— Mon boulot ? Il s'agit d'une urgence personnelle. Ils comprendront.

— Si je veux avoir une chance que Marc accepte de me parler, il faut que je sois seule. Je t'en prie ! Écoute... Je vais activer la géolocalisation de mon smartphone pour que tu puisses savoir où je suis.

J'en pousse un soupir.

— D'accord.

— Si Keith est toujours dans le garage, il pourra me conduire.

— Allons voir.

Chapitre 92

Nous retournons dans le garage, mais Keith n'est plus là. Nous restons un moment indécises, au milieu des bolides luxueux de Marc – je me mordille le pouce, et Jen ouvre et ferme mécaniquement le clapet de son téléphone d'un geste nerveux.

Puis je remarque quelque chose.

— Jen. La voiture n'est plus là.

— Quelle voiture ?

— Celle du père de Marc, dis-je en scrutant la place de parking vide où se trouvait auparavant le véhicule jaune vif. Je... je suppose que Marc a dû la prendre.

— Et alors ?

— Je ne l'ai jamais vu utiliser cette voiture.

— Apparemment, il a changé ses habitudes. En quoi c'est important ?

— Je ne sais pas.

Jen contemple le reste de la collection.

— Ce sont tous des bolides de compétition...

— Je sais.

— Tu penses à la même chose que moi ?

— Probablement.

— Il serait très fâché si tu empruntais une de ses voitures ?

— Je ne crois pas. Malgré les apparences, il n'accorde pas beaucoup d'importance à ses possessions personnelles. Mais il faudrait qu'on trouve les clés...

— Je pense que je sais où elles sont, répond Jen en se dirigeant vers un boîtier de métal rouge fixé au mur. Mon père a exactement le même dans son garage. (Elle ouvre le boîtier et scrute l'intérieur.) Aston Martin, ça te dit ?

Elle brandit triomphalement une grosse clé dorée.

Je n'hésite qu'un instant.

— OK. Vite, passe-la-moi. Avant que je ne change d'avis.

Chapitre 93

À peine installée sur le siège conducteur, un fou rire me saisit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Jen en me voyant me gondoler.

J'essaie de calmer mon hilarité, sans y arriver le moins du monde.

— Désolée, réussis-je finalement à dire. Je suis sans doute encore sous le choc. Mais... je viens juste de me rappeler la fois où on avait « emprunté » la voiture de ton père !

Jen se met à rire elle aussi.

— On s'est perdues, et on a été obligées de l'appeler pour lui demander de venir nous chercher.

Nous rions aux éclats en nous tenant les côtes, des larmes d'hilarité aux yeux.

— Pourquoi est-ce que le fou rire arrive toujours aux moments les plus graves ? bafouillé-je.

— Maintenant, ça suffit ! répond Jen en se raclant la gorge. En piste, championne ! Il est temps d'y aller. Bonne chance.

Elle ferme la portière derrière moi et je démarre le moteur. La voiture avance d'un bond, droit vers le mur.

J'écrase la pédale de frein et vois Jen écroulée de rire à quelques mètres du véhicule. Vexée, j'entame une marche arrière prudente en effleurant à peine l'accélérateur.

— Attention au mur ! crie Jen.

Je freine à nouveau brutalement.

Oups.

Je parviens finalement à manœuvrer pour me diriger vers le portail électrique, qui s'ouvre automatiquement à mon approche. Un obstacle de moins. Les portes de la résidence s'ouvrent, elles aussi, devant moi, et je m'engage dans la rue.

Immédiatement, les deux paparazzis postés devant l'entrée dégainent leurs appareils photo et commencent à mitrailler les vitres teintées de leurs flashes.

Une fois passée la surprise, je suis furieuse. Ce n'est pas le moment. Je donne un grand coup de klaxon et un léger coup de volant qui fait dévier le capot dans la direction des photographes. En guise d'avertissement.

Bien joué. Les paparazzis s'écartent, et j'appuie sur l'accélérateur pour me diriger vers le bout de la rue.

Chapitre 94

Je me rends compte en roulant à travers les avenues encombrées de Londres que je n'ai pas choisi le meilleur véhicule pour circuler incognito. La puissance du moteur m'effraie tant que je prends soin de ne jamais dépasser les cinquante kilomètres heure – ce qui semble irriter les autres automobilistes. Je suppose que quand on conduit une voiture comme celle-ci, les gens s'attendent à vous voir rouler vite.

Plus j'approche de l'adresse que m'a indiquée Jen, plus je me sens nerveuse. La banlieue que je traverse est extrêmement pauvre. À travers la fenêtre, je vois défiler les tours en béton. Les façades sont décrépies, et l'endroit me fait songer à une série télé réaliste sur les ghettos urbains...

Mon estomac se noue. C'est peut-être une mauvaise idée. Je devrais peut-être faire demi-tour. Mais la curiosité l'emporte finalement. Qu'est-ce que Marc peut bien avoir à faire dans un tel lieu ? Est-ce que ça a un rapport avec une femme ? Il faut que j'en aie le cœur net.

Toutes les rues ici paraissent grises. Tristes. Les passants semblent désœuvrés et moroses. Ils ont presque tous une cigarette et une canette de bière à la main. Je déchiffre un graffiti rouge sur un mur : *Skag heads forever*. La signature d'un gang.

J'ai grandi dans une famille modeste, et je n'ai pas de préjugés sur les gens pauvres. Mais ici, il ne s'agit pas seulement de pauvreté. C'est manifestement un repaire de dealers, et je sais que la drogue peut rendre dangereux, même les gens d'aspect inoffensif.

Alors que je suis sur le point de renoncer, je vois la voiture jaune du père de Marc garée à cheval sur un trottoir, devant un petit pavillon minable. Un matelas élimé est posé à la verticale contre la fenêtre.

Deux paparazzis sont assis sur le muret d'enceinte. Ils ont l'air frigorifiés, comme s'ils campaient là depuis un bon moment.

Je me gare derrière la voiture jaune, et prends une longue inspiration avant de sortir sur le trottoir.

Chapitre 95

Les deux paparazzis bondissent en me voyant. Les flashes crépitent. Je maugrée en les dépassant :

— Vous ne pouvez pas vous trouver un vrai boulot ?

Je me dirige en hâte vers l'entrée. La porte est en contreplaqué miteux, constellée de taches de moisissures.

Fébrile, j'hésite une dernière fois. Il est encore temps de faire marche arrière. Mais non. *Non*. Il faut que je sache ce qui se trame.

Je frappe prudemment. Derrière moi, les journalistes s'excitent de plus belle. Je ferais mieux de ne pas m'éterniser sur le pas de cette porte. Après avoir entrouvert la fente rouillée destinée au courrier, je lance d'une voix prudente à l'intérieur :

— Marc ?

Un son étouffé me parvient, puis un bruit de pas pressés dans l'escalier. À travers la mince ouverture, j'aperçois une paire de baskets.

Je recule d'un pas, tétanisée. Ce n'est pas Marc.

La porte s'ouvre brusquement, et un homme aux cheveux gris se présente devant moi. Je le contemple, éberluée.

Il a des yeux noirs, mais en dehors de ça, son visage est presque dénué de couleurs – comme un vêtement qu'on aurait trop lavé. Les os de ses épaules sont visibles sous sa veste blanche informe, et son pantalon noir est manifestement trop grand lui aussi. Il semble sale et débraillé, et se protège les yeux du soleil.

— Vous êtes qui, bon sang ?

Les yeux de l'homme se posent un instant sur les paparazzis, puis reviennent à moi.

— Oh... désolée, réponds-je en reculant. J'ai dû me tromper d'adresse. Je cherchais Marc...

L'homme passe la main sur son front gras.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Marc ?

Soudain, j'entrevois une ombre au sommet de l'escalier.

— Sophia ?

Marc dévale les marches quatre à quatre. Il porte toujours une chemise et un pantalon noirs, et semble plus pâle que jamais.

Et pas vraiment ravi de me voir.

L'homme s'efface à son approche, et disparaît dans la maison.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? me demande Marc en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe, Marc ?

Il passe une main dans ses cheveux, et avise brusquement la présence de l'Aston Martin que j'ai prise pour venir.

— Tu es venue ici en voiture ?

Je me mords la lèvre d'un air penaud.

— Oui.

Il me regarde d'un air perplexe – je n'arrive pas à déterminer s'il est en colère ou pas. Au bout d'un moment, il finit par ouvrir la bouche.

— Sophia, ce quartier est dangereux. Tu ferais mieux de t'en aller.

Il me prend par le bras et me tire vers la voiture. Les paparazzis ont le bon sens de s'écarter pour nous laisser passer.

— Non ! dis-je en dégageant mon bras. Dis-moi ce que tu fais ici !

— Ce sont mes affaires. Et je ne veux pas que tu y sois mêlée. (Il jette un bref regard vers la maison.) Il est hors de question que tu voies l'intérieur de cette maison. Tu... tu me verrais différemment.

— Je t'aime. Tu crois que ça pourrait changer comme ça ?

— Oui. Si tu voyais... Écoute, tu ne devrais pas être là. Je suis en train de m'occuper de tout ça, pour que tu n'aies plus jamais à en entendre parler.

— Tu te trompes. Plus j'en sais sur toi, et plus je t'aime. Qui est cet homme ?

Marc ferme les yeux quelques instants, et bascule le visage vers le ciel.

— Personne d'important. Sophia, ce n'est pas un endroit pour toi. (Il jette un nouveau coup d'œil derrière mon épaule.) Tu as réussi à conduire la voiture ?

— Oui.

— Alors, reprends-la. Tout de suite. Et rentre à la maison. Je te retrouverai là-bas.

— Non, Marc.

— Sophia, je refuse de te mêler à ça.

Je secoue farouchement la tête.

— Marc. Quel que soit le problème, je ne veux pas être mise à l'écart. Je veux participer à ta vie.

— Non, répond Marc fermement. Pas à cette partie de ma vie.

— De chaque partie de ta vie. Une relation de couple, ce n'est pas seulement les bons côtés. Si tu ne me dis pas ce qui se passe, je le découvrirai par moi-même.

Sans prévenir, je m'élance vers la maison.

— Sophia ! entends-je Marc crier.

Mais je suis déjà dans le vestibule, au bas de l'escalier en bois mité.

Je gravis les marches quatre à quatre et déboule dans un couloir qui donne sur trois portes ouvertes et une porte fermée. J'aperçois une salle de bains crasseuse, et deux chambres dotées de lits doubles.

Je m'avance vers la porte fermée, et appuie sur la poignée.

Chapitre 96

Je ne sais pas à quoi je m’attendais... mais je me fige d’un coup en découvrant l’intérieur de la pièce.

L’homme qui m’a ouvert tout à l’heure est là, assis sur un matelas sale, les jambes étendues devant lui. Il n’y a personne d’autre. Je remarque une rangée de bouteilles de vodka vides alignées sur le rebord de la fenêtre, et une autre à côté du lit.

C’est une chambre crasseuse, sordide, et je ne comprends pas ce que Marc peut avoir à faire avec cet endroit.

L’homme lève brusquement la tête à mon arrivée.

— Sophia.

Marc apparaît derrière moi, et pose une main sur mon épaule. L’homme se redresse sur le lit.

— Qui est cette fille ?

— Ça ne te regarde pas, gronde Marc en me poussant derrière lui.

— C’est pas une façon de parler à ton paternel.

Je reste bouche bée.

— Ton... Marc, c’est... C’est ton *père* ?

Le silence de Marc vaut largement une réponse.

— Tu m’as dit qu’il était mort.

— Je sais.

— Je n’y comprends rien, Marc...

— Mon père n’est pas mort. J’ai menti. Il est toujours là et il se consume à l’alcool. Je ne l’ai pas vu depuis des années. Mais j’avais besoin de venir ici aujourd’hui.

— Pourquoi ?

— Pour lui rendre la voiture. Et lui faire mes adieux.

— Je ne comprends pas.

— Je fais la paix avec moi-même. J’essaie de lui pardonner. Aujourd’hui, ce n’est plus qu’un vieil homme triste, et il faut que je renonce à ma colère. Sans ça, je ne pourrai jamais avancer.

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit qu’il était en vie ?

— Je n’ai jamais voulu que tu le rencontres. Je refusais que tu voies... l’endroit d’où je viens.

Je glisse ma main dans celle de Marc et sens ses doigts se resserrer autour des miens.

— C’est la maison où tu habitais ? dis-je en contemplant le papier peint décrépit.

— Oui. Lorsque ma mère vivait. Il ne reste plus rien d’elle ici. Quand j’ai coupé les vivres à mon père, aux États-Unis, il est revenu vivre ici. Et... tu peux voir quel style de vie il a choisi. Il est complètement seul.

— Tu as honte de l’endroit d’où tu viens ?

— Non, répond Marc en jetant un coup d’œil à son père. J’ai honte de l’homme qui m’a engendré.

Je scrute le visage dévasté de son père, qui cuve sa vodka sur ce lit repoussant. Je perçois la laideur de son cœur. La haine et la jalousie qu’il éprouve à l’égard de son fils. Les deux hommes ont le même nez, mais c’est bien la seule chose qu’ils aient en commun.

— J’ai pas besoin de ton pardon, lance le vieil homme.

— Tu l’as quand même, répond Marc. Viens, Sophia. J’ai fait ce que j’avais à faire ici. Rien d’autre n’est en mon pouvoir.

Il m’entraîne vers le vestibule.

— Tu croyais que je te considérerais différemment si je voyais ton père ? dis-je en descendant les escaliers. Que je t’aimerais moins ?

— Je me disais... oui, peut-être.

Il s’arrête pour me dévisager, et je discerne une terrible vulnérabilité dans son regard. Ses yeux me paraissent extraordinairement clairs, aujourd’hui.

— Eh bien, tu t’es trompé. Je t’aime encore plus maintenant que je connais ton histoire.

— Il faut qu’on parte.

Nous arrivons dans le vestibule, mais alors que je pose la main sur la poignée de la porte d’entrée, Marc m’arrête d’un geste ferme.

— Attends. Je vais sortir en premier. Je veux tenir les chacals à distance.

Je m’écarte pour le laisser passer. Il sort sur le perron et foudroie les paparazzis du regard. Sans surprise, ils s’écartent prudemment de notre chemin.

J’emboîte le pas à Marc, et il m’entraîne vers l’Aston Martin que j’ai prise pour venir.

— Je vais conduire, dit-il.

— Tu laisses la voiture de ton père ici ?

— Oui. Qu’il la garde. Il pourra en faire ce qu’il veut, la vendre pour boire son prix en vodka si ça lui chante. Ce n’est pas mon problème. Je laisse derrière moi cette partie de ma vie.

Je serre sa main dans la mienne.

— Marc... je suis fière de toi.

— C’est grâce à toi que j’ai fait ça. Le professeur a appris de l’élève.

Il hausse les sourcils et m’adresse un petit sourire.

— C’est peut-être vrai, réponds-je en lui retournant son sourire.

Chapitre 97

Durant le trajet du retour, nous restons silencieux tous les deux. Je sens que Marc a besoin de réfléchir en silence, et c'est aussi mon cas.

Une fois arrivés à la résidence, avant de sortir de la voiture, je contemple le visage de Marc dans la pénombre du garage. Son regard est... plus doux. Peut-être un peu fatigué, mais j'y décèle une lueur que je n'avais jamais vue. Une paix nouvelle.

Il sort de l'habitable et vient m'ouvrir la portière, puis me prend dans ses bras. Il enfouit son visage dans mes cheveux et m'étreint avec force. Je me love contre son corps.

— Bon sang, tu m'as manqué... lâche-t-il. Que tu m'acceptes encore... que tu m'aimes encore après avoir rencontré mon père... je n'aurais jamais pu imaginer ça.

Soudain, il me soulève dans ses bras et m'emporte vers le grand hall. Sans détacher ses yeux des miens, il gravit l'escalier et m'emmène jusqu'à la chambre.

Avec lenteur et délicatesse, il me pose sur le lit et commence à me déshabiller. Ses gestes sont tendres, mais aussi passionnés. Il embrasse ma gorge et ma poitrine avec un abandon que je ne lui avais jamais connu. Il n'essaie pas de se retenir. Il n'essaie pas de contrôler la situation, ou de me dominer.

Après m'avoir ôté tous mes vêtements, il me fait basculer sur le ventre. Ses lèvres commencent à errer le long de ma colonne vertébrale, jusqu'à la naissance de mes fesses, pressées avec tant de passion sur ma peau que j'ai l'impression qu'il me dévore.

Je me suis tant habituée à son goût pour la domination sexuelle qu'à chaque instant, je m'attends à recevoir une petite claque sur les fesses. Instinctivement, mes jambes se tordent pour échapper au coup.

— Je ne vais pas te fesser, souffle Marc en me caressant le dos. Aujourd'hui, je n'ai pas envie de te dominer. J'ai envie de m'abandonner.

— Je suis tellement heureuse...

Il me tourne alors face à lui, déboucle sa ceinture et plonge en moi. Son visage reste suspendu à quelques centimètres du mien tandis qu'il commence à aller et venir. Il y a une sorte de douceur sur ses lèvres entrouvertes... et dans ses yeux qui, petit à petit, m'apprennent qu'il est en train de lâcher prise.

— Attends, dit-il brusquement.

— Non, Marc...

— Ce n'est pas ce que tu crois.

Effectivement, il ne quitte pas la chambre pour aller chercher un sex-toy ou un accessoire de ce genre. Au lieu de ça, il attrape simplement un oreiller qu'il glisse sous mon postérieur.

— Je crois que tu prendras encore plus de plaisir comme ça.

Il a raison. Avec mes hanches légèrement surélevées par l'oreiller, je sens encore mieux le membre de Marc bouger en moi et son bassin se presser contre le mien. Un plaisir sourd et intense commence à croître inexorablement dans mon bas-ventre.

Nous ne nous lâchons pas des yeux tandis que Marc va et vient en moi. Je crois que jamais je n'ai ressenti autant d'amour pour lui qu'à cet instant.

Enfin, la jouissance s'empare de mon corps, et je lâche un long cri en collant mes hanches contre celles de Marc. Il jouit simultanément, avec une sorte de doux murmure, et pose sa joue contre la mienne.

— Je t'aime, Sophia, chuchote-t-il.

— Je t'aime aussi.

Chapitre 98

— Vous avez l’air perdue dans vos pensées, me dit Keith alors que nous traversons le centre-ville de Londres.

— Oh... oui. Désolée, Keith.

— Vous êtes nerveuse ? me demande le chauffeur en me jetant un coup d’œil en biais. À cause de la répétition générale ?

— Un peu. Mais... Marc m’a énormément appris. Il m’a fait répéter tout le week-end. Pour m’aider à me sentir en confiance.

— Comme le jour où il vous a emmenée à la ferme ?

Je hoche la tête.

— J’étais terrifiée en montant ce cheval. Mais... Marc avait raison. Ça m’a poussée à donner le meilleur de moi-même. Et depuis, je n’ai fait que progresser. Le campus me manquera, par contre. J’adorais travailler au Queen’s Theatre. Je me sentais en sécurité là-bas.

— Ne vous en faites pas pour ça. Marc a fait entièrement sécuriser le Tottenham Theatre. Comment s’est passée votre petite excursion en banlieue est ?

— Vous êtes au courant de ça ?

Keith opine sans lâcher la route des yeux.

— Rodney m’en a parlé.

— C’était... très éclairant. Et ça nous a rapprochés, Marc et moi. Énormément.

— Je suis ravi de l’apprendre. Vous avez des projets pour Noël ?

Je souris.

— Pas encore. Nous n’avons pas eu le temps d’en parler. Les derniers mois ont passé si vite ! C’est la semaine prochaine, n’est-ce pas ?

— Chaque année, c’est pareil. Noël arrive trop vite. Je n’ai pas encore acheté mes cadeaux.

— Moi non plus.

— Vous ne savez pas où vous passerez la veillée ?

Je secoue la tête.

— D’habitude, je fête le réveillon chez mon père. Mais cette année... je ne sais pas. Marc a peut-être prévu quelque chose. En tout cas, je serai sur scène la veille et le lendemain de Noël, alors nous resterons dans les environs de Londres.

Nous arrivons près du Tottenham Theatre. Une meute de photographes grouille devant l’entrée principale.

— On m’a donné pour instruction de vous déposer à l’entrée de derrière, dit Keith en bifurquant dans une petite rue à angle droit. La première est dans quelques jours, hein ? Juste avant Noël. Pas

trop angoissée ?

— Normalement, je devrais être pétrifiée de peur. Mais pour l’instant, je me concentre surtout sur la répétition générale. Chaque chose en son temps.

Keith s’arrête face à l’entrée des artistes, et je vois avec soulagement un vigile posté devant l’entrée. Une énorme barbe brune couvre le bas de son visage, et il porte, abaissée sur son front, la casquette de base-ball jaune et bleu indiquant qu’il travaille pour Marc. Sa carrure en impose.

— Eh bien... bonne chance, me dit Keith en m’ouvrant la portière passager.

— Merci.

Tandis que la voiture s’éloigne, je frappe à la porte rouge des coulisses et attends qu’on vienne m’ouvrir. Le vigile conserve l’immobilité d’une statue, et nous nous ignorons donc poliment pendant que je patiente.

Aucune réponse.

Je frappe plus fort, en me mordillant le pouce.

S’il vous plaît. Dépêchez-vous.

J’ai horreur d’être seule dehors, avec tous les paparazzis à mes trousses, et quelque chose dans le silence obstiné du garde me met mal à l’aise.

Je lève la main pour frapper une troisième fois, mais avant que mes doigts aient pu entrer en contact avec la porte, le poing du vigile se ferme brusquement autour de mon poignet.

— Ravi de vous revoir, Sophia.

Je reconnais cette voix. C’est celle de Giles Getty.

Chapitre 99

Je me tourne vers lui, la gorge nouée de peur. Cette barbe qui couvre la moitié de son visage, et la casquette qui masquait ses yeux... La barbe est postiche, évidemment. Personne n'en porte d'aussi longue, aujourd'hui.

— Getty, dis-je en tordant mon poignet pour essayer de me libérer.

— Vous en avez mis, du temps, dit-il en s'avançant d'un pas vers moi. Je commençais à m'inquiéter, à croire que vous ne viendriez pas.

— Comment avez-vous fait... qu'est-ce que vous faites là ?

— Eh bien, je vous attendais, bien sûr.

Comment ai-je pu ne pas le reconnaître ? Son visage est aussi fiévreux que d'habitude, et il a du mal à rester immobile.

Nous sommes dans une impasse, et il me bloque le passage vers la rue. Je me tourne vers la porte des coulisses, mais elle reste désespérément fermée.

Getty s'approche encore. Il lève l'autre main, et la passe dans mes cheveux.

Je me dérobe aussitôt.

— Ne me touchez pas.

La rue semble loin, bien trop loin, et la rumeur de la circulation étouffe à moitié ma voix.

Une lueur d'excitation brille dans les yeux de Getty.

— J'aime la façon dont vous dites ça.

Je fais un pas en arrière, mais je trébuche sur quelque chose, et il s'empare à nouveau de mon poignet.

— Où croyez-vous aller, Sophia ?

— Dégagez de mon chemin.

— Vous me devez une histoire, crache Getty.

Ses doigts se resserrent brutalement sur mon poignet, et je sens les larmes me monter aux yeux.

— Lâchez-moi. Je ne plaisante pas.

J'essaie une nouvelle fois de m'arracher à son emprise, mais il me tient d'une poigne de fer.

— Je croyais vous aimiez les manières fortes... souffle Getty. C'est un prérequis pour coucher avec Marc, non ? À moins que ses goûts aient changé depuis que je l'ai connu ?

Il serre tellement que la peau de mon poignet commence à me brûler.

— Vous ne le connaissez pas. Laissez-moi...

La suite se produit avant même que mon cerveau n'enregistre ce qui se passe. Je vois le poing de Getty arriver à toute allure vers ma mâchoire, et ma tête voltige en arrière. Puis tout devient noir.

Chapitre 100

Lorsque je m'éveille, il fait totalement noir. Mes genoux et mes coudes me font mal. Je me rends compte que je suis recroquevillée en boule, et que des élancements de douleur parcourent mes poignets.

J'entends le moteur d'une voiture, et des vibrations meurtrissent ma chair.

Oh, mon Dieu.

J'ai les mains liées. *J'ai les mains liées.*

Le souvenir du coup que m'a donné Getty au visage me revient, et je me mets à battre des jambes et à me tortiller. Mes pieds butent contre une surface de métal, et je discerne une longue fente de lumière blanche. Avec horreur, je comprends où je me trouve.

Dans le coffre d'une voiture en train de rouler.

Un flot de bile monte dans ma gorge, et je le ravale aussitôt.

— À l'aide ! À l'aide ! Quelqu'un !

Ma voix me semble pitoyablement faible et brisée. J'ai mal aussi du côté droit de la mâchoire, et au niveau des molaires. Le coup a dû me déchausser une dent.

Soudain, la voiture s'arrête brutalement et je retiens mon souffle, le cœur battant. J'entends claquer une portière et je raidis les muscles instinctivement. Il arrive.

Une ombre noire traverse la fente de lumière blanche. Quelques instants plus tard, la porte du coffre s'ouvre.

Éblouie par la lumière, je discerne la silhouette de Getty qui me surplombe de toute sa hauteur – il a ôté la barbe postiche et la casquette.

— J'espère que le voyage vous a plu, Sophia. Marc aime seulement les mises en scène, mais c'est beaucoup mieux quand on joue *pour de vrai*, vous ne trouvez pas ?

— Je vous en prie. Laissez-moi partir. Vous pouvez encore arrêter ça, avant que les choses n'aillent trop loin.

— Trop loin ? dit Getty en me prenant sous les épaules pour me hisser hors du coffre. Oh, nous avons encore un bout de route à faire ensemble. Comme je vous l'ai dit, vous me devez une histoire.

— Où sommes-nous ? dis-je en trébuchant sur le trottoir.

Je distingue une allée sombre, et un bâtiment en briques rouges à deux étages devant nous. Aucune lumière n'apparaît aux fenêtres. Les gratte-ciel de Londres ne sont pas visibles. Seulement le ciel nocturne.

— Je suis surpris que Marc ne vous ait encore jamais traitée ainsi, dit Getty en me tirant par les poignets. Je sens que nous allons beaucoup nous amuser.

Il m'entraîne brutalement vers la porte du bâtiment. Je me débats autant que je peux, mais sa poigne est implacable.

Il sort une clé de sa poche et ouvre la porte, puis me pousse dans un corridor sombre.

— C'est chez vous ? je demande en essayant de garder l'équilibre.

Le journaliste éclate de rire.

— Vous pensez que je prendrais le risque de vous emmener chez moi ? Tout le monde saurait que les photos ne sont qu'une supercherie. (Il approche son visage du mien.) Bien sûr, les photos pourraient *devenir* authentiques. Si vous vous prenez au jeu.

Mes poignets me brûlent. Une part cruelle de mon esprit me rappelle la dernière fois où j'ai éprouvé cette sensation. Avec Marc.

Je prie pour qu'il me trouve. Mais comment le pourrait-il ? Personne n'est au courant de mon absence.

— Je vous en supplie ! Laissez-moi partir. Je ne sais pas ce que vous vous imaginez sur ce que je fais avec Marc, mais vous vous trompez complètement.

Getty lâche un nouveau rire, et sa voix monte dans les aigus.

— Comme je vous l'ai dit, ça fait longtemps que je connais Marc. Je sais *exactement* ce qu'il aime. Et un homme comme lui ne change pas.

Il me tire vers une volée de marches qui s'enfoncent au sous-sol. Une odeur de moisi envahit mes narines.

— Non ! Je vous en prie. Arrêtez. Laissez-moi partir.

— Sophia... (Il me caresse la joue, et sa voix devient dangereusement calme.) Je veux juste prendre quelques photos de vous. C'est tout. Qui sait ! Vous pourriez même prendre du plaisir à l'expérience.

— Quelle expérience ? Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Il resserre ses doigts autour de mon poignet et me susurre à l'oreille :

— Vous savez exactement ce que je vais vous faire. N'essayez pas de vous jouer de moi.

Je me débats tandis qu'il m'entraîne dans les escaliers, mais sa poigne reste implacable.

Lorsque je découvre la cave, ma vision se trouble. J'ai l'impression que je vais m'évanouir.

La pièce est emplie d'accessoires de torture.

Chapitre 101

Une fois dans la cave, Getty devient plus fébrile que jamais. Non, fébrile n'est pas le bon mot. Taré. Il a l'air taré. Sa mâchoire bouge, bouge, bouge, comme s'il mâchait un énorme chewing-gum, et une lueur de folie brille dans ses yeux.

Des anneaux de fer sont fixés aux murs, comme dans un cachot médiéval. Un râtelier en bois se dresse dans un coin de la pièce. Au centre, il y a une sorte de table métallique, qui ressemble un peu à une table d'esthéticienne – si on fait abstraction des chaînes aux quatre coins.

Des accessoires variés sont suspendus à des crochets scellés aux parois. Je distingue un fouet noir, une sorte de sabre plat, une barre de fer et un grand couteau de cuisine.

— Laissez-moi ! hurlé-je.

Les yeux de Getty s'étrécissent, et il entrave mes poignets avec un rouleau de gros Scotch argenté.

— Si vous posez pour moi, je vous laisserai partir.

— Vous... vous voulez juste que je pose pour des photos ? C'est tout ? Et je pourrai m'en aller ?

— Exactement.

— D'a... d'accord.

— Bonne petite. J'ai un costume pour toi.

Il se dirige vers une armoire en métal, semblable à un casier d'étudiant. À l'intérieur, je distingue plusieurs tenues rouges et noires suspendues à des cintres. Getty s'empare d'un corset en cuir à la taille horriblement étroite.

— L'habillage va être un peu douloureux, dit-il, les yeux brillants, mais vous devez être habituée maintenant...

— Marc et moi... ça ne ressemble pas à ça. Il n'aime pas faire mal aux femmes qui ne sont pas consentantes.

— C'est ce qu'il prétend, répond mon kidnappeur en faisant courir ses doigts sur le cuir du corset. Mais réfléchissez un peu. Quel homme sain d'esprit peut aimer voir les femmes attachées ? Fessées ? Bâillonnées ? Au fond de lui, il a envie de vous faire mal. Vous êtes dans le déni.

— Non. Il m'aime.

Je me mords la lèvre inférieure si fort que le sang jaillit. Instantanément, Getty lève le pouce pour recueillir le liquide écarlate.

— Vous saignez si facilement...

Je détourne la tête, mais il me saisit le menton.

— Je pense que vous allez être renversante sur ces images. Digne de ma collection personnelle.

Je me mets à trembler, et tire de toutes mes forces sur le Scotch qui entrave mes poignets.

— J'aime le sang.

— Ne me faites pas de mal !

— Sophia... Vous vous faites encore des illusions ?

Oh, mon Dieu !

Getty se détourne pour aller chercher le couteau de cuisine. Je profite de l'occasion pour m'élancer vers l'escalier, mais je trébuche et m'écroule, m'écorchant la joue contre le sol de ciment.

— C'est très aimable à vous de prendre la position de vous-même, lâche Getty en me surplombant de toute sa hauteur.

— Non... S'il vous plaît...

J'essaie de lui glisser entre les mains, mais il m'attrape par le col de mon sweat-shirt et brandit le couteau.

Oh, Seigneur. Il va me lacérer la chair...

— NON !

Mais il se contente de trancher l'étoffe du sweat-shirt. Je hurle en voyant la lame monter vers ma gorge. Mais elle n'attaque pas ma peau, seulement le tissu. Getty est en train de découper méthodiquement mes vêtements.

Il lacère mon tee-shirt et mon jean, jusqu'à ce que je me retrouve étendue devant lui, tremblante dans mes sous-vêtements blancs. Le journaliste s'agenouille au-dessus de moi, le souffle haletant.

— Quelle beauté...

Je me débats encore, mais il pose sa main chaude sur ma cage thoracique et glisse le couteau sous mon soutien-gorge. Je déglutis et ferme les yeux.

Chapitre 102

Quand je rouvre les yeux, Getty est en train de découper le tissu.

— J’aime voir la peur dans vos yeux, dit-il. Ça les rend encore plus beaux.

Je lève le menton et m’efforce de rester totalement immobile. Je sais qu’il prend son pied et ça me donne la nausée, mais je sais aussi qu’il peut faire bien pire que simplement lacérer mes vêtements.

Lorsque mon soutien-gorge tombe, je lève mes mains liées pour cacher ma poitrine. Mais Getty les pousse aussitôt pour faire passer le corset de cuir autour de ma taille. Il serre brutalement les lanières, et je ne peux m’empêcher de grimacer à mesure qu’il me meurtrit la taille. Pourtant, je ne lâche pas un cri. Je sais que si je montre ma souffrance, il y prendra plaisir.

Après m’avoir enfilé le corset, il me soulève pour m’étendre sur la table en métal. J’essaie de paraître calme. Imperturbable.

— Je vais adorer débarrasser votre visage de cette expression, menace Getty en se penchant au-dessus de moi.

— Prenez-vos photos et finissez-en.

— *Ta ta ta*. C’est comme ça que vous vous adressez à Marc ? Les jeunes femmes qui me parlent sur ce ton méritent une punition.

Je retiens mon souffle en le voyant se diriger vers le mur où sont disposés les instruments de torture.

— Voyons voir... spéculer Getty en effleurant le fouet. Avec quoi allons-nous commencer ?

— N’utilisez pas ça sur moi ! Je suis dans la tenue que vous vouliez. Vous n’avez besoin de rien d’autre.

— Vous ne vous *comportez* pas comme je le voudrais, rétorque le journaliste en saisissant le long fouet à clous et en éprouvant le piquant des pointes de métal.

— Cecile se comportait comme vous le vouliez ? dis-je pour essayer de gagner du temps.

La mâchoire de Getty se tord.

— La sale petite catin. Elle s’est allongée avant même la fin du premier dîner. Elle a fait tout ce que je voulais. Je n’y ai pris aucun plaisir. Tout ce que je voulais, c’était qu’elle me permette d’accéder à vous. Mais elle n’a même pas réussi à me donner ça.

— Et le bébé ?

Il fronce les sourcils.

— Oh, elle vous a parlé de ça ? Un mariage avec une fille de la haute société ne serait pas à mon désavantage. Et elle est prête à tout pour sauvegarder sa réputation. Qui sait, je pourrai peut-être faire d’elle une femme honnête ? D’un autre côté, elle m’a tant déçu... nous verrons.

— Vous n’avez pas besoin de me faire ça... l’imploré-je.

— J’aime vous entendre supplier.

Je serre les lèvres, comprenant que je n’ai pas intérêt à parler. Getty déplie le fouet.

— C’est un de mes préférés, reprend-il. Il va vous faire de très jolies marques. J’aime prendre une femme en sang qui me supplie d’arrêter.

— *Prendre ?* dis-je d’une voix tremblante.

Il esquisse un sourire terrifiant, dévoilant ses dents.

— Vous ne pensiez quand même pas que j’allais juste prendre des photos de vous en costume, n’est-ce pas ? Ce serait vraiment du gâchis.

— Mais vous avez dit...

— Vous faites trop facilement confiance aux gens, Sophia. Maintenant, je veux vous entendre crier pour moi.

Il lève le fouet.

Même si chaque fibre de ma chair a envie de hurler, je serre la mâchoire. Je ne lui offrirai pas cette satisfaction. Jamais.

— Si vous refusez de crier, je finirai par vous y forcer.

— Jamais. Quoi que vous me fassiez.

Il approche de nouveau son visage à quelques centimètres du mien.

— Petite salope têtue.

Je perçois son agitation. Elle irradie de lui comme un halo. Ses sourcils sont animés de torsions erratiques et ses doigts se tordent comme des serres autour du fouet. Il n’en peut plus. Il veut jouir.

Je croise son regard, et fais de mon mieux pour ne pas ciller, pour ne pas montrer une once de faiblesse. J’ai compris comment il fonctionne. Ce qu’il fait aux femmes n’est pas essentiel à ses yeux. Ce qu’il veut, c’est obtenir de moi une réaction. Jouir de ma peur et de ma souffrance.

— Libérez-moi, dis-je calmement.

Il me toise du regard.

— Vous ne bougerez pas tant que je n’en aurai pas fini avec vous.

— Je ne crierai pas. Je ne montrerai pas de peur. Vous ne tirerez aucune satisfaction de moi. Prenez autant de photos que vous voulez, ça m’est égal.

Il jette le fouet d’un geste rageur puis envoie valdinguer la table métallique, et moi avec. Je m’écrase au sol, épaulé la première.

Ouch.

Je demeure complètement immobile, tous mes muscles en éveil. Getty s’approche au-dessus de moi, poings serrés. Je sais ce qui va arriver. S’il n’arrive pas à me faire crier et à obtenir son plaisir ainsi, il va passer sa frustration sur moi à coups de poing.

En grimaçant, je me prépare aux coups.

Chapitre 103

J'entends une sorte de craquement et je me prépare à la douleur mais... rien n'arrive. Je tourne la tête et un choc sourd parvient à mes oreilles – cette fois à plusieurs mètres de moi.

Éberluée, j'écarquille les yeux.

Getty a été projeté en arrière contre la paroi où sont suspendus les instruments de torture. Une chaîne métallique se détache sous le choc avec un *cling* sonore.

Je me tortille sur le côté et vois Marc foncer vers Getty, poings serrés.

Marc.

Oh, mon Dieu !

Une vague de soulagement inonde mon corps.

Son poing vient percuter une nouvelle fois la mâchoire de Getty, et ce dernier s'effondre au sol. Marc reste au-dessus de lui, sans desserrer les doigts. Il se tourne vers moi.

— Sophia. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Marc ! dis-je d'une voix brisée.

Je sens les larmes dévaler mon visage. Marc s'élance vers moi, s'agenouille et me prend dans ses bras avant d'arracher avec précaution le Scotch enroulé autour de mes poignets.

— Il m'attendait devant le théâtre, bafouillé-je entre deux sanglots. Il m'a assommée et m'a emmenée ici.

— Est-ce qu'il t'a... ?

Je secoue la tête.

— Non.

— S'il a osé...

Les poings de Marc se contractent de nouveau derrière mon dos.

— Il n'a pas eu le temps.

Marc laisse échapper un long soupir.

— Tu veux bien m'aider à me débarrasser de ça ? je demande en baissant les yeux sur le corset.

Avec un hochement de tête, il s'empare du couteau de cuisine et tranche les lanières du corset. Mon torse est libéré d'un coup. Marc ôte immédiatement son manteau en laine douce pour en envelopper mon corps nu. Je passe les bras dans les longues manches, et m'enivre de son odeur.

Il me soulève dans ses bras pour me porter en haut des marches.

— Comment as-tu su que j'étais là ? dis-je en frissonnant dans l'air frais de l'escalier.

— J'avais demandé à un des employés du théâtre de m'appeler quand tu serais arrivée. Le coup de fil n'est jamais venu, et j'en ai tiré les conclusions qui s'imposaient. Je savais de quoi Getty était capable.

Il ouvre la porte d'entrée, et je vois l'Aston Martin garée à quelques mètres.

— Mais... cette maison. Comment as-tu su que je me trouvais dans cette maison ?

— Je ne savais pas, répond Marc en avançant dans l'allée. J'ai inspecté trois autres endroits avant de venir ici. Un pur coup de chance. Je me souvenais que Getty fréquentait cet endroit du temps où je le connaissais.

Il ouvre la portière passager et me dépose délicatement sur le siège de cuir, avant de contourner le capot pour s'installer au volant. Je ne peux m'empêcher de poser la question qui me taraude.

— Est-ce que... est-ce que tu étais déjà venu ici ? Dans cette cave ?

— Non, répond Marc en crispant la mâchoire. Jamais. Mais j'étais déjà venu dans la maison. Il y a longtemps. Je vais envoyer quelqu'un ici pour s'occuper de Getty. Une vieille connaissance de l'époque de Baz Smith.

— Quelqu'un pour... *s'occuper* de lui ?

Marc démarre le moteur, et la voiture s'engage sur la route déserte. Il évite mon regard.

— Marc ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Utilise ton imagination.

— Tu ne vas quand même pas... faire venir quelqu'un pour le tabasser ou pour le tuer ?

Pas de réponse. Les mains sur le volant, Marc contemple fixement la route.

— Je t'en prie, Marc. Non.

Il stoppe la voiture à une intersection, et crispe les doigts sur le frein à main.

— Bon sang, pourquoi pas ?

— Je ne veux pas qu'il souffre ou qu'il meure. Je veux juste qu'on l'arrête et qu'il ne puisse plus jamais faire du mal à une femme.

— Tu es vraiment extraordinaire, tu sais ? Après tout ce qu'il t'a fait endurer... Je ne sais pas, Sophia. Je ne sais pas si je peux le laisser s'en tirer comme ça.

— Je t'en prie, Marc ! dis-je en posant ma main sur la sienne. Allons simplement alerter la police.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui.

Il lâche un profond soupir.

— OK. J'ai quelques contacts chez les flics. Je m'arrangerai pour qu'ils viennent nous interroger dans ma résidence. Je n'ai pas envie que tu ailles au commissariat. Pas après ce que tu viens de traverser. Pas de regrets ?

— Pas de regrets.

Chapitre 104

Deux heures plus tard, alors que je suis allongée dans le salon de Marc, une tasse de chocolat chaud à la main, l'interphone résonne. Marc se lève, et se dirige vers le hall.

— Qui est-ce ? je demande au bout de quelques secondes.

— La police, répond Marc.

J'entends la porte s'ouvrir, puis un échange de voix indistinct. Marc revient dans le salon accompagné de deux femmes en uniforme de police.

— Sophia, je te présente les officiers Bridges et Dale. Elles sont là pour prendre ta déposition.

Une des deux femmes est blonde et athlétique – une carrure de nageuse olympique. La deuxième est plus petite, avec des cheveux bruns frisés et des lunettes.

— Ravie de vous rencontrer, Sophia, dit la femme blonde en me serrant la main. Je suis le lieutenant Bridges. D'habitude, nous n'enregistrons pas les dépositions au domicile des témoins, mais nous avons pu faire une exception pour cette fois.

Je jette un coup d'œil en direction de Marc, devinant qu'il a dû tirer quelques ficelles.

— J'aimerais rester avec Sophia pendant qu'elle vous raconte les faits, annonce-t-il aux deux femmes.

— Non, dis-je en me tournant vers lui. Je t'en prie, Marc. Je préférerais le faire seule. Je n'ai pas envie que tu entendes tous les détails...

Il hausse les sourcils.

— Sophia...

— S'il te plaît.

— D'accord. Je vais demander à Rodney de vous apporter des cafés, répond-il avant de quitter la pièce.

Je me tourne vers les deux officiers.

— Je suis prête. Plus vite on en aura terminé, mieux ce sera.

Chapitre 105

Il me faut presque deux heures pour raconter les faits. Les deux policières me posent beaucoup de questions très précises, et je ne suis pas en mesure de répondre à toutes, mais je fais de mon mieux. Mon propre calme me surprend : intérieurement, c'est une tornade qui agite mon esprit. La terreur et l'angoisse qui reviennent par flashes. À cet instant, je n'ai qu'une envie, que Marc reste pour toujours à mon côté.

Avant de partir, les policières prélèvent un échantillon d'ADN sur ma joue, et prennent des photos de mon visage et de mes poignets meurtris. Elles me demandent de les appeler si jamais d'autres détails me reviennent en mémoire.

Juste après leur départ, je lâche un long soupir et m'effondre sur le divan, essayant de chasser les images que l'interrogatoire a ravivées en moi.

Je sens la présence de Marc avant même de le voir.

— Je suis fier de toi, Sophia.

Il est juste derrière moi, et ses mains se posent sur mes épaules.

— C'est fini, maintenant, dis-je, les larmes aux yeux. Vraiment fini.

L'étreinte de Marc se raffermi.

— Je ne supporte pas l'idée d'avoir échoué à te protéger.

— Mais tu n'as pas échoué ! Tu m'as sauvée.

— J'aurais dû me montrer plus malin que Getty. J'ose à peine imaginer ce qu'il aurait pu te faire.

— Mais ça n'est pas arrivé, dis-je en me tournant vers lui.

Ses yeux sont lointains. Tristes.

— Je vais faire doubler la sécurité, et je resterai avec toi pendant toutes les répétitions et tous les spectacles. Tout le temps. Je ne te lâcherai pas des yeux une seconde.

— Marc, je ne suis pas sûre de... Au sujet de la pièce. Je ne pense pas que j'y arriverai, après ce qui vient de se passer. J'ai trop peur. Tu avais raison, je n'aurais jamais dû accepter ce rôle. Je n'étais pas prête pour tout ça...

Je contemple fixement le tapis, mais Marc pose un doigt sous mon menton pour lever doucement mon visage. Mon regard plonge dans l'abîme bleu du sien.

— Tu devrais jouer la pièce, dit-il.

Ses yeux sont très doux, emplis d'amour.

— Marc, je ne sais vraiment pas...

— Tu es née pour jouer ce rôle. Il est parfait pour toi. J'ai eu tort de vouloir t'empêcher de le prendre. J'aurais dû t'apporter mon aide depuis le début mais... j'avais peur.

— Toi ? Peur ?

Il esquisse un sourire.

— J'étais terrifié. Par l'idée de te perdre. De perdre le contrôle.

— Et regarde ce qui est arrivé !

Nous sourions tous les deux, à présent.

— Ne laisse pas Getty tout gâcher. Tu as travaillé si dur, tu t'es battue... Ton public t'attend. Je serai là. Il nous reste encore une semaine, et je t'aiderai à retrouver ta confiance. (Il me serre contre sa poitrine.) Je te protégerai, Sophia. Toujours.

Chapitre 106

La semaine suivante est à la fois la plus longue et la plus courte de ma vie.

La plus longue, parce que Marc me fait faire toutes sortes d'exercices pour juguler mon stress, et prend même des rendez-vous pour moi avec une spécialiste de l'hypnose et une thérapeute.

La plus courte, parce que le jour de la première arrive avant que j'aie vu le temps passer.

La séance d'hypnose se révèle très utile. La praticienne m'aide à réfléchir sur ce qui s'est passé, et sur la probabilité infime que de tels événements se reproduisent. Elle m'indique aussi des techniques permettant d'accroître la concentration et de réduire l'anxiété : chaque fois que je sens la nervosité monter, je dois presser quelques instants l'extrémité du pouce et du majeur l'une contre l'autre pour retrouver mon calme.

Et ça marche. Pas trop mal.

Marc s'arrange aussi pour que je voie Jen et ma famille. Il est intelligent, et il a compris que j'ai besoin d'eux pendant ma convalescence. Jen vient loger à la résidence plusieurs jours, et Marc organise même un repas de famille dans un restaurant italien avec mon père, Genoveva, Samuel, Jen et moi. Il vient aussi, bien sûr, et je le vois avec plaisir jouer avec Sam et bavarder avec Jen et mon père.

Je suis tellement soulagée de voir mon père remis de son accident et en bonne santé... Il déborde d'énergie, et de l'avis des médecins, il est même en pleine forme.

Bien que Marc et moi soyons plus proches que jamais depuis le kidnapping, nous n'avons pas refait l'amour. Marc me traite comme une petite poupée fragile. Il me met au lit tous les soirs, m'embrasse tendrement sur le front, et me serre dans ses bras jusqu'à ce que je m'endorme. Mais il n'essaie pas de me toucher, même si j'en brûle d'envie.

Je l'aime profondément, et je sais qu'il m'aime aussi. Mais tant que nous ne serons pas sexuellement réunis, je ne guérirai pas. C'est comme s'il manquait un morceau de moi.

Quoi qu'il en soit, la première de la pièce est pour ce soir. Et je suis terrifiée. Le truc du pouce et du majeur marche toujours un peu, mais l'effet reste relatif.

En fin d'après-midi, Marc me conduit lui-même jusqu'au Tottenham Theatre. La voiture s'arrête devant l'entrée des artistes.

— Tu peux le faire, dit-il en serrant le frein à main.

Je hoche la tête, le regard fixé sur la porte rouge. Il y a deux vigiles postés de chaque côté, et mon cœur se met à battre plus vite quand je les vois. J'agrippe la main de Marc.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir faire ça.

Mon compagnon se tourne vers moi, le visage grave.

— Tu en es capable. Crois-moi. Tu en as la force. Attends-moi ici...

Il sort de la voiture et s'avance au-devant des deux gardes. Après avoir vérifié leurs badges, il revient m'ouvrir la portière de l'Aston Martin.

Je pose un pied tremblant dans l'allée. La main de Marc est toujours dans la mienne.

— Ça va bien se passer, dit-il. Je te le promets. Tout ira bien.

Chapitre 107

Je patiente dans les coulisses, le cœur battant, en serrant la main de Marc si fort que je crains de lui laisser des marques d'ongles dans la paume.

Les murmures du public me parviennent à travers l'immense rideau rouge.

Oh, mon Dieu ! C'est vraiment maintenant. Ça m'arrive vraiment. Je vais jouer dans une comédie musicale du West End, devant des milliers de gens.

Je ne suis pas sûre d'en être capable.

Je regarde ma main libre, et constate qu'elle tremble. Mes genoux me semblent si faibles que c'est un miracle que je tienne debout.

Boum, boum.

La musique s'élève, et le lourd rideau commence à monter.

Oh, mon Dieu ! mon Dieu, non ! Je ne peux pas faire ça.

Lentement, la salle plongée dans la pénombre se dévoile à mes yeux.

Bon sang.

L'auditorium est plein à craquer.

Marc desserre un peu ses doigts autour des miens.

— C'est l'heure du grand saut, me murmure-t-il.

Je devrais déjà m'être avancée sur scène, mais je suis tétanisée. Totalelement.

La chanson d'ouverture se termine, suivie par les premières notes de « One True Love », le morceau d'introduction de la Belle.

J'essaie de faire bouger mes pieds, mais mes muscles ne m'obéissent pas.

Respire. Respire.

— Sophia... (Ce n'est qu'un murmure, et pourtant la voix de Marc fait tressaillir ma chair.) Tu peux le faire.

La chaleur de son corps, tout près de moi, est perceptible sur ma peau. Je me tourne vers son magnifique visage.

— J'ai peur d'entrer en scène.

— Tout le monde a peur d'entrer en scène. Le boulot d'un comédien, c'est de surmonter cette peur. Quelle que soit l'ampleur du défi.

Je regarde de nouveau le public. Je parie que certains des spectateurs seraient secrètement ravis si je me dégonflais au dernier moment. Quelle aubaine pour la presse à scandale !

Les journaux. Je pense à Getty. La police ne nous a donné aucune information sur l'enquête, et nous ne savons même pas s'il a été arrêté ou pas. Marc fait du mieux qu'il peut pour obtenir des renseignements.

Non. Je ne laisserai pas Getty me gâcher cette soirée. Marc a raison. Il ne gagnera pas.

Je lève le menton et redresse les épaules.

— Oui, dis-je en soutenant le regard de Marc. Je peux le faire.

— J’en suis certain.

Je prends une longue inspiration. La musique se poursuit, et des chuchotements se répandent dans la salle. J’imagine ce que disent les gens.

« Il ne devrait pas y avoir quelqu’un sur scène ? »

« Il y a un problème ? »

Un pied devant l’autre. Voilà. Un pas. Un autre pas. Je me concentre sur mes jambes. Encore un pas. Un autre. Un autre. Et brusquement, j’y suis. Je suis sur scène. Sur une vraie scène du West End, devant des milliers de spectateurs.

Je me tourne vers le public, et un silence total se fait.

J’ai déjà raté le moment où je devais commencer à chanter. Je réfléchis à toute vitesse, essayant de me souvenir du deuxième et du troisième couplet.

D’accord, d’accord. J’ai retrouvé le deuxième couplet. Va pour la première ligne.

« On m’appelle la Belle mais qu’est-ce que la beauté ? »

J’ouvre la bouche, mais aucun mot ne sort. Comme si mes cordes vocales étaient gelées.

Vas-y, Sophia. Chante.

Je me tourne vers Marc, toujours posté au bord de la scène. Je m’attendais à le voir froncer les sourcils, mais non. Il me contemple avec amour. Et brusquement, la glace qui emprisonne ma gorge fond d’un seul coup.

J’entame la deuxième ligne.

— Ce n’est qu’un mot, un mot vide de sens.

Ma voix semble grêle et hésitante, mais j’y suis arrivée. Et à partir de là, la suite me vient sans difficulté. Ma voix est de plus en plus claire, de plus en plus forte. Je chante de tout mon cœur et de toute mon âme, essayant d’instiller de l’émotion dans chaque mot.

Lorsque la chanson s’achève, je suis essoufflée et ravie. Je ne suis pas certaine d’avoir déjà emporté le cœur du public, mais je suis sûre de ne pas avoir perdu la partie. Ils attendent la suite.

Je joue la scène dans laquelle la Belle se perd dans les bois, puis Leo entre en scène.

L’alchimie entre nous deux est bonne. Nous nous renvoyons la balle, et les spectateurs s’esclaffent et frémissent aux bons moments. Lorsque nous chantons en chœur, l’effet est également réussi.

À la fin du premier acte, je me sens dans mon élément. Ravie de me produire sur scène, ravie de susciter des réactions dans le public. Je me sens connectée émotionnellement aux spectateurs, et ça me rend heureuse.

Le rideau s’abaisse pour marquer le début de l’entracte ; Leo et moi attendons qu’il soit complètement descendu avant de sortir de scène.

Avant que la salle ne disparaisse à mes yeux, j’ai l’impression d’apercevoir Cecile dans le public, au deuxième rang. Cette vision me rend nerveuse. Elle avait l’air... Je ne sais pas. En colère. Mais je me trompe sans doute. Ce ne peut pas être elle. Pourquoi viendrait-elle à la première de ma pièce ? Même si nous avons discuté, nous sommes loin d’être devenues amies.

Je me dirige vers Marc, haletante.

— Tu as été extraordinaire, me dit-il en me serrant contre lui. Je ne pensais pas pouvoir t’aimer plus, mais te voir ainsi sur scène, après tout ce que tu as traversé ?

Je me love tendrement contre lui.

— Tu dois aller dans ta loge pour te changer, dit-il.

— Oui.

— Je t'accompagne.

Chapitre 108

Dans la loge m'attend la magnifique robe bleue que la Belle porte au deuxième acte. Elle est couverte de perles de verre, et j'adore la sensation qu'elle me procure – j'ai l'impression d'être vraiment une héroïne de romance.

— Je vais te laisser t'habiller, dit Marc. Je serai juste là. Devant la porte.

— Non, dis-je en secouant la tête. Reste avec moi. Cette robe a une quantité terrible de boutons, et j'ai toujours du mal à l'enlever.

Je m'avance vers le miroir et relève mes cheveux. Marc me suit et ferme la porte. Il se tient à côté de moi en silence et commence à déboutonner ma robe. Je vois son reflet dans la glace – à chaque mouvement de ses mains, un éclair de désir tord mon estomac.

Il m'aide à faire glisser la robe du premier acte de mes épaules, et elle tombe autour de mes chevilles. Je me tourne vers lui, vêtue seulement des sous-vêtements féeriques qu'il m'a offerts lors de notre escapade sur son île privée.

— Nous n'avons pas fait l'amour depuis le jour où Getty m'a enlevée... dis-je en passant les bras autour de son cou.

Marc glisse ses doigts dans ma chevelure libre et bouclée.

— Sophia...

— Je sais ce que je veux, Marc. Et j'ai besoin d'avancer. Aide-moi à avancer.

— Ici ?

— Oui, ici. J'ai envie de toi, Marc. Tu n'as pas envie de moi ?

Il lâche un petit rire.

— Bon sang... si tu savais à quel point je te désire, dit-il en me soulevant pour me poser sur la table. Tu es vraiment sûre que c'est ce que tu veux ? Ici ? Après tout ce que tu as vécu ?

— J'en suis sûre. C'est ce que je veux, plus que tout.

J'attire Marc entre mes jambes et sens son membre déjà en érection. Il pulse sauvagement, et une chaleur moite envahit mon entrejambe.

— Attends... souffle Marc en plaquant sa paume contre le miroir. J'aurais voulu que ce soit... lent. Je veux prendre mon temps avec toi. Te montrer à quel point je t'aime. Pas te prendre à la va-vite dans une loge de théâtre.

— Monsieur Blackwell... le défié-je en prenant sa main pour la glisser dans ma culotte. Être prise à la va-vite dans cette loge est *exactement* ce que je veux.

Les doigts de Marc se raidissent.

— Oh, mon Dieu. Pourquoi me fais-tu ça ?

— Montre-moi combien tu m'aimes...

Je me mets à masser son sexe de bas en haut tout en rejetant la tête en arrière pour lui offrir ma gorge, lâchant un petit gémissement chaque fois que le mouvement de ses doigts me fait frémir.

Marc ferme les yeux et plisse le front – comme il le fait chaque fois qu’il craint de perdre le contrôle. Je gémis en sentant sa main s’activer, ouvrir les pétales de mon sexe.

— Oh, Marc... murmuré-je en laissant ma tête partir en arrière.

— Seigneur... Je ne peux pas te résister.

Il fait descendre ma culotte d’une main, tout en déboutonnant son pantalon de l’autre. Lorsqu’il s’avance entre mes cuisses, un frisson délicieux me saisit. Je me mords la lèvre tandis qu’il me pénètre centimètre par centimètre. Enfin, il est en moi. Totalement. Je gémis à nouveau.

— Marc...

— C’est ce que tu veux ?

— C’est ce que je veux.

Il commence à bouger. Lentement, d’abord, puis de plus en plus vite à mesure qu’il perd le contrôle. La table tremble sous ses coups de reins, et l’arrière de mon crâne cogne en cadence contre le miroir. J’entends des objets rouler et tomber au sol, mais je m’en fiche. C’est si bon...

Marc lâche un rugissement, et plonge en moi avec tant de puissance et de sauvagerie que mon corps entier se déplace.

— Je t’aime... dis-je dans un souffle. J’aime sentir ton... abandon.

— Je m’abandonne, oui, répond Marc d’une voix rauque. Totalement. Mais de la meilleure des façons.

Je serre les cuisses autour de ses hanches, l’attirant au plus près de moi, et ses coups de boutoir se font de plus en plus profonds. La table bascule presque, je ferme les yeux et sens le plaisir monter jusqu’à ce que...

— Oh, mon Dieu ! Oh, Marc !

Une explosion de jouissance ravage mon corps, et je m’accroche désespérément à la chemise de mon amant. Les muscles de mes jambes faiblissent.

Les yeux de Marc luisent d’une énergie animale, et il garde la mâchoire crispée. Une dernière fois, il s’enfonce en moi de toutes ses forces.

— Sophia ! crie-t-il avant de s’effondrer contre moi, à bout de souffle, me serrant de toutes ses forces.

Nous restons accrochés l’un à l’autre pendant un long moment. Puis Marc recule, et écarte les mèches de cheveux sur mes joues avant de me soulever délicatement de la table.

— Je t’aime, dit-il en me posant au sol. Dieu, que je t’aime.

Je lui souris, emplie d’un sentiment de plénitude. Je suis heureuse. Émerveillée. Dans le miroir, j’aperçois mes joues rosies et mes yeux brillants.

— En scène, mademoiselle Rose !

Chapitre 109

Le deuxième acte se déroule à merveille. Je joue mon texte sans difficulté, d'une voix claire, et lâche un rire joyeux quand la Bête se transforme en prince.

Leo et moi finissons sous un tonnerre d'applaudissements ; j'entends même quelques piétinements enthousiastes. Je suppose qu'il s'agit de Jen et de mon père.

Je quitte la scène heureuse. Comblée. Marc m'attend en coulisses avec un léger sourire.

— Ils t'ont adorée, me dit-il.

— Ce n'était pas parfait, mais j'ai encore trente soirs pour m'améliorer.

— Si, tu étais parfaite, rétorque Marc. J'ai fait venir Jen et ton père en coulisses. Une petite fête est prévue dans la loge de Leo, et j'ai pensé que ça te ferait plaisir qu'ils soient là.

Je souris.

— Oui. Ça me plaît... Marc ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il semble... pensif.

— Il y a quelque chose que je voudrais te montrer d'abord. Viens avec moi dans ta loge.

Il m'entraîne dans l'escalier. Je me laisse faire, dévorée de curiosité.

— Marc ? De quoi s'agit-il ?

— Tu verras.

J'ouvre précautionneusement la porte de ma loge et jette un coup d'œil à l'intérieur.

— Oh, *Marc* !

D'énormes bouquets de lierre et de roses rouges sont disposés sur la table, sur le divan et sur le sol. Il n'y a pas un endroit de la pièce qui ne soit décoré de magnifiques feuilles vertes et de pétales écarlates. Les fleurs embaument l'air et je reste plantée comme une idiote, souriant jusqu'aux oreilles, enivrée de leur parfum.

— C'est merveilleux...

— Viens, dit Marc en me conduisant au milieu des bouquets.

Il ferme la porte derrière nous.

— Comment as-tu fait ? dis-je avec un sourire séducteur. Tu es resté au bord de la scène pendant toute la pièce.

— Disons que je suis passé maître dans l'art d'envoyer des consignes par SMS.

J'éclate de rire.

— Les bouquets sont magnifiques. C'est à couper le souffle...

— Comme toi, répond l'acteur en me prenant les mains.

— Et... donc ?

— J'ai quelque chose à vous demander, mademoiselle Rose.

— Oh ! Dites-m'en plus, monsieur Blackwell.

Marc lâche une de mes mains et pose un genou à terre, devant moi. Il sort une petite boîte de sa poche et me la présente... Elle est recouverte d'un velours vert profond, brodé d'une feuille de lierre.

— Marc ?

Il ouvre la boîte, et je découvre une bague. Probablement un bijou ancien : l'anneau d'or est mince, très jaune, et le diamant taillé en poire scintille de mille feux. C'est splendide. Exactement le genre de bijou que j'aime : inhabituel, mais charmant.

Ma main se met à trembler.

Je lève les yeux et croise le regard de Marc.

— Sophia Rose, voulez-vous m'épouser ?